



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

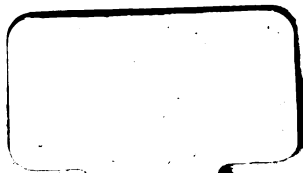
Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

~~N.S. 5. d. 38~~

~~Nr. 29 f. 19~~



REP.F. 14 063 (5)
~~H/v 8277 A. 5~~

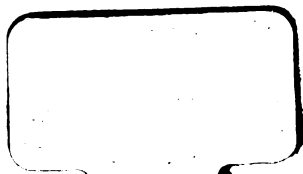


~~A.S. 5. d. 38~~

~~Nr. 29 f 19~~



REF. 14 063 (5)
~~H/v 8277 A. 5~~





*Offert par l'Éditeur
à M. Alex. Piezagniel*

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

J. A U T R A N

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

V

LA LYRE A SEPT CORDES

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR.

OEUVRES COMPLÈTES

DE

J. A U T R A N

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Sept forts volumes in-8°

Chaque volume forme un ouvrage à part et se vend séparément.

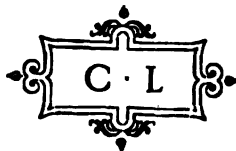
- I. LES POÈMES DE LA MER.
- II. LA VIE RURALE.
- III. LA FLUTE ET LE TAMBOUR.
- IV. SONNETS CAPRICIEUX.
- V. LA LYRE A SEPT CORDES.
- VI. DRAMES ET COMÉDIES.
- VII. LETTRES ET NOTES DE VOYAGE.

OEUVRES COMPLÈTES
DE
J. A U T R A N
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

V

LA
LYRE A SEPT CORDES.

PAROLES DE SALOMON
LA FIN DE L'ÉPOPÉE — LA LÉGENDE DES PALADINS
MUSIQUE MODERNE



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—
1877

Droits de reproduction et de traduction réservés.

PAROLES DE SALOMON

I

CE QUE DIT LA SAGESSE

Le cœur de l'homme juste, observant la doctrine,
Est comme un doux jardin où croissent mille fleurs;
Il est comme un verger planté sur la colline,
Dont les fruits sont connus pour être les meilleurs.

Celui qui vit de peu, content de ce qu'il gagne,
Et qui ne dit jamais : « Encor, Seigneur, encor ! »
Celui qu'en son chemin la douceur accompagne,
Fût-il un mendiant, possède le trésor.

Les enfants qu'il élève ou la cité qu'il fonde
Sont la gloire d'un homme et sa félicité;
Mais l'épouse au front pur, voilée aux yeux du monde,
Vaut mieux que les enfants et mieux que la cité.

La musique, et le vin que l'on boit sous les treilles,
Pour le cœur du jeune homme ont un attrait divin ;
Mais l'austère sagesse, acquise dans les veilles,
Vaut mieux que la musique et vaut mieux que le vin.

Le luth résonne bien sous la main qui le touche,
Et la flûte d'ivoire a des accords charmants ;
Mais un mot d'amitié que murmure une bouche
Est plus doux mille fois que tous les instruments.

Une terre, au printemps, de toute part fleurie
Est belle à contempler dans la splendeur du jour ;
Mais rien n'égalera, ni vallon, ni prairie,
La beauté d'un visage éclairé par l'amour.

L'ami soutient l'ami dans ses jours d'infortune,
Il vient, les bras tendus, et fera tout pour lui ;
Mais la femme et l'époux, âmes qui n'en font qu'une,
S'offriront l'un à l'autre un plus fidèle appui.

Le frère aide son frère aux moments de l'épreuve ;
Mais l'aumône est encor notre meilleur secours,
Et, quand on fut clément pour le pauvre et la veuve,
Le bien que l'on a fait revient aux mauvais jours.

L'or que l'homme possède affermit son courage;
Comme un fondement sûr il garde son trésor.
Mais le conseil prudent qu'il recevra d'un sage
Soutiendra mieux son toit qu'une colonne d'or.

La fleur de la jeunesse et la santé robuste
Nous couronnent un jour de joie et de fierté;
Mais la crainte de Dieu dans un cœur droit et juste
Vaut mieux que la jeunesse et mieux que la beauté.

La crainte du Seigneur, c'est toute la sagesse !
Celui qui la ressent n'a plus aucun besoin;
Il a mieux que la gloire et mieux que la richesse,
Et mieux que tous les biens qu'on va chercher au loin.

II

CE QU'ELLE DIT ENCORE

Trois choses, en marchant, ont un orgueil suprême :
Le bélier qui s'avance en tête du troupeau,
Le coq portant au front un rouge diadème,
Le lion dont les nerfs tressaillent sous la peau ;
Mais ce qui marche mieux que le lion lui-même,
C'est un roi triomphant dont on suit le drapeau !



Quatre choses sur terre ont reçu la sagesse :
La petite fourmi qui travaille sans cesse,
Qui va, revient, et porte en un lieu bien couvert
Son butin de l'été réservé pour l'hiver ;

Le lapin qui, de l'homme évitant les approches,
Loin des sentiers battus vit caché dans les roches ;
Le lézard, que j'ai vu dans le palais des rois
Se tenant par les mains aux plus hautes parois ;
Les filles du désert, enfin, ces sauterelles
Vivant sous le soleil sans discordes entre elles,
Petit peuple frugal, joyeux, aérien,
Qui n'a ni roi ni reine, et qui s'en trouve bien.



Six choses devant Dieu sont l'objet de sa haine :
La langue qui médit, la démarche hautaine,
La main prompte à frapper, prompte à saisir le fer,
Le cœur plein de désirs brûlants comme l'enfer,
Les pieds qui vont au mal d'une course légère,
Enfin du faux témoin la bouche mensongère ;
Mais ce que maudira l'éternel Tout-Puissant
Encor plus que les mains qui répandent le sang,
C'est l'homme qui travaille avec de sourdes trames
A diviser les cœurs, à désunir les âmes,
Et, comme le mineur creusant sous une tour,
S'en vient mettre la haine au-dessous de l'amour !

III

PAROLES DE L'IMPIE

Voici ce qu'ils ont dit : « Nos jours sont éphémères ;
Nous passons, nous allons vers un monde inconnu ;
Nous courons, à travers mille peines amères,
Vers ce pays douteux et peuplé de chimères,
D'où nul n'est revenu.

» Un jour, parmi la foule immense, universelle,
Je ne sais quel hasard nous jette sans dessein ;
L'âme s'allume en nous ainsi qu'une étincelle,
Et cet esprit subtil que notre sang recèle
Fait battre notre sein.

» Puis tout cela s'éteint pour ne jamais renaitre,
La chaleur dans le sang, le regard dans les yeux ;
Et l'esprit, et l'essence impossible à connaître
S'exhale sans retour, comme on voit disparaître
Un brouillard dans les cieux.

» Rien ne survit de nous, pas même une mémoire,
La tombe est oubliée autant que le berceau ;
Sur le plus beau destin, sur la plus fière histoire,
Survient l'éternité qui met son ombre noire
Et qui pose le sceau.

» Venez donc ; jouissons des seuls moments propices,
Préparons notre fête et nos lits de gazon ;
Les fleurs autour de nous ouvrent leurs frais calices,
Venez ; pour savourer les rapides délices,
Il n'est qu'une saison.

» D'huiles et de parfums baignons nos chevelures,
Des vins de nos coteaux épuisons les flots d'or ;
La jeunesse est à nous, les folles créatures
Nous suivent dans les prés ; dénouons les ceintures
Qui résistent encor !

» S'il est quelque pudeur qui devant nous s'émeuve,
Rions-en; taisez-vous, censeurs en cheveux blancs!
Il n'est pas de vertu qui survive à l'épreuve;
Nous savons ce que vaut la fierté de la veuve
Dans nos bras insolents.

» Quant au juste intraitable, il convient qu'il périsse.
Sachons nous délivrer de ce juge hautain
Qui, d'un simple regard, fait hésiter le vice,
Et n'a qu'à se montrer, figure accusatrice,
Pour troubler un festin.

» Dieu, dit-il, en secret lui parla dès l'enfance,
Il fut toujours son maître et toujours son soutien;
L'ayant pris sous son aile et mis sous sa défense,
Dieu ne permettra pas que notre main l'offense...
C'est ce qu'on verra bien!

» Essayons; apprêtons quelque embûche mortelle
A ce morne censeur de qui vient notre ennui.
Donnons-lui cette mort, couronne qu'il appelle;
Si son Dieu le connaît et l'a sous sa tutelle,
Il prendra soin de lui. »

Ainsi parlent entre eux ces enfants de la terre,
Au chemin de l'abîme engagés sans retour.
Ils ont persécuté le juste aux yeux du Père,
Ils ont nié tout haut la gloire qu'il espère...
Ils la verront un jour.

Un jour, voyant venir et briller dans la nue
Ces élus du Seigneur tombés sous leur affront,
Éblouis et tremblants, seuls sur la terre nue,
Justice du Très-Haut si longtemps méconnue,
Ils te reconnaîtront!

« Ah! diront ce jour-là ces âmes ahuries,
Quel fut le noir bandeau qui pesait sur nos yeux!
Ce sont eux! les voilà ceints de palmes fleuries,
Ces justes opprimés, morts sous nos railleries;
Ils planent dans les cieux!

» Leur tunique d'azur de rubis est semée,
Un glaive est dans leur main, qui lance des rayons.
Autour de Jéhovah rangés comme une armée,
Ils viennent, des hauteurs de la nue enflammée,
Juger les nations!

» Nous avons donc vécu dans une nuit profonde !
En vain le jour d'en haut s'était levé pour tous ;
Nous avons blasphémé sa lumière féconde,
Et ce divin soleil qui brillait sur le monde
N'a pas brillé pour nous.

» Encor, si nous avons joui de notre ivresse !
Mais un ennui secret y mêlait son poison ;
Nous sentions sous les fleurs l'épine vengeresse,
Et les félicités dont nous parlions sans cesse
N'étaient qu'à l'horizon.

» A quoi nous ont servi notre pouvoir suprême,
Nos champs, nos coupes d'or pleines des meilleurs vins,
Nos jardins parfumés de roses qu'avril sème,
Et l'orgueil et la force, et cette raison même
Dont nous étions si vains ?

» Tout s'est évanoui comme une ombre qui passe ;
Moins rapide est le trait qu'on décoche dans l'air,
Moins fugitif l'oiseau qui traverse l'espace,
Moins léger le vaisseau qui s'enfuit et ne trace
Qu'un sillon sur la mer !

» Nous naquîmes un jour, puis nous cessâmes d'être,
Et nous ne laissons rien, pas même un souvenir,
Pas une œuvre du cœur, bienfait à reconnaître,
Et qui soit un prétexte à quelque âme peut-être
Pour oser nous bénir.

» Non, rien ne restera de notre court passage,
Et nous serons pour tous, dans un songe effacé,
Comme l'hôte d'un jour qu'on vit dans son jeune âge,
Et qui ne vous laissa qu'une confuse image
Après qu'il eut passé! »

IV

LES PATRIARCHES

Vénérons ces mortels que des siècles prospères
Virent naître jadis, et qui furent nos pères.
En eux, le Dieu très-haut voulut faire entrevoir
Deux de ses attributs, la gloire et le pouvoir ;
Et, de sa majesté leur prêtant quelques marques,
Il fit de ces pasteurs de paisibles monarques.
Rois cléments, rois pieux ; dans un grave repos,
Ils gouvernaient leur peuple et menaient leurs troupeaux ;
Et si, par intervalle, ils sortaient de leurs plaines,
C'était pour conquérir de l'ombre et des fontaines.
Leur mémoire est encor debout à l'horizon.
Ils avaient la prudence, ils avaient la raison ;

Perçant de l'avenir les ombres éclaircies,
Leurs prévoyants discours étaient des prophéties.
Lorsque, du poids des jours fatigués vers le soir,
A l'ombre des palmiers ils revenaient s'asseoir,
Ils demandaient des sons pour enchanter l'oreille
A l'art de la musique, inventé de la veille.
Ils furent les auteurs de cet art bienfaisant;
Et ce que nous chantons encore au temps présent,
Nos invocations, nos psaumes, nos cantiques,
Furent chantés par eux sous les cèdres antiques.
De la sagesse même ayant reçu les dons,
Tels étaient ces mortels de qui nous descendons.
Les autres ont passé, poussière fugitive;
Leur trace à disparu comme un pied sur la rive;
Dans le profond sépulcre, à l'oubli condamnés,
Ils sont aussi perdus que s'ils n'étaient pas nés.
Eux vivent; leur mémoire est intacte et surnage;
Ils vivront à jamais, respectés d'âge en âge,
Comme ces monuments érigés au désert,
Dont la date confuse au loin flotte et se perd,
Mais dont le voyageur, en traversant la plaine,
Revoit toujours debout la pierre souveraine!

V

LA FAMILLE

MAXIMES ET PROVERBES

Trois choses passent vite et sans laisser de trace :
Une barque, un oiseau qui fuit à l'horizon,
Un serpent sous les fleurs ; mais surtout ce qui passe,
C'est l'homme, et ce qu'il fait dans sa jeune saison !

*
* *

Quand les blés sont fauchés, si ta grange en est pleine,
Si ta vigne au pressoir te donne sa liqueur,
Tes chèvres un lait pur et tes agneaux leur laine,
Ne demande plus rien, sinon la paix du cœur.



L'imprudent qui s'en va d'un lieu sûr et fidèle,
Une fois en chemin, pourra s'en souvenir.
Souvent un passereau, souvent une hirondelle
Songe à son nid de mousse, et n'y peut revenir.



Les champs du parvenu sont rarement prospères,
La mauvaise herbe y pousse autour du possesseur;
L'abondante moisson, les fruits pleins de douceur,
Croissent mieux dans le champ que l'on tient de ses pères.



Vous plantez une haie, afin que les voleurs
Ne viennent pas chez vous exercer leur maraude;
Mariez-vous! la femme est une haie en fleurs
Par qui sont écartés le pillage et la fraude.



Il est une maison qui manquera de tout,
Même d'un verre d'eau, même d'un lit de paille,
C'est la maison bruyante où l'on parle beaucoup;
La fortune entrera dans celle où l'on travaille.



Quand l'été vous apporte une riche moisson,
C'est que des bœufs vaillants ont fait le labourage ;
Quand le froment est rare et manque à la maison,
C'est que les bœufs n'ont eu ni force ni courage.



Celui qui dit : « J'ai froid, je ne laboure pas ; »
Et, paresseux, chez lui s'enferme dès l'automne,
Va, quand revient l'été, mendier pas à pas,
Et chacun le méprise et pas un ne lui donne.



Aux modestes vertus la femme assujettie
Bâtira lentement une riche maison ;
La folle détruira, beauté d'une saison,
L'opulente demeure anciennement bâtie.



Les prés sont verts ; le bié, la vigne, vont renaitre,
Les troupeaux au soleil broutent sur les hauteurs ;
La campagne suffit aux besoins de son maître,
Et le maître suffit à tous les serviteurs.



Es-tu chef de maison, fais que l'on te révère
Comme un roi des vieux temps, grave et majestueux;
Sois tendre pour tes fils avec un front sévère :
Par eux tu pleureras, si tu ris avec eux.



Si tu veux recueillir, vers la saison d'automne,
Des figes dont la peau rend du miel et se fend,
Si tu veux de ton fils voir l'âme juste et bonne,
Veille sur ton figuier, veille sur ton enfant.



L'enfant laborieux dès le matin s'apprête,
Il va d'un pied rapide, il court à ses leçons ;
Le paresseux choisit le chemin des buissons,
Et, le long du sentier, chaque épine l'arrête.



La gloire ni le rang ne font pas le mérite;
Le salut peut venir du dernier d'entre nous :
Considérez l'abeille, elle est toute petite,
Elle fait cependant ce qu'on a de plus doux !

*
* *

Pour éclairer la nuit, c'est assez d'une flamme,
Une étoile suffit pour dorer l'horizon :
Il suffit d'un visage où brille une belle âme
Pour donner la lumière à toute une maison.

*
* *

Le travailleur obscur, d'une race inconnue,
S'il vit de son travail, est plus sage à mes yeux
Que l'oisif plein de lui qui sur sa table nue
Sert à ses fils à jeun le nom de ses aïeux.

*
* *

Mieux vaudrait pour un fils qui, bravant leur colère,
Rit du lit de sa mère et raille ses parents,
Avoir les yeux rongés par les aiglons dans l'aire,
Et qu'on jetât sa chair aux corbeaux des torrents.

*
* *

Gardez-vous de louer un homme avant sa mort :
Différez, attendez, c'est plus sage peut-être ;
Car il laisse après lui, cet homme qui s'endort,
Il laisse des enfants qui le feront connaître.

* * *

N'accusez pas toujours la femme d'artifices ;
Pas plus qu'il n'est besoin, ne vous montrez jaloux ;
Souvent, de nos soupçons, elle apprend des malices
Qu'elle ne tarde pas à tourner contre nous.

* * *

La femme qui chez toi passe sa vie entière
A gourmander son monde, à geindre sans raison,
Cette femme est semblable à l'eau d'une gouttière
Qui pleure tout l'hiver du toit de la maison.

* * *

Dans le cœur de son fils le père juste et fort
De ses propres vertus avait mis la semence ;
Il est mort maintenant et ne semble point mort :
Dans sa jeune saison c'est lui qui recommence.

* * *

Trois choses ici-bas méritent l'anathème ;
La colère de Dieu frappe la quatrième :
Un homme au cœur d'esclave, à qui tout fit défaut,
Qui sort du dernier rang pour monter au plus haut ;

Aux mains d'un insensé la richesse abondante;
Une femme ombrageuse, irascible, mordante,
Qui de l'homme paisible empoisonne les jours;
Enfin la vagabonde aux vénales amours,
Qui, du lit de l'époux faisant chasser l'épouse,
Demeure triomphante et cependant jalouse.

VI

LE FOND DE LA COUPE

Et j'ai dit à la fin dans mon cœur attristé :

Vanité ! vanité ! Tout n'est que vanité !

*
* *

Les générations s'écoulent d'heure en heure ;

L'homme naît, l'homme passe, et la terre demeure.

Rien ne change ici-bas de forme ni de cours ;

C'est le même soleil qui revient tous les jours :

De l'aurore au couchant, sa gloire routinière

S'en va comme un vieux char qui suit la même ornière ;

Et, descendus des monts vers le gouffre écumant,

Les fleuves à la mer vont éternellement,

Et la mer les reçoit, et, sous le ciel immense,
L'eau remonte en nuage... et cela recommence!
Tout passe et tout revient sous d'uniformes lois :
Que verra l'avenir? Ce qui fut autrefois.
Que faisait-on jadis, parmi les premiers hommes?
Ce qui se continue aux siècles où nous sommes.
Seulement, on oublie, on ne se souvient plus
De ce qu'était le monde aux âges révolus ;
Et de même après nous, dans ce retour des races,
Quand les hommes futurs iront cherchant nos traces,
Fantômes du passé, nous serons à leurs yeux
Ce que sont devant nous nos plus lointains aïeux.
Ils se demanderont où s'élevaient nos villes ;
Et nos mœurs et nos arts seront pour les habiles
Comme un langage mort plein de signes obscurs
Qu'on déchiffre au désert sur des lambeaux de murs.
Vanité ! vanité ! J'ai dit le mot suprême ;
Et fatigué de tout, fatigué de moi-même,
Et du jour de demain lassé dès aujourd'hui,
Je me suis abîmé dans un immense ennui !

* * *

Je dis pourtant un jour : « Buvons à pleins calices,
Des rapides saisons effeuillons les délices,

Et, de tous les plaisirs qui seront à mon gré,
N'en rejetons aucun sans l'avoir savouré. »
Je dis, et donnant cours à mes rêves insignes,
Je bâtis des palais, je fis planter des vignes,
Je mis dans mes jardins à l'abri des hivers
Tous les arbres connus des continents divers,
Et j'eus, pour arroser toutes ces belles plantes,
Des bassins de porphyre aux ondes ruisselantes.
Au bord de ma terrasse accoudé chaque soir,
Je regardais la mer, et j'aimais à revoir
Mes navires joyeux, qui, des îles barbares,
Arrivaient chargés d'or, de fleurs et d'oiseaux rares !
J'ai vu mes grands troupeaux épars sur les hauteurs ;
J'ai vu dans ma maison de nombreux serviteurs,
Hommes et femmes, nés sous mes propres portiques,
S'empresser dès l'aurore aux tâches domestiques ;
Et, lorsque revenu des courses du matin,
Riant, je m'asseyais à mon large festin,
Des chanteurs étaient là, qui célébraient ma gloire
Sur la lyre d'ébène et la flûte d'ivoire.
Des ivresses du cœur j'ai largement usé ;
Aux désirs de mes sens je n'ai rien refusé ;
J'ai cru que, pour mon lot ayant le plaisir même,
J'étais du grand banquet le convive suprême !

Puis tout à coup, un soir, j'ai senti le dégoût ;
Mon œil rassasié s'est détourné de tout ;
Du fond des coupes d'or où s'abreuvait ma fièvre,
Une étrange amertume est montée à ma lèvre ;
Puissance, orgueil, richesse, ardente volupté,
Je me suis convaincu de votre inanité ;
J'ai condamné le rire, et j'ai dit à la joie :
« Puisque tu m'as trompé, va-t'en, je te renvoie ! »

*
* *

« Cherchons ! me suis-je dit alors, frappons ailleurs.
La science peut-être a des secrets meilleurs,
Cherchons-les ; essayons si l'eau de la doctrine
Calmera mieux la soif qui brûle ma poitrine. »
J'ai commencé sur l'heure et l'on a pu me voir
Poursuivre obstinément les sources du savoir.
Humble comme l'enfant mis en apprentissage,
J'ai hanté tout vieillard qui passait pour un sage ;
Des illustres docteurs j'ai gravi l'escalier ;
J'ai passé des saisons à lire, à déplier
L'antique papyrus qui, sur des feuilles pâles,
De tout l'esprit humain déroule les annales.
Au sommet de ma tour, la nuit, silencieux,

Je me suis enivré du spectacle des cieux ;
J'ai su par cœur le nom de toutes les étoiles ;
Puis, la terre et la mer soulevant d'autres voiles,
Dans les gouffres d'azur j'ai vu Léviathan
Courir entre les eaux comme un éclair flottant,
Et j'ai scruté la terre, et, du cèdre à l'hysope,
Tout ce qui dans son sein germe et se développe.
Puis quand j'eus fait le tour de ce vaste horizon,
Quand l'étude incessante eut lassé ma raison,
Il me vint à l'esprit cette pensée amère
Que tout cela n'était encore que chimère,
Que de tous ces efforts du sage et du savant,
Hélas ! rien ne sortait, que du bruit et du vent,
Et qu'à bien regarder, au bout de mille veilles,
Ignorance et sagesse étaient deux sœurs pareilles !

Que servent, en effet, tant de stériles soins ?
Est-ce que le savant ici-bas souffre moins ?
A l'heure du départ, a-t-on vu que le sage
Pénétrât sans effroi dans le sombre passage ?
Non, devant cette mort qui peuple son caveau,
Tous les faibles mortels sont au même niveau.
Dans la profonde nuit ils tombent pêle-mêle ;
Et celui qui parlait de mémoire éternelle,

Ce savant orgueilleux qui raillait l'ignorant,
Va dans l'oubli sans fin dormir au même rang.

Vanité! vanité! J'ai dit le mot suprême,
Et détaché de tout, détaché de moi-même,
Et du jour de demain lassé dès aujourd'hui,
Je me suis abîmé dans un immense ennui!



Considérant ensuite avec des yeux de haine
Ces œuvres de mes mains où je pris tant de peine,
J'ai songé que bientôt un avide héritier
Jouirait après moi de ce domaine entier,
Et qu'il est triste, hélas! de ne pouvoir connaître
Celui qui nous remplace et qui devient le maître.
Car, lorsqu'on a longtemps fatigué son esprit,
Quand, farouche à côté du printemps qui fleurit,
Vieux et le front courbé chaque jour davantage,
On a péniblement doublé son héritage,
Il arrive à la fin quelque jeune insensé
Qui disperse en riant tout ce qu'on a laissé,
Et, parmi les flacons et les rires profanes,
Fait sur votre tombeau danser les courtisanes.
Et voici la ruine et voilà l'abandon!

Voilà dans vos sentiers l'ortie et le chardon ;
Le vieux palais s'écroule, et les feuilles de l'arbre
Pleuvent, au vent du soir, dans les bassins de marbre,
Et le lézard frileux, par l'automne engourdi,
Vient dormir à la porte au soleil de midi !

*
* *

Et, regardant ailleurs sur cette sombre terre,
J'ai vu fleurir le meurtre et briller l'adultère.
J'ai vu des oppresseurs le règne triomphant,
Les larmes de la veuve et les pleurs de l'enfant,
Et sur son char d'airain l'atroce tyrannie
Qui s'élève en brisant tous les droits qu'elle nie.
J'ai vu l'iniquité siéger au tribunal,
Le juge aux yeux impurs, le juge au cœur vénal,
Et, pour le prix d'un pain, ces marchés où la femme
Vend à l'homme son corps, en lui prenant son âme.

« O misère ! » ai-je dit, et, regardant ailleurs,
J'ai vu d'autres sujets de colère et de pleurs.
La vie est comme un jeu sans règle et sans droiture,
Où les faveurs du sort tombent à l'aventure.
J'ai vu que l'héritage allait aux étrangers,

Que le prix de la course est pour les moins légers,
Que l'habile ouvrier n'a pas toujours la gloire,
Et que les plus vaillants ont perdu la victoire.
Alors, songeant aux morts dans leurs tombeaux poudreux :
« Ceux-là, me suis-je dit, ceux-là sont les heureux !
Et plus heureux cent fois que ces dormeurs funèbres
Est celui qui jamais n'a quitté les ténèbres,
Le livide avorton, fruit d'un stérile amour,
Dont les yeux n'ont rien vu de ce que voit le jour ! »



Enfin, pour la douleur du passant qui soupire,
Il est sous le soleil quelque chose de pire :
C'est de voir, c'est de voir, au mépris des vertus,
Sous les rigueurs du sort les justes abattus,
Tandis que les pervers, cœurs joyeux, têtes hautes,
Sont suivis d'un bonheur qui croît avec leurs fautes.
Qui ne l'a rencontré le long de son chemin,
Cet odieux scandale, effroi du cœur humain :
Le juste châtié, que le ciel même opprime,
Le méchant qui jouit, couronné de son crime ?
Il vit, il est heureux, l'orgueil est sur son front,
La fête de ses jours jamais ne s'interrompt ;
Triomphant et certain d'avoir Dieu pour complice,

Il promène son cœur de délice en délice.
Si la foudre s'abat, ce n'est pas sur son champ.
Rien ne doit attrister le règne du méchant ;
Il sied que tout l'appuie et que Dieu le protège,
Lui, ses fils orgueilleux et son riant cortège.

Et pendant ce temps-là, raillé, persécuté,
L'homme juste, du fond de son adversité,
Lève l'œil vers les cieux, et, tout près de sa perte,
Demande avec effroi si leur voûte est déserte.
« Montrez-moi Dieu, dit-il ; si je vais le cherchant
Du côté de l'aurore, il habite au couchant,
Et, si je cours au nord, faisant le tour du globe,
Il se cache au midi, dont l'azur le dérobe ! »
Car voilà le tourment, voilà le désespoir :
Sonder le grand mystère et ne rien en savoir.
Sous ce morne ciel bleu qui recouvre nos têtes,
Nous vivons, nous mourons de même que les bêtes ;
Nous n'avons rien de plus que les vils animaux,
Sinon le don cruel de mieux sentir nos maux.
Homme ou cheval, ou bœuf errant sur les collines,
Le même souffle sort de nos tièdes narines,
Et, de la même terre éclos sous l'œil de Dieu,
Nous retournerons tous dormir au même lieu.

Or, qui de nous, hélas! quand la mort nous réclame,
Qui de nous peut savoir ce qu'il advient de l'âme?
Savons-nous si la nôtre au ciel reprend son vol,
Et si les animaux, plus rapprochés du sol,
Exhalent un esprit qui retombe sur terre?
Vous seul, mon Dieu, vous seul possédez ce mystère,
Et vous le découvrez, clarté d'un monde obscur,
A qui le cherche en vous d'un cœur soumis et pur!

* * *

Heureuse, ô Dieu très-haut, l'âme qui vous adore!
Heureux qui dans vos bras s'est jeté jeune encore,
Et n'a pas attendu, pour demander secours,
Cet âge dont on dit : « Voici les mauvais jours! »
Elle vient, elle vient, cette époque funeste
Où de notre vigueur nous épuisons le reste,
Où nous ne sortons plus sans revenir lassés,
Où l'ombre se répand sur nos yeux émoussés,
Quand notre oreille enfin, tendue à la parole,
N'entend plus seulement la voix qui nous console.
Ah ! pour aller vers Dieu, ne les attendons pas
Ces jours déjà mêlés de nuit et de trépas!
J'irai, Seigneur, j'irai, je devancerai l'heure,
J'aborderai l'asile et la sainte demeure,

Et je vous offrirai, désabusé de tout,
Ce cœur, ce triste cœur pris d'un vaste dégoût,
Mais où survit pourtant une espérance avide,
Et dont vous seul, ô Dieu, pouvez combler le vide !

VII

LA MÉMOIRE DES HOMMES

J'ai vu sous le soleil ce spectacle : une ville
Ceinte pour tout rempart d'un vieux mur inutile,
Triste, manquant de blé, d'armes et de soldats.
Un puissant ennemi que l'on n'attendait pas
Vint avec mille chars l'assiéger; ses cohortes
Élevèrent des tours devant les quatre portes,
Firent pleuvoir le fer sur le mur insulté.
L'effroi courait partout dans la faible cité.
Alors, un citoyen, pauvre, obscur, mais habile,
Dit au peuple : « Aidez-moi, je sauverai la ville! »
Par ses sages conseils, par ses travaux constants,
Il défendit l'enceinte et tous les habitants.

Les femmes, les vieillards avaient repris courage.
Il appuya le mur de maint solide ouvrage,
Fit venir du dehors, par de longs souterrains,
Des renforts, des secours, en armes comme en grains.
L'assiégeant repartit, avouant sa défaite.
Puis, quelque temps après, au fond d'une retraite,
L'homme habile mourut, et, quand on en parla,
Chacun se demandait : « Quel est cet homme-là? »

VIII

LA VIE INTÉRIEURE

Les heures du repos enfantent la sagesse ;
Dans la paix seulement la science fleurit.
L'homme aux actives mains, qui s'agite sans cesse,
Possède rarement les trésors de l'esprit.

Comment s'instruirait-il des choses du mystère,
Celui qui dès l'aurore, armé d'un aiguillon,
Ramène ses taureaux au travail de la terre,
Et repasse toujours par le même sillon ?

Il met toute son âme à remuer la plaine ;
Tracer un sillon droit sera tout son savoir.
Il ne vous entretient, quand il reprend haleine,
Que des bœufs qu'il possède ou qu'il voudrait avoir.

Ainsi le charpentier travaille à la toiture
Du temple ou du palais qu'il dresse vers les cieux ;
De même le graveur taille une pierre dure,
Et demeure penché, son travail sous les yeux.

Ainsi le forgeron se tient près de l'enclume ;
Il bat le fer, debout dans la rouge lueur,
Il le tourne et retourne, et le charbon qui fume
Dessèche sur ses bras les flots de sa sueur.

Sous le bruit des marteaux qui remplit les oreilles,
Il s'incline attentif à l'ouvrage qu'il fait,
Y consume ses jours, y prolonge ses veilles,
Et veut que de sa forge il sorte enfin parfait.

De même le potier prépare son argile ;
Un soin continuel occupe son cerveau.
Du pied faisant tourner, tourner la roue agile,
Il admire d'avance un chef-d'œuvre nouveau.

L'argile sous ses doigts revêt une figure ;
Vingt fois il en refait la base et le contour,
Et pour que le vernis brille, exempt de souillure,
Il ne néglige pas de nettoyer son four.

Ces divers ouvriers vantent leur industrie ;
Ils suffisent ensemble à tous les arts humains :
Par eux toute la race est vêtue, est nourrie ;
Elle habite les murs élevés par leurs mains.

Sans eux on ne verrait ni les cités peuplées,
Ni les chemins bruyants que fréquentent les chars ;
Les vaisseaux n'iraient pas, sous leurs voiles enflées,
De la mer et du ciel affronter les hasards.

Mais la cité n'a pas besoin de leurs paroles :
Au conseil des anciens pas un ne s'est assis ;
Ils ne connaissent point le sens des paraboles,
Et pour dicter la règle ils seraient indécis.

Ils ont l'activité, la vigueur, le courage ;
Leurs bras du monde entier sont l'éternel secours ;
La sagesse pourtant n'est pas dans leur ouvrage,
Et leurs mille travaux passent avec les jours !

Mais ce qui ne meurt pas, mais ce que rien n'emporte,
Ni le vent, ni les jours, ni le destin chanceux,
C'est le rêve que fait, assis près de sa porte,
Le sage dont on dit : « Quel est ce paresseux ? »

IX

AMITIÉ

PROVERBES ET PARABOLES

Neuf choses sous le ciel sont de celles qu'on aime,
Mais j'élève au-dessus de toutes la dixième :

Le regard d'un enfant sur son livre baissé ;
Un frère à son retour, qui vous avait laissé ;
Le pied d'un messager tout blanc du long voyage,
Alors qu'il vous arrive avec un bon message ;
Le seuil hospitalier d'une vieille maison ;
Quelque honnête voisin qui, dans chaque saison,
Recueille en son enclos des fruits qu'il vous envoie ;
Une source, en été, coulant près de la voie ;

Une clarté, la nuit, qui marche devant vous ;
Au paisible foyer l'union des époux ;
Une table frugale et d'enfants couronnée,
Où l'on mange en riant le pain de la journée ;
Mais, ô Dieu trois fois bon qui régnerez dans les cieux,
Votre don le plus cher et le plus précieux,
C'est l'ami, plein de vous et de votre justice,
Qui n'hésitera pas s'il faut qu'il m'avertisse,
Qui sera toujours prêt, dans un rude chemin,
A m'appuyer du cœur autant que de la main,
L'ami, le compagnon qu'on écoute avec charmes,
Toujours bon dans la joie et meilleur dans les larmes !

* * *

L'enfant qui veut voir son visage
Se penche au bord d'un réservoir :
C'est dans un cœur sincère et sage
Qu'il faut regarder pour se voir.

* * *

Je n'aimerai jamais, fût-il un de mes proches,
Le flatteur qui me berce et me laisse endormi ;
Celui qui me réveille avec de doux reproches
Deviendra plutôt mon ami.

*
* *

Ne va pas vers celui qui dit : « J'ai la raison ! »
Vers l'esprit glorieux qui s'admire et qui s'aime.
S'il te faut un conseil, évite sa maison ;
Va plutôt vers celui qui doute de lui-même.

*
* *

Ne quitte point l'ami que ton absence attriste ;
Si quelque coup du sort l'atteint, mal résigné,
Le premier inconnu qui s'approche et l'assiste
Lui semblera meilleur que son frère éloigné.

*
* *

Vous négligez un cœur, il vous est infidèle :
C'était un passereau qu'on tenait dans la main ;
On ouvre un peu les doigts, il part à tire-d'aile,
Et ne reviendra plus ni ce soir ni demain !

*
* *

Si tu dis à ton frère une parole injuste,
Il t'abandonnera, seul avec ton ennui,
De même que l'oiseau partira de l'arbuste,
Si tu prends une pierre et la jettes vers lui.

*
* *

S'il vous vient des amis inconnus de la veille,
Ne les repoussez pas, gardez-les près de vous :
Ce sont des vins nouveaux, derniers fruits de la treille,
En devenant plus vieux ils vous seront plus doux.

*

Non, fût-ce pour manger avec eux le veau gras,
Je n'irai point m'asseoir au banquet des superbes ;
Avec toi, mon ami, j'irai, quand tu voudras,
Manger plus volontiers du pain noir et des herbes !

*
* *

Tel se dit ton ami qui ne l'est que de nom ;
Oui, dans les temps heureux, mais dans les autres, non.
C'est la pire douleur, la plus durable peine,
Qu'une feinte amitié qui se transforme en haine.
O mensonges des cœurs ! ô lâches trahisons !
A quels ruisseaux amers puisez-vous vos poisons ?
Un homme vient, riant, il assiste à ma fête :
Des fleurs de mon banquet il couronne sa tête ;

Il atteste les cieux en me jurant sa foi.
Et puis, si tout à coup l'ennemi fond sur moi,
Ce même homme, aussitôt, le premier qui me quitte,
Vole mon bouclier pour assurer sa fuite!

X

LA PARESSE

J'ai vu le paresseux, j'ai traversé son champ,
J'ai passé par ses vignes ;
La terre n'y portait, exposée au couchant,
Que des plantes indignes ;

L'ortie avec ses dards s'y mêlait au chardon,
Comme en un cimetière ;
Et le mur de clôture, inutile cordon,
Y tombait pierre à pierre.

Ayant vu ce tableau, souffrance et déshonneur,
J'en ai gardé l'image ;
Et, le long du chemin, j'ai prié le Seigneur
De me rendre plus sage.

« Je ne veux que dormir un peu, quelques instants,
Se dit tout bas un homme.
Est-ce faire un grand mal, lorsque, de temps en temps,
On goûte un léger somme?

» Dormons, l'heure est propice. Après ce court repos
Qui me rendra courage,
J'irai, j'en fais le vœu, plus fort et plus dispos,
Achever mon ouvrage. »

Voilà ce qu'il murmure, et, pendant qu'il s'endort
A l'ombre de son chêne,
Survient la Pauvreté, soldat qui sans effort
Le saisit et l'enchaîne!

XI

LE VIN

Qui sera malheureux, lui, son père et sa mère?
Qui s'en ira couvert de honte et de misère,
 Troublé dans sa raison?

Qui recevra les coups, les affronts, les sévices?
Qui tombera le soir au fond des précipices
 En cherchant sa maison?

C'est le pâle buveur, esclave de la coupe,
Qui sans cesse la vide au milieu d'une troupe
 De compagnons joyeux.
Ah! dussent les amis t'appeler trop sévère,
Quand un vin clair et doux brillera dans le verre,
 Détournes-en tes yeux.

Après l'avoir goûté, si tu bois ce qui reste,
Tu sauras quel poison redoutable et funeste
Est dans cette liqueur.

Ta langue n'aura plus que d'étranges paroles,
Et tes yeux souriront aux créatures folles
Qui s'emparent du cœur.

Des rêves te viendront, chimériques et vagues ;
Tu seras comme un homme endormi sur les vagues
Au milieu de la mer.

« Où suis-je ? diras-tu, l'horizon tourne et flotte ;
J'ai perdu mon chemin, je suis comme un pilote
Dont l'œil ne voit plus clair.

« Des voleurs m'ont battu, voyez les meurtrissures,
Et je n'ai rien senti de toutes ces blessures ;
Assez de honte, assez ! »

Et, si de temps en temps tu sors de ce délire,
Devant le jus vermeil ce sera pour nous dire :
« Versez encor, versez ! »

LES FOLLES AMOURS

Je vivrai, me disais-je, heureux, prudent et sage.
Docile aux saintes lois que nous reconnaissons,
J'irai, comme un enfant mis en apprentissage,
Recueillir des vieillards les austères leçons.

Fidèle au droit chemin, j'y marcherai sans cesse ;
Je serai sobre et chaste. — O rêve décevant !
Voilà ce que j'ai dit, et j'ai vu la sagesse
Se retirer de moi plus loin qu'auparavant.

Toute cette vertu n'était qu'une chimère :
J'ai connu que la femme aux perfides douceurs
De regrets et d'ennuis est une source amère,
Et qu'elle a dans ses mains le filet des chasseurs.

Son sourire est un leurre et sa grâce une amorce,
Je ne sais quel mensonge est dans tous ses appas ;
Et tout homme perdra sa raison et sa force,
Qui, la voyant venir, ne se détourne pas.

Malheur à l'imprudent à qui la fille impure
Fera goûter son miel où se cache un poison ;
Malheur à l'insensé dont le pied s'aventure
Dans le chemin furtif qui mène à sa maison !

C'est le soir ; la cité devient bruyante et sombre ;
Il s'avance inquiet, plein de trouble et d'ennui.
Un fantôme aussitôt, qui se glisse dans l'ombre,
Sort du coin de la rue et se hâte vers lui.

La voilà ! c'est bien elle, en sa parure folle,
C'est cette vagabonde aux pieds toujours mouvants,
Qui va, passe et repasse, et jette une parole,
Et dans son doux lacet prend les cœurs tout vivants.

Au-devant du jeune homme elle vient, l'effrontée,
Elle accourt, secouant l'odeur de ses cheveux,
Et, parlant de l'amour d'une voix empruntée :
« Viens, dit-elle ; aujourd'hui tout seconde nos vœux.

» Pour nous rendre le ciel complaisant et propice,
Des agneaux immolés j'ai répandu le sang.
Tu trouveras chez moi la chair du sacrifice,
Et dans ma coupe d'or un vin réjouissant.

» Ma couche est suspendue et ma chambre est fleurie ;
Un parfum d'aloès attend le bien-aimé ;
Et les tissus d'Égypte ornés de broderie
Retombent à longs plis du chevet embaumé.

» Oh ! viens, enivrons-nous des dons de la jeunesse.
Qui n'a jamais aimé doit aimer cette nuit.
En attendant que l'aube à mon rideau renaisse,
Hâtons-nous, jouissons de ce temps qui s'enfuit.

» Jamais l'occasion ne fut plus opportune :
Mon seigneur est parti, pressé d'un soin urgent.
Il ne reviendra pas avant la pleine lune ;
Il a pris pour sa route un sac rempli d'argent.

» Arrière la tristesse et la pudeur farouche !
Je t'invite au bonheur, c'est là tout mon dessein :
Viens, comme un doux ramier, te poser sur ma couche ;
Comme un bouquet de fleurs viens dormir sur mon sein ! »

C'est ainsi qu'à son piège elle entraîne cette âme,
C'est ainsi qu'elle joint la caresse au discours,
C'est ainsi qu'elle tisse avec art une trame
Où les cœurs se sont pris et se prendront toujours.

Lui, soudain, sur les pas de la fille de joie
Bondit comme un agneau docile et familier;
Il suit comme un taureau qui cède à la courroie,
Et ne se doute pas qu'on s'en va le lier.

Il se donne à l'ivresse, il s'y jette, il s'y plonge,
Jusqu'à ce que son cœur touche au réveil amer,
Et qu'il maudisse enfin, détrompé du mensonge,
Ces funestes amours plus noires que l'enfer.

Oh ! qui que vous soyez, évitez cette femme.
Ne dites pas, l'orgueil aidant à vous leurrer :
« On peut, sans s'y brûler, s'approcher de la flamme ;
On peut toucher un seuil et n'y pas demeurer. »

Ne parlez pas ainsi, car l'étrangère immonde
Fit sentir son pouvoir à de plus forts que vous ;
Des sages l'ont connu, des maîtres de ce monde,
Et les rois devant elle ont fléchi les genoux !

XIII

LE MEILLEUR CONSEIL

Choisis pour conseiller l'homme juste et qui t'aime :
Tout homme interrogé vous donne son conseil ;
Mais il en est plus d'un qui, dans un cas pareil,
Songe si cet avis lui profite à lui-même.

Si tu vas, ô mon fils, consulter, au hasard,
Sur un point de droiture une âme déloyale ;
Une femme au sujet de sa propre rivale,
Un pâtre sur la lyre et les secrets de l'art ;

Si tu vas consulter un peureux sur la guerre ;
Un marchand inconnu sur les choses qu'il vend ;
Sur quelque fait obscur, problème de savant,
Le laboureur qui sue à retourner la terre ;

Sur les vertus d'un mort les gens déshérités,
Enfin sur Dieu lui-même et sa gloire infinie
L'incroyant qui tout haut les outrage et les nie,
Ne t'attends pas, mon fils, à de grandes clartés.

Mais cherche un homme sage et tiens-toi vers sa droite,
Un ami dont le cœur ait quelques traits du tien,
Qui te mène vers Dieu comme à l'unique bien,
Et marche le premier quand la voie est étroite.

Ce juste, ô mon enfant! ce saint dont la raison
Médite jour et nuit les choses éternelles,
Voit plus clair et plus loin que douze sentinelles
Qui, du haut d'une ville, observent l'horizon!

XIV

LA CONSCIENCE

PROVERBES

L'homme qu'entraîne au mal sa pente naturelle
Aime le mal qu'il fait sans y trouver son bien :
Il est comme le vent, il est comme la grêle,
Qui moissonne le champ et n'y récolte rien.

*
* * *

Le juste est un lion qui va la tête haute ;
Le repos de son cœur ne lui fut point ravi ;
Le méchant sur ses pas voit l'ombre de sa faute,
Et s'enfuit tout à coup, sans être poursuivi.



L'homme qui trouble un cœur jusque-là sans souillure,
Misérable, ressemble à ce passant brutal
Qui trouble avec le pied l'eau d'une source pure,
Content lorsque la vase en ternit le cristal.



Les méchants font le mal au hasard et sans crainte :
Du juste ou de l'injuste, ils n'ont souci de rien ;
Ceux qui du Dieu très-haut méditent la loi sainte
Tremblent sous son regard, même en faisant le bien !



La pierre est pour l'épaule une charge bien forte,
Le sable qu'on charrie est lourd à soutenir ;
Mais de tous les fardeaux qu'en chemin l'homme porte
Aucun n'est plus pesant qu'un mauvais souvenir.



Il se trompe, celui qui commet une faute
Et l'enfouit dans l'ombre, à la face des cieux.
L'homme qui, tout en pleurs, la confesse à voix haute
L'ensevelit bien mieux !

*
* *

Des plus belles vertus pour que l'éclat pâlisse,
Un moment peut suffire, un oubli passager :
Il suffit, pour gâter tout le vin d'un calice,
D'un petit moucheron qu'on y voit surnager.

*
* *

Le visage où reluit une âme simple et bonne
Même dans la vieillesse est encor doux à voir ;
Il a cette pâleur qu'ont les soleils d'automne,
Et cet éclat pieux de nos lampes du soir !

XV

RICHESSSE ET AUMONE

PROVERBES

Ne m'offrez pas la coupe d'or
Où la tristesse en vain se noie ;
Laissez-moi préférer encor
Le pain sec mangé dans la joie !

*
* *
*

Le riche à son passage est comblé de respect,
Mais l'honneur qu'on lui rend ne vaut pas notre envie ;
La louange sans prix, l'hommage non suspect,
Appartiennent au pauvre, honoré pour sa vie.

*
* *

Que d'honneurs obtiendrait, s'il était opulent,
Ce passant aux pieds nus, dédaigné sur la route!
Et que d'affronts pleuvraient sur ce riche insolent,
Si demain sa fortune était mise en déroute!

*
* *

Prends garde de fêter des convives ingrats;
Plus d'un sort du festin le sarcasme à la lèvre;
Après avoir mangé son quartier de veau gras,
Il dit en s'en allant : « J'ai mangé de la chèvre. »

*
* *

Amasse lentement, de saison en saison,
Ne devance jamais le soleil ni la fête:
Quand trop rapidement s'élève une maison,
Elle croule souvent en atteignant au faite.

*
* *

N'attendez aucun fruit, n'espérez aucun bien
De l'avare au cœur sec, fils de l'épargne blême.
Que peut donner celui qui ne s'accorde rien?
Et pour qui sera bon l'homme dur à lui-même?

* * *

Un timide emprunteur s'adresse à votre bourse :
 Il est dans le besoin, les temps l'ont éprouvé.
 Vous prêtez ; aussitôt, oublieux de la source,
 Il emporte cet or et croit l'avoir trouvé.

* * *

Ne redemande pas ton argent à cet homme
 Qui, débiteur ancien, vécut de tes bienfaits ;
 Si jamais il te rend une part de la somme,
 Aux yeux de ce jaloux c'est un gain que tu fais.

* * *

Lorsque le débiteur, le soir d'une échéance,
 Du créancier pensif vient à croiser les pas,
 Dieu parle à chacun d'eux, il conseille tout bas
 Modestie au premier, au second patience.

* * *

Tel qui s'en va faisant le bien
 Voit toujours croître sa richesse ;
 Tel ne possède jamais rien
 Qui cependant vole sans cesse.

* *

Dieu maudit l'usurier, l'opprobre est sur son or;
Il meurt, laissant un nom poursuivi de huées,
Et son fils en riant dissipe son trésor
Au milieu des festins et des prostituées.

* *

L'héritier d'un grand bien amassé par l'usure
Ne le fera bénir que par la charité.
Comme on tamise une eau dont la source est impure,
L'aumône rend à l'or toute sa pureté.

* *

L'homme rassasié qu'aucun désir n'excite
Verra sans le cueillir un blond rayon de miel;
Le cœur longtemps sevré, que la faim sollicite,
Mange le pain qu'il trouve et rend grâces au ciel.

* *

Fais l'aumône en chemin, donne et redonne encor,
Surtout aux enfants nus de la veuve amaigrie :
Cet argent te rendra plus que des talents d'or;
Placé près de ce cœur, c'est un argent qui prie!

*
* *

Ne faites pas le bien avec des yeux moroses ;
 La douceur du regard rend le bienfait plus doux :
 Quand la terre, au printemps, fleurit autour de nous,
 En donnant les épis, Dieu donne aussi les roses !

*
* *

Je vous ai fait, Seigneur, une seule prière :
 Chassez de mon esprit le mensonge et l'erreur,
 Et ne mettez chez moi ni la richesse altière,
 Ni cette pauvreté qui rabaisse le cœur.
 Donnez-moi seulement ce qu'il faut à la vie ;
 De peur que, saturé, je ne m'enfle d'orgueil ;
 Ou que, privé de tout, je ne sente l'envie
 Quand du palais des grands je longerais le seuil !

XVI

LA FEMME FORTE

Jetez des fleurs sur son passage,
Semez des lys à pleine main!
Voici venir la femme sage,
Les yeux baissés sur son chemin.
Qu'elle est aimable et solennelle!
La grâce se compose en elle
De douceur et d'austérité.
Son nom comme une étoile brille ;
Elle est l'amour de la famille,
Elle est l'orgueil de la cité!

Ne croyez pas qu'une rudesse
Se mêle au charme de son front,

Et que, d'avance, l'amour cesse
Au cœur de ceux qui la verront.
Non, le palmier doué de force
N'en a pas moins sous son écorce
La sève d'où naissent ses fleurs;
Et l'aurore au brillant visage
Sait embellir jusqu'au nuage
Qui voile ses riches couleurs.

Heureux l'époux qui la possède!
Il a conquis le vrai trésor,
Une couronne à qui tout cède,
Même les diadèmes d'or.
Elle est l'honneur de sa demeure,
L'appui qu'on retrouve à toute heure,
L'amitié qui ne trahit pas.
Quand il s'en va, seul par la ville,
La confiance au cœur tranquille
Est la compagne de ses pas.

Elle n'est point comme ces femmes
Qui, s'inclinant sur un miroir,
Corps langoureux et molles âmes,
Perdent les heures à s'y voir;

Qui, non contentes d'être belles,
Se parent de couleurs nouvelles,
De bijoux cent fois essayés,
En attendant qu'avec mystère
Quelque message d'adultère
Se glisse dans l'ombre à leurs pieds.

Non, ce n'est pas un tel exemple
Qu'elle offrira dans sa maison,
A ce foyer pur comme un temple
Dont le ciel est tout l'horizon.
Aussitôt que blanchit l'aurore,
Elle, plus matinale encore,
Descend de son chevet pieux;
Elle vient, de ses mains savantes,
Montrer leur tâche à ses servantes,
Et la commence sous leurs yeux.

Sa demeure ignore le faste
Des palais où trône l'orgueil;
On y respire une odeur chaste;
Dès que le pied touche le seuil.
Le silence garde la porte;
Il veille avec la femme forte,

Avec elle il tisse le lin ;
Il prend, dans sa corbeille pleine,
De quoi faire un habit de laine
Pour le pauvre et pour l'orphelin.

Rien n'échappe à sa prévoyance :
L'hiver peut-être n'est pas loin ;
Sa sagesse a pourvu d'avance
Aux choses dont elle a besoin.
Les charbons au reflet bleuâtre
Chaque soir brûleront dans l'âtre
Où viendra se chauffer l'époux ;
Et, bien vêtus, sous les portiques
Circuleront ses domestiques,
Dont les passants seront jaloux.

A tous les soins elle est habile :
Elle a, pour les mois printaniers,
Acquis un champ près de la ville,
Qu'elle a payé de ses deniers.
Là tout fleurit, là tout prospère ;
Les fruits que donne ce parterre
Sont reconnus pour les meilleurs ;
Les fleurs y sont plus vite écloses :

Il est déjà couvert de roses,
Quand rien ne germe encore ailleurs.

Loin du monde et de son tumulte,
C'est ainsi qu'elle vit sans bruit ;
Sa sagesse, que l'on consulte,
Est une lampe dans la nuit.
Tout esprit qui chancelle et doute
Par elle est remis dans la route
Qui ramène sur les hauteurs.
Elle est l'oracle, elle est l'arbitre,
Et son époux s'élève au titre
Des juges et des sénateurs.

Tout honneur, toute gloire ancienne,
Gloires du nom, gloires du sang,
S'éclipseront devant la sienne,
Comme une étoile au jour naissant.
Et ceux qui croissent autour d'elle
Lui rendront un culte fidèle ;
Ils seront ses fils triomphants.
« C'est nous, forces qu'elle a doublées,
Diront-ils dans les assemblées,
C'est nous qui sommes ses enfants! »

Et le jour fuit, et le temps vole,
Et ce temps, par qui tout périt,
Respecte en passant l'auréole
Qui sur sa tête refléurit.
Sa beauté jamais ne se fane ;
Ce n'est pas cette fleur profane
Que l'amour respire un matin ;
C'est la splendeur d'une âme pure,
Beauté qui ne craint pas l'injure
De l'avenir le plus lointain.

Voici venir la femme sage,
Les yeux sur son chemin baissés :
Harpes, chantez sur son passage,
Et vous, tambours, retentissez !
Lyres d'argent, flûtes d'ivoire,
Formez un concert à sa gloire,
Dites son nom trois fois béni :
Vertu, courage, amour, clémence ;
Et que la flûte recommence,
Quand la cymbale aura fini !

XVII

LES IDOLES

Je bénirai le Dieu père de toutes choses,
Je chanterai sa gloire aux quatre vents des cieux.
Une voix m'a crié : « Rosier, donne tes roses !
Lyre, exhale à ses pieds tes sons harmonieux ! »

J'offrirai devant lui mes meilleurs sacrifices,
Une âme pure, un cœur patient dans ses maux.
Une voix m'a crié : « Lys, ouvre tes calices !
Palmier, sur son passage incline tes rameaux ! »

J'élèverai vers lui ma louange et mon âme,
Je le proclamerai seul très-bon, seul très-grand.
Une voix m'a crié : « Trépied, répands ta flamme !
Et toi, brûle et parfume, encensoir odorant ! »

*
* *

Ceux-là sont insensés, qui n'ont pas su connaître
Le vrai Dieu, le Très-Haut, l'éternel Créateur,
Et, voyant la nature à leurs yeux apparaître,
Ne sont pas remontés de l'ouvrage à l'auteur.

Au delà du symbole, à travers tous les voiles,
En vain Dieu s'est montré partout dans l'univers ;
Ils ont pris pour des dieux le ciel et ses étoiles,
Le feu, le vent qui souffle et l'abîme des mers.

Comment expliquent-ils ce culte qu'ils vont rendre
Au soleil matinal rallumant son flambeau ?
Si c'est pour sa beauté, tout homme doit comprendre
Que celui qui le fit est mille fois plus beau.

Comment invoquent-ils, en la voyant renaître,
La lune qui paraît au ciel comme un croissant ?
Si c'est pour sa puissance, ils doivent reconnaître
Que celui qui la fit est le Dieu tout-puissant.

Et pourtant, soit faiblesse, ignorance ou délire,
Pardonnons à ce peuple adorateur du feu.
S'ils glissent dans l'erreur, du moins on pourra dire
Qu'ils étaient en chemin sur les traces de Dieu.

Mais les vrais malheureux sont ceux dont la prière
Invoque un dieu fragile, ouvrage de leurs mains,
Un dieu d'argent ou d'or, ou de bois ou de pierre,
A qui l'art du sculpteur donne des traits humains.

Le fondeur est debout dans sa forge rougie,
Il bat le fer, il s'use à ce travail mortel;
Brûlé par la fournaise, il forme une effigie,
Soit taureau, soit dragon, qu'il mettra sur l'autel.

Un habile ouvrier dans la forêt prochaine
S'en va couper le tronc d'un chêne ou d'un noyer.
Il dépouille d'écorce, il équarrit ce chêne,
Et s'en fabrique un meuble utile à son foyer.

Quand il a vers le soir terminé son ouvrage,
D'un morceau de cet arbre il allume son feu,
Il y chauffe ses mains, il y reprend courage,
Et puis de ce qui reste il se façonne un dieu.

Un dieu ! figure d'homme ou figure de bête,
N'importe ! il teint ce bois de carmin et d'azur ;
Et puis, dans une niche, ouverte et toute prête,
Avec un nœud de fer il l'attache à son mur.

Il scelle son idole aux anneaux d'une chaîne,
Car ce dieu sur ses pieds ne tient pas sans appui,
Car il sait que ce bloc de métal ou de chêne
En tombant de son mur s'écroulerait sur lui.

Alors pour sa maison, pour ses fils, pour sa femme,
Vers cette vaine image il élève la voix ;
Il ne rougira point, aveugle au fond de l'âme,
De parfumer d'encens un vil tronçon de bois.

Il attend un conseil, une parole sage,
De ce qui ne voit point, de ce qui n'entend pas ;
Il invoque, au moment de se mettre en voyage,
Un immobile dieu qui ne peut faire un pas.

Il demande la force à ce fragile emblème,
A ce malheureux bois déjà rongé des vers ;
Il demande la vie à la mort elle-même ;
Et tel est le bandeau dont ses yeux sont couverts,

Que jamais il ne dit dans sa propre pensée :
« J'ai moi-même coupé cet érable ou ce pin ;
Sa racine est encore où mes mains l'ont laissée ;
D'un morceau de ce bois j'ai fait cuire mon pain ;

» Et, tandis qu'à mes pieds il brûle et tombe en cendre,
Qu'une fumée en sort du toit de ma maison,
Je fléchis les genoux, j'adore, j'ose tendre
Mes mains, mes folles mains vers ce dernier tronçon ! »

*

Non, non ! vous seul, mon Dieu, possédez la puissance !
Tout fut créé par vous et soumis à vos lois.
Vous frapperez l'idole et celui qui l'encense,
Et tous deux au néant s'en iront à la fois !

Vous êtes le seul Dieu, le créateur unique,
Le sublime artisan de la terre et des cieux,
Et vous vous revêtez comme d'une tunique
De cet immense azur qui vous cache à nos yeux !

Nous tous, enfants d'un jour, tirés de la poussière,
Nous aspirons vers vous d'un naturel essor.
Si nous ne péchons pas, nous verrons la lumière ;
Si nous avons péché, nous la verrons encor !

**Vous connaître et vous voir est la soif de notre âme ;
Toute gloire est en vous et toute vérité.
Vous nous abreuverez à ces sources de flamme,
Et l'homme n'aura pas d'autre immortalité !**

XVIII

HOSANNA!

Extase de mon cœur, je sens que tu débordes!
Chantons! que la cymbale et la lyre à dix cordes,
Que le tambour sonore et le clairon strident
Nous aident à chanter, sous le sacré portique,
Le Dieu dont la puissance éclate, magnifique,
De l'orient à l'occident.

Quelle voix, Dieu très-haut, redira tes merveilles?
Quel enfant de la femme, au prix de mille veilles,
Dénombrera jamais les œuvres de tes mains?
Où n'es-tu pas, Seigneur, sur quel point de l'espace?
Ta sagesse apparaît partout où l'homme passe,
Ta gloire est dans tous nos chemins.

Tu fis les vastes cieux, tu suspendis leurs voûtes ;
Des constellations tu mesuras les routes,
Fixant l'ordre et le rang de ces corps enflammés.
Ils scintillent, la nuit, comme un camp militaire,
Et l'on dirait des yeux qui veillent sur la terre,
Quand ceux de l'homme sont fermés.

A travers les vapeurs qui le voilaient encore,
Tu fis signe au matin qui s'empressa d'éclorre ;
Le soleil se leva, flambeau des nations ;
Il dora de ses feux les mers et les campagnes,
Il mit, à son réveil, sur le front des montagnes
Un diadème de rayons.

Et, depuis ce jour-là, fécondant toute vie,
Il parcourt la carrière assidûment suivie ;
Il revient au couchant, quand il a fait son tour,
Comme le bœuf qui rentre à l'heure accoutumée
Et s'endort chaque soir dans l'étable fermée,
Après la fatigue du jour.

La lune, à ton appel, courrière alternative,
Vint éclairer la nuit dans sa marche craintive,
La lune au doux fanal qui monte et redescend,

Qui désigne le mois et signale la fête,
Et n'atteint à sa forme éclatante et parfaite
Que pour aller s'amoindrissant.

C'est toi qui fais couler, par une verte pente,
Des sommets aux vallons le fleuve qui serpente;
C'est toi qui des torrents précipites les eaux.
Une douce fraîcheur sort du lit des fontaines,
Et la feuille repousse aux branches des vieux chênes
Qui s'arrondissent en berceaux.

Et, grâce à cette eau si fertile en sa course,
Grâces à toi, Seigneur, père de chaque source,
Les moissons de l'été combleront notre espoir,
Le blé croîtra pour l'homme et le foin pour la bête,
Et le fruit des coteaux qui met le cœur en fête
Sera foulé dans le pressoir.

C'est par toi, par toi seul, que toute créature
Voit le jour et grandit et trouve sa pâture,
C'est toi qui des brebis soutiens les nourrissons;
C'est, au creux des ravins, sous les ombres secrètes,
Toi qui donnes aux cerfs de paisibles retraites,
Et fais un gîte aux hérissons.

Tu pétris un nid d'algue à l'oiseau des rivages;
Tu bâtis dans les airs, sur les hauteurs sauvages,
Le séjour des aiglons qui vivent de butin,
Et l'on entend leur voix sur la roche élevée,
Quand l'aigle au bec sanglant retourne à la couvée
Avec sa chasse du matin.

Que cette mer est belle et comme elle est immense !
Que ce flux et reflux qui sans fin recommence
Est pour l'esprit de l'homme un étrange tableau !
Si ce n'est de ta gloire un reflet dans l'espace,
Quelle est cette splendeur qui brille à la surface
Et dans les profondeurs de l'eau ?

Si ce n'est toi, Seigneur, dont tout subit l'empire,
A cette vaste mer qui donc eût osé dire :
« Va, bondis furieuse, et reviens sur tes pas;
Ta colère en vain gronde et ton orgueil s'indigne,
Je jette un peu de sable et je trace une ligne
Que ton flot ne franchira pas ? »

Là, se joue au matin, dans l'écume azurée,
Le roi Léviathan, force démesurée,
Puissance de l'abîme, indomptable et sans frein.

D'où viendra le pêcheur qui fera cette pêche ?
D'où viendra le chasseur qui lancera sa flèche
Sur le colosse aux flancs d'airain ?

Oh ! ceux-là connaîtront les puissances divines
Qui, taillant en vaisseau le chêne des collines,
S'en iront parcourir les sentiers de la mer,
Ceux qui, durs matelots suspendus à leurs voiles,
Iront voir se lever de nouvelles étoiles
A l'horizon du gouffre amer.

Dieu dit une parole et voici les tempêtes,
Les flots amoncelés se lèvent sur leurs têtes,
Ils s'ouvrent à leurs pieds, béants comme la mort ;
Dieu fait un autre signe, il disperse l'orage,
Et le même aquilon qui poussait au naufrage
Est le vent qui ramène au port.

Ainsi, par vous, Seigneur, par toi, souverain Maître,
Tout est prompt à mourir, tout est prompt à renaître,
Tu fais, avec un mot, la nuit ou le réveil ;
Tu détournes ta face, et la terre est dans l'ombre ;
Tu veux que l'on revive, et des êtres sans nombre
Se renouvellent au soleil !

**Et tout être vivant qui sort de la poussière
Entonne devant toi son hymne ou sa prière,
Le saint nom retentit à la fois en tous lieux;
Et, dans ce cœur sans fin, le soupir du brin d'herbe
Compte comme la voix de l'océan superbe
Et de la foudre dans les cieux!**

XIX

LES ENFANTS DU SIÈCLE

Sauvez-nous, Dieu puissant ! nous sommes
Les fils d'un temps déshérité ;
Désormais les enfants des hommes
Ont terni toute vérité.
Il ne sort des lèvres humaines
Que mensonge et paroles vaines,
Tout discours est fallacieux ;
Les faux savants et les faux sages
Ont amassé tant de nuages
Qu'ils en ont obscurci les cieux !

En vain ce vaste ciel raconte
Les merveilles du Tout-Puissant,

En vain chaque jour qui remonte
Les chante à la nuit qui descend;
Et l'aiglon, courrier sublime,
Les dit là-haut de cime en cime,
Et la mer les redit là-bas;
Au milieu de ce chœur immense,
Les fils des hommes en démente
Ont osé dire : « Dieu n'est pas !

» Dieu n'est qu'un mot, un son qui vibre,
Terreur des femmes à genoux.
Pensons tout haut, l'esprit est libre
Et notre langue n'est qu'à nous.
Créons des doctrines nouvelles;
Celles des vieux temps étaient belles,
Mais les vieux temps ont eu leur cours.
Disons qu'ils furent les ténèbres;
Allons, parlons, soyons célèbres,
Et faisons payer nos discours.

» Si nous aggravons la souffrance
De ceux qui pleurent en chemin,
Si nous arrachons l'espérance,
Dernier rameau du cœur humain,

Qu'importe! pourvu qu'on nous nomme,
Pourvu qu'on dise : « Voilà l'homme
» Dont la parole a plus d'un sens,
» Qui donne un tour à ses pensées,
» Et dont les phrases cadencées
» Flattent l'oreille des passants! »

» Il faut, d'ailleurs, que l'esprit lutte :
Tout est soumis à nos débats;
Et ce n'est que par la dispute
Que le jour se fait ici-bas.
Rien de vrai, rien de faux n'existe;
Nous passons dans ce monde triste
Et nous regardons sans bien voir.
S'il est un Dieu, souverain maître,
Qu'attend-il pour faire connaître
Sa providence et son pouvoir? »

« Je me lèverai, voici l'heure,
Dit enfin le Dieu méconnu.
Je sortirai de la demeure
Où le blasphème est parvenu.
Sur eux je brandirai mes armes!
Ce sera le moment des larmes;

Les plus vaillants seront troublés :
Il faudra bien, dans leur poussière,
Qu'ils reconnaissent ma lumière
Dont leurs yeux seront aveuglés. »

Il s'est levé sans plus attendre,
Et la terre à vu sa fureur,
Et l'Océan a fait entendre
Un long hurlement de terreur.
Les fleuves ont hâté leur course :
On s'est étonné que la source
Contint et versât tant de flots.
Partout les eaux se sont ruées,
Et Dieu passait dans les nuées,
Tenant en main ses javelots !

Soyez ma vie et mon refuge,
O Dieu ! Sans vous je vais périr ;
Au milieu de ce noir déluge,
Hâtez-vous de me secourir !
Vous le savez, dès ma naissance,
Je reconnus votre puissance ;
Votre nom me fut toujours saint.
N'oubliez pas, éternel Père,

Qu'en sortant du sein de ma mère
Je me jetai dans votre sein !

A l'âge où notre cœur s'enivre
De tous les songes à la fois,
Les yeux baissés sur votre livre,
Je méditais déjà vos lois.
Je recherchais en tout l'exemple;
Et, comme on vient offrir au temple
Les premiers fruits de la saison,
J'allais à vous, plein d'allégresse,
Heureux d'attacher ma jeunesse
Aux murs de la sainte maison.

Soyez donc, pendant ces ténèbres,
Soyez encor toute ma foi.
Chassez au loin ces eaux funèbres,
Quand elles montent jusqu'à moi.
Couvrez-moi, Seigneur, de votre aile!
Veille pour moi, lampe fidèle,
Chère clarté d'un jour qui fuit,
D'un ciel obscur dernière étoile,
D'autant plus belle sous ton voile
Que tout le reste est dans la nuit!

XX

LA LUXURE

J'irai vers le lion, j'irai vers la panthère,
J'irai vers le serpent dont j'aperçois le dard ;
Mais je n'irai jamais vers la femme adultère
Qui me promet l'ivresse et l'a dans son regard.

Son esprit ne connaît que l'intrigue et la ruse :
La toile est moins subtile où tombent les oiseaux ;
Au lambris d'un palais qui fléchit et qui s'use,
L'araignée aux cent doigts tisse moins de réseaux.

Son cœur est comme un gouffre aux dévorantes flammes ;
Il brûle sans remords et ronge sans pitié :
Il est comme l'abîme où se perdent les âmes,
Qui demande toujours, quoique rassasié.

Elle a fait de ses jours une moisson maudite
Où croissent à l'envi sur un sol infesté,
Touffus comme les brins d'une herbe parasite,
Luxure, envie, orgueil et molle oisiveté.

Jusque dans le sommeil elle voit passer l'ombre
Des coupables desseins qui hantent son esprit;
Et, du fond de l'alcôve incestueuse et sombre,
Aux fantômes impurs en rêve elle sourit.

Midi sur le cadran luit et chauffe la pierre,
Quand, reprochant au jour son éclat indiscret,
Elle étire ses bras et rouvre sa paupière,
Et descend de ce lit qu'elle quitte à regret.

Esclaves, accourez, promptes à vos offices !
Hâtez-vous, en tremblant, de servir tous ses vœux ;
Vienne tout l'attirail des savants artifices :
Les miroirs, les parfums, les tresses de cheveux.

Des fards et des couleurs méditez l'harmonie,
Donnez à cette lèvre un reflet de carmin ;
Tendez l'arc du sourcil, et que la peau brunie
En blancheur virginale efface le jasmin.

Surtout, de ces cheveux travaillez la structure :
Faites-leur des anneaux, des replis, des façons;
Et que la poudre d'or, qui dément la nature,
Donne au crin le plus noir le ton roux des moissons.

Puis viendront les tissus du Nil et de la Perse,
La pourpre de Sidon qui se mêle aux joyaux,
Et la verte émeraude et la nacre diverse,
Et la perle d'Ophir qui ceint les fronts royaux.

Car il faut aujourd'hui qu'à toutes ses rivales
Elle lance, au festin, son sourire vainqueur;
Car au jardin, ce soir, dans les sombres dédales,
Elle attend un de ceux sur qui flotte son cœur.

Du jour, en attendant, impatiente et lasse,
Elle trompe l'ennui par de stériles jeux,
Ou bien promène au loin, du bord de sa terrasse,
Son œil bleu comme l'onde et comme elle orageux.

Les arbres et les fleurs, les premières étoiles,
Tout lui chante l'amour en de molles chansons;
Chaque brise qui passe et soulève ses voiles
Fait courir sur sa chair de rapides frissons.

Autour d'elle un soupir sort du lit des fontaines,
Elle voit sa beauté dans leur mouvant cristal;
Et tout ce qu'elle entend, bruits voisins, voix lointaines,
Sont autant de conseils qui l'invitent au mal.

J'irai vers le lion, j'irai vers la panthère,
J'irai vers le serpent dont j'aperçois le dard;
Mais je n'irai jamais vers la femme adultère
Qui me promet l'ivresse et l'a dans son regard.

Le mépris l'enveloppe et l'assiège à toute heure :
Sur elle hardiment chacun lève les yeux;
Ses libres serviteurs, dans sa propre demeure,
Échangent sur ses pas un rire injurieux.

Malheur à l'insensé qui la prit pour épouse !
Il n'a reçu pour dot que des calamités.
La sombre inquiétude et la haine jalouse
Vivent comme des sœurs, toujours à ses côtés.

En vain dans son palais où la richesse éclate,
Brillent l'or et l'ivoire, et l'argent de Tharsis.
Sous les lambris de cèdre aux fleurons d'écarlate,
Avec sa plaie au cœur dans l'ombre il est assis.

« Le jour où sa beauté s'empara de mon âme,
Mieux eût valu, dit-il en son affliction,
Conduire à mon foyer quelque reptile infâme,
Ou toucher de mes doigts et prendre un scorpion.

» Tout autre, en la voyant, eût reculé peut-être ;
La sagesse eût parlé dans un esprit plus sain.
A ces yeux effrontés, qui pouvait méconnaître
Le vice encor secret qu'elle portait au sein? »

Voilà ce qu'il se dit dans sa demeure en fête,
Et, lorsque ses enfants courent vers lui, joyeux,
En les voyant venir il détourne la tête,
Et ses pleurs sous sa main coulent silencieux.

Et ces pâles enfants d'une race éphémère
Auront aussi leur part de douleur et d'affront :
Au sortir du berceau, l'opprobre de la mère
Comme un joug de labour pèsera sur leur front.

Ils vivront au hasard sans pousser de racines,
Et les vents souffleront et passeront sur eux,
Et, dans son abandon, le roseau des collines
Ne sera pas plus faible et pas plus malheureux.

Un jour vient cependant où tout meurt et s'achève.
Quand le vice a bâti, le mur est chancelant :
Sur cette volupté qui dort et fait son rêve
Le bras qui doit frapper se lève, quoique lent.

Et le toit des palais tombe enfin dans la poudre ;
Et les peuples vengeurs viennent de l'aquilon,
Ils viennent du couchant, armés comme la foudre,
Et déjà mille chars ont franchi le vallon.

« Aux pieds de vos chevaux pourquoi jeter à terre,
Pourquoi meurtrir ainsi le peuple de mon choix ? »
Dit le Seigneur très-haut, dit le Dieu de la guerre.
Et lui-même répond avec sa propre voix :

« C'est que j'ai vu l'orgueil des ces femmes hautaines ;
Elles relevaient trop leur front audacieux.
Je voyais de là-haut, dans vos cités lointaines,
Leur allure impudente et leurs clignements d'yeux.

» Je ne pouvais souffrir ces regards et ces gestes :
Devant ce luxe impie et ces cœurs dissolus,
Et ce débordement de danses immodestes,
Ma colère, à la fin, ne se contenait plus.

» J'arriye; je rendrai toutes ces têtes chauves :
Les cheveux tomberont avec leurs ornements;
Ma main dépouillera les murs de leurs alcôves
De tout ce qui servit à leurs égarements.

» Loin de moi ces miroirs et ces pendants d'oreilles!
Loin de moi ces écrins et ces bracelets d'or!
Loin de moi ces tissus, ces gazes, ces merveilles,
Transparents comme l'air et plus légers encor!

» Plus de ces doux parfums, plus de ces pierreries,
Plus de ces lourds colliers d'onyx oriental;
Ni de ces brodequins pesants de broderies,
Mais prompts à s'élaner quand ils allaient au mal.

» Le nard, que l'on versait sur la peau blanche et lisse,
Comme une puanteur infectera les airs,
Et la ceinture d'or, transformée en cilice,
Aura mille aiguillons qui perceront les chairs.

» La guerre passera comme un soc de charrue
Sur toutes ces cités pleines d'un fol amour;
L'épouvante et le deuil seront dans chaque rue,
Et le morne désert se fera tout autour.

Et les beaux jeunes gens, qui marchaient d'un pied leste,
Sur eux verront passer les chevaux du vainqueur,
Et les hommes vaillants, s'il en est quelque reste,
Tomberont les derniers, un glaive dans le cœur! »

XXI

L'ÉPÉE

Il est des envoyés de colère et de haine :
La grêle avec sa faux, le vent qui se déchaîne,
La famine et la mort, le déluge et le feu,
S'élançant tour à tour, quand la mesure est pleine,
Et vont exécuter les vengeances de Dieu.

La nuit, dans le vallon, sur les confins des terres,
On entend les lions qui rugissent au loin.
Chaque monstre est muni des armes nécessaires :
Le serpent a le dard, le vautour a les serres,
La panthère a les dents qu'elle aiguise avec soin.

Mais, de tous ces fléaux que le Seigneur envoie,
Le plus impitoyable à fondre sur la proie,
C'est encore un esprit chargé de sa fureur,
C'est un soldat qui s'arme et qui tue avec joie,
Et du monde à ses pieds aime à voir la terreur.

Quand il a fait sentir, partout où Dieu le lance,
Le poids de son génie et de sa violence,
Qu'à son œuvre achevée il ne manque plus rien,
Sous les yeux du Très-Haut il remonte en silence,
Il dépose le glaive, et Dieu lui dit : « C'est bien !

» C'est bien, dors maintenant, sinistre mandataire !
Après les châtements infligés à la terre,
Voici que le pardon enfin touche à son jour.
Va ; je me fais aider aux œuvres de colère,
Mais je suffis tout seul à celles de l'amour ! »

XXII

INVOCATION

O Dieu! prenez pitié de cette antique race,
Fille de votre choix;
Rendez-lui ces clartés, ces dons de votre grâce,
Qu'elle avait autrefois.

Ne souffrez pas, mon Dieu, que sa gloire inclinée
Descende des hauteurs,
Et que l'on puisse voir sur la terre étonnée
D'autres dominateurs!

Il fut, il fut un temps où de votre lumière
On vivait parmi nous;
Où le peuple et le roi, confondant leur prière,
Fléchissaient les genoux.

En ces temps qui, Seigneur, ne sont pas loin encore,
Armés par votre amour,
Nous allions; et partout où se lève l'aurore
Nous touchions en un jour.

Nous étions votre bras, nous étions votre glaive
Et votre bouclier;
Et nul, même en dormant, n'eût fait l'étrange rêve
De nous humilier.

Eh bien, renouvez, Dieu de nos tabernacles,
Les temps qui ne sont plus;
Revenez, revenez, et faites des miracles
Qu'on n'ait point encor vus.

Pressez les temps, hâtez les jours de cette gloire,
Confondez nos rivaux;
Ajoutez de vos mains à notre vieille histoire
Des prodiges nouveaux.

Forcez vos propres fils à dire, à reconnaître,
A proclamer en chœur,
Que vous êtes le Dieu, que vous êtes le maître
Et l'éternel vainqueur.

INVOCATION.

97

**Et l'univers entier confessera lui-même,
Repentant et jaloux,
Que votre peuple élu garde son rang suprême,
Quand il marche avec vous!**

XXIII

LA PAROLE

PROVERBES

La vérité, mon fils! voilà, voilà le bien
Qu'il est beau d'amasser, qu'il est beau de répandre.
Il faut, pour l'acquérir, ne s'enchaîner à rien,
Tout donner pour l'avoir, et jamais ne la vendre.

*
* *

La science est une eau profonde ;
Si tu l'as, c'est pour l'épancher.
Ce n'est pas pour garder son onde
Que la source est dans le rocher.

* *

Soyez le défenseur éloquent, intrépide,
De tous les malheureux prompts à désespérer.
Parlez pour le muet, osez pour le timide,
Combattez pour celui qui ne sait que pleurer.

* *

Le discours profitable à celui qui l'écoute,
Le reproche discret d'un vieillard indulgent,
Le mot qui nous éclaire et chasse notre doute,
Valent des pommes d'or sur un plateau d'argent.

* *

Du conseiller prudent, plein de sages doctrines,
O femmes qui passez, ne vous détournez pas;
Un seul mot qu'il vous dit à l'oreille, tout bas,
Vaut un pendant d'oreille orné de perles fines.

* *

Tel qui fait gravement un beau discours moral,
Le dément devant tous par sa vie indiscreète.
Que sert de bien parler si l'on se conduit mal?
Que sert à ce boiteux une jambe bien faite?

*
* *

Tel écoute et se tait, humble quoique savant,
Dont on dit : « C'est dommage, il a tort de se taire,
Il trouverait sa gloire à parler plus souvent... »
Mais il en est aussi dont on dit le contraire.

*
* *

Chacun tient à son sentiment,
Nous l'estimons, puisqu'il est nôtre ;
Nous en ririons publiquement
Si le propos était d'un autre.

*
* *

Ne glorifiez pas vos faits du lendemain ;
N'annoncez rien de beau, vous qui vous dites sage :
Qui sait si le soleil que Dieu tient dans sa main
Passera dans l'azur ou bien sous le nuage ?

*
* *

Ne vante pas tout haut ton esprit et ton cœur,
Qu'une bouche étrangère en parle à l'auditoire.
La trompette qui marche au devant d'un vainqueur
Ne sonne pas sa propre gloire.

*
* *

Le creuset juge l'or que la sonde a trouvé,
L'argent faux qu'on essaye en un plomb vil se change ;
Ainsi du cœur de l'homme : il n'est pas éprouvé
S'il n'a passé par la louange.

*
* *

Il suffit d'un tison qui tombe au coin d'un bois
Pour qu'une flamme y couve et bientôt s'y déchaîne :
Un mot dit par hasard, peut-être à demi-voix,
Suffit pour allumer la discorde et la haine.

*
* *

Le calomniateur travaille dans la nuit;
Artisan ténébreux d'une œuvre insaisissable,
Il ressemble au serpent qui s'approche sans bruit,
Qui vous mord en silence et rentre sous le sable.

*
* *

Celui qui chaque jour, louangeur matinal,
Fait à tous les passants l'éloge de ma vie,
Est peut-être un malin qui connaît bien l'envie
Et sait qu'un médisant me ferait moins de mal.

*
* *

Tel passe pour habile; à plusieurs d'entre nous
Il parle savamment de tout obscur problème,
Il explique, il enseigne, il est utile à tous.
Quand s'avisera-t-il d'être utile à lui-même?

*
* *

On ne redresse pas une tête insensée.
A prêcher les méchants, à sermonner les sots,
Le sage perd son temps : d'une cruche cassée
On ne rejoint pas les morceaux.

*
* *

Ne parlez pas souvent, rien ne vaut le silence ;
Au moment de parler, réfléchissez encor :
Pour peser vos discours ayez une balance,
Fallût-il pour la fondre employer tout votre or.

*
* *

Les gens qui parlent trop et qui font tout savoir
Travaillent à leur perte;
Ils sont comme une tour dont les gardiens, le soir,
Laissent la porte ouverte.

XXIV

CHOSSES A MÉDITER

On se livre à la joie, on dit : « C'est la jeunesse,
C'est le temps des amours, du plaisir insensé ;
Laissez-nous en jouir, assez tôt elle cesse... »
Et puis on continue après qu'elle a cessé.

*
* *

Sagesse des humains, vaine philosophie !
Rêves échafaudés par quelques faux savants !
A cet abri douteux celui qui se confie
Habite une mesure ouverte à tous les vents.

*
* *

Évitez un esprit inconstant et mobile ;
De système en système il est toujours errant :
C'est un aventurier qui va de ville en ville,
Et repose partout où la nuit le surprend.

*
* *

Peu de biens suffisent au corps ;
Ne lui donne, mon fils, pas plus qu'il ne réclame ;
Mais cherche tout l'honneur, cherche tous les trésors,
Et ne te lasse pas, quand il s'agit de l'âme.

*
* *

Dieu voit les profondeurs de la terre où nous sommes,
Il sait tout, il voit tout, demain comme aujourd'hui ;
L'abîme et l'océan sont à nu devant lui,
Mais son œil n'est fixé que sur le cœur des hommes.

*
* *

Dieu vit au sein des fleurs, il vit dans les étoiles,
Nous l'y voyons briller, nous l'y voyons fleurir ;
Sa gloire est de reluire à travers mille voiles,
La nôtre est de le découvrir !

*
* *

L'orgueilleux ne croit pas, il conteste, examine,
Il poursuit la science et n'en peut approcher;
L'homme au cœur simple et droit humblement s'achemine,
Et la trouve sans la chercher!

*
* *

Il est un doux sentier, quand on sort de la ville,
Aplani, parfumé, longeant les plus beaux lieux;
Il mène vers le gouffre. Un autre, moins facile,
Passe par les hauteurs et mène vers les cieux.

*
* *

Le vrai sage est celui qui sait où Dieu l'envoie
Et va tranquillement par le plus droit chemin;
L'imprudent ne connaît ni son but ni sa voie,
Et l'aveugle hasard le mène par la main.

*
* *

Pour compagnons de ton voyage
Choisis longtemps, cherche entre tous.
Celui qui part avec les fous
Bien rarement arrive sage.

*
* *

Le grain sort de l'épi quand on le bat sur l'aire ;
Mais frappez l'insensé qui cause votre ennui,
Employez la raison, employez la colère,
Sa démente résiste et ne sort pas de lui.

*
* *

Dans la sagesse même évitons tout excès ;
S'arrêter juste au point, voilà le difficile.
Souvent, ô mon fils, tu le sais,
Le plus proche voisin du sage est l'imbécile.

*
* *

N'abusons pas des mets servis en un festin ;
L'homme sobre sent moins les chaînes corporelles,
Il travaille galement, il dort jusqu'au matin,
Et dans un corps léger son esprit a des ailes.

*
* *

Le convive grossier, qui mange pour manger,
S'entoure avidement des viandes qu'il réclame.
Au plus riche festin, toi, demeure étranger,
Et ne vois dans ton pain que l'aliment de l'âme !

* * *

A la table où je bois un vin clair et joyeux,
Je ne dédaigne pas une douce musique,
Pas plus que, sur un front où brillent deux beaux yeux,
La perle au vif émail, présent du flot persique.

* * *

Au buveur modéré n'infligeons aucun blâme,
Laissons-le boire en paix son vin clair ou vermeil ;
Le vin, séve du corps, le vin, gaité de l'âme,
Est un présent de Dieu transmis par le soleil !

* * *

De ceux qui font le mal évite le commerce,
Sinon prévois la peine et souvent le remord.
Fuyez, dit la Sagesse, une race perverse.
Qui plaindra l'enchanteur, si le serpent le mord ?

* * *

A plus puissant que toi ne va point t'allier :
Entre deux compagnons, malheur au plus fragile !
Avec le pot de fer ne sois pas familier,
Si tu n'es que le pot d'argile.



Encore un court propos, mon fils, et sache bien

Le graver dans ton âme :

Le mal que nous fait l'homme est préférable au bien

Que nous promet la femme!

XXV

HOSPITALITÉ

Il faut à l'homme peu de choses :
De l'eau, du pain, un vêtement,
Et la maison aux portes closes
Où l'on s'endort paisiblement.
Prenons l'eau pure à la fontaine,
A nos brebis prenons leur laine,
Habillons-nous de leur toison ;
Le blé nous donne la farine,
Et les roseaux de la colline
Donnent le toit de la maison.

Mieux vaut, dans sa propre demeure,
Vivre ainsi d'un frugal repas,

Sans savoir ce qu'à la même heure
Le monde fait ou ne fait pas,
Que d'aller, la paupière basse,
Chercher timidement sa place
Au banquet d'un maître hautain,
Dût-il servir à ses convives
L'oubli des hontes fugitives
Au son des harpes du festin.

Malheur à celui qui s'approche
De la maison de l'étranger,
Du palais où l'on vous reproche
Le pain que l'on vient y manger !
En vain le prince de la troupe
T'offrirait, dans sa propre coupe,
A goûter l'exquise liqueur,
Tu n'as pas ce qui fait la fête :
La soif de l'âme satisfaite,
La joie et le repos du cœur.

Laissons ces maisons étrangères,
Et, sous un toit plus familier,
Soyons nous-mêmes pour nos frères
Des gens au cœur hospitalier.

Incliné sous le faix qu'il porte,
Si l'indigent à notre porte
S'arrête un moment en chemin,
Qu'il entre, il est de la famille,
Et que la coupe où le vin brille
Passe bien vite dans sa main !

Mais, par hasard, si dans sa gloire
Le roi survient à notre seuil,
Gardons-nous de le faire boire,
N'ajoutons pas à son orgueil.
Le roi, dans sa coupe trop pleine,
Boit le vertige, boit la haine,
Toutes les causes de nos pleurs,
Tandis que le pauvre, en silence,
Ne boit jamais que l'espérance
Et que l'oubli de ses douleurs !

XXVI

TRISTESSE

Au fond de tous les cœurs germe une angoisse amère ;
Les fils du vieil Adam portent un joug d'airain,
Depuis qu'ils sont tirés du ventre de leur mère,
Jusqu'au jour qui les jette au caveau souterrain.

Les tristesses, la peur, l'ambition, l'envie,
Les suivent dans la route où les conduit le sort.
Ils ont devant les yeux les peines de la vie,
Ils ont devant les yeux les ombres de la mort.

Le roi, dont le manteau brille comme une étoile,
Le riche triomphant n'ont pas moins de soucis
Que le pauvre, couvert de quelque mince toile,
Et qui mange son pain, sur les pierres assis.

L'homme songe au repos, mais l'esprit le dévore ;
L'imagination, comme un flux et reflux,
Le berce, et, dans son cœur, ce qui n'est pas encore
Se mêle incessamment avec ce qui n'est plus.

Les travaux, les fureurs et les disputes vaines,
Le regret du passé, l'effroi de l'avenir,
Se partagent son âme, et de toutes ses peines
La pire est cette mort qui viendra les finir !

Même quand le sommeil le couvre de son aile,
Il ne repose pas allégé de ses maux ;
Son esprit veille encor, comme une sentinelle
Qui passe dans la nuit de créneaux en créneaux.

Les fantômes du rêve habitent son alcôve :
Il voit des ennemis accourir sur ses pas ;
Comme un pâle fuyard qui du combat se sauve,
Il voudrait s'élancer, mais il ne le peut pas.

Aux terreurs du sommeil enfin l'aube fait trêve ;
Il ouvre sa paupière au soleil qui reluit,
Il descend de sa couche, et ce jour qui se lève
Apparaît à ses yeux plus triste que la nuit !

XXVII

GRANDS HOMMES

D'où vient qu'entre les temps il en est qu'on préfère?
D'où vient que certains jours sont fêtés parmi nous,
Puisqu'un même soleil, au centre de la sphère,
Nous les amène tous?

Dieu le voulut ainsi, Dieu qui, dès l'origine,
Réglâ l'ordre des mois, la marche des saisons,
Et créa ce soleil qui sans cesse chemine
Entre deux horizons.

C'est lui qui désigna les solennelles fêtes ;
Il distingua ces jours de joie et de repos
De tous les autres jours qui passent sur nos têtes
Comme de vils troupeaux.

Et de la même sorte il agit pour les hommes :
Il les fit tous divers de fortune et de nom,
Quoique nous soyons tous, fils d'Adam que nous sommes
Nés du même limon.

Sa main, pleine de dons qu'il verse avec mesure,
Mit entre les esprits des degrés et des rangs.
Au-dessus des petits qui vont en foule obscure,
Il suscita les grands.

Il voulut que les uns se perdissent dans l'ombre
Comme un bétail confus chassé par les pasteurs,
Et qu'un rayon d'en haut marquât du petit nombre
Les fronts dominateurs.

L'argile est au potier qui, d'un rapide geste,
Lui donne en se jouant les formes de son choix :
Il fait le vase illustre, et destine le reste
Aux vulgaires emplois.

Dans la main du Très-Haut nous sommes cette argile ;
Il nous prend, nous pétrit, nous façonne à son gré,
Et ce n'est pas souvent qu'un homme entre cent mille
Sera le préféré.

Puis le jour vient enfin de l'équité suprême,
Jour terrible à celui qui fut grand parmi nous,
Car c'est peut-être lui, Dieu juste, c'est lui-même
Qui répondra pour tous !

Malheur au vase unique, offert comme exemplaire,
S'il servit à puiser la fange des ruisseaux !
Le maître le regarde alors dans sa colère
Et le brise en morceaux.

Et les vases du pauvre, ornés d'humbles images,
Qui sous un toit modeste ont vieilli sans honneur,
Ce jour-là sont dressés au milieu des hommages
Sur l'autel du Seigneur !

XXVIII

LES PRINCES

PROVERBES

Laissons passer le char des maîtres de la terre;
Tout s'éteindra, l'homme et le bruit.
Leur triomphe confus s'en va comme un tonnerre
Qu'on entend rouler dans la nuit!

* * *

Pour quelques victoires stériles
J'ai vu couronner un vainqueur;
Tel cependant force des villes
Qui ne sait pas dompter son cœur!

* * *

Toute puissance n'est pas forte,
Malgré ses dehors éclatants :
Quand on élève trop sa porte,
La maison croule avant le temps.

* * *

J'ai su de mon esprit écarter l'ignorance ;
Tous les fruits sont à moi qui bordent mon chemin ;
J'ai la couronne au front, j'ai le sceptre à la main,
J'avais mieux que cela quand j'avais l'espérance !

* * *

Non, l'aveugle destin ne règle aucune chose ;
Le triomphe et la chute et la vie et la mort
Sont jetés dans un pan de la robe du sort ;
Nous tirons les billets, mais Dieu seul en dispose.

* * *

Pour le jour du combat on s'apprête, on s'agite,
On prépare le glaive et le casque d'acier,
On aura la cuirasse, on aura le coursier,
Mais c'est Dieu qui fera la victoire ou la fuite.

*
* *

Le ciel venge les droits des faibles qu'on outrage ;
A toute oppression Dieu garde un châtement,
De tout vainqueur injuste il renverse l'ouvrage ;
C'est pourquoi la fortune et le commandement
D'un peuple à l'autre peuple errent incessamment,
Comme l'algue des mers de rivage en rivage.

*
* *

Le trône est au hasard plus souvent qu'au droit même ;
Tel qui fut souverain dans la foule est plongé,
Tel autre, aux yeux de tous, porte le diadème
A qui pas un n'avait songé.

*
* *

J'ai vu périr le peuple et je l'ai vu renaitre ;
L'exemple qu'il reçoit l'élève ou le corrompt.
Il sera vertueux sous un vertueux maître,
Et si le prince est vil les sujets le seront.

*
* *

Vous qui fîtes choisis pour gouverner les autres,
Soyez justes et droits comme pas un d'entre eux ;

Songez à leurs devoirs, quelquefois rigoureux,
Mais avant tout songez aux vôtres !

*
* *

Pour disposer de tout un seul ne suffit guère ;
Cet homme-là s'expose à de tristes réveils
Qui résout à l'écart ou la paix ou la guerre,
Et s'estime à lui seul plus que tous les conseils.

*
* *

Le sage a nuit et jour le souci de sa gloire,
Il songe à l'avenir et craint son jugement.
Les rois peuvent mourir, mais jamais leur histoire ;
Une bouche, après eux, parle éternellement !

*
* *

Méfiez-vous d'un roi qui tient mal sa promesse ;
Avec tous ses discours, ce prince décevant
Est comme le nuage en temps de sécheresse
Qui promettait la pluie et qui donne le vent.

*
* *

Chez les peuples heureux, le prince, heureux lui-même,
Sent chaque jour grandir son pouvoir et ses droits ;

Il tient à leur amour plus qu'à son diadème ;
La louange du peuple est le sacre des rois !

*
* *

Tu verras, sous un chef que la raison dirige,
Le nombre des sujets aller toujours croissant ;
Mais, si l'esprit du roi s'abandonne au vertige,
Ce nombre baissera comme un flot qui descend.

*
* *

Malheur, malheur à toi, pays, lorsque ton prince
A ses plaisirs du soir songe dès le matin,
Et fait de ses États, province par province,
A ses amis joyeux un immense festin !
Heureuse la contrée où règne avec prudence
Un chef issu des rois, cœur sévère et jaloux,
Et qui, ne s'occupant ni d'amour ni de danse,
Ne médite au réveil que le bonheur de tous !

*
* *

Quand le roi commettrait les erreurs les plus folles,
Abtiens-toi d'en parler, même dans un lieu sûr ;
Les petits passereaux nichés dans notre mur
Vont eux-mêmes parfois rapporter nos paroles.



Le jour qu'il voit passer d'illustres funérailles
Le pauvre est moins amer contre son propre sort;
Devant ce sombre char qui longe les murailles :
« Un chien vivant, dit-il, vaut mieux qu'un lion mort! »

XXIX

MEMENTO

Souviens-toi de la mort qui n'est jamais tardive,
Songe à l'arrêt commun dont nul n'est exempté ;
Fais l'aumône, accomplis avant que l'heure arrive
La mission de charité.

Jouis des jours heureux lorsque Dieu les envoie,
Lorsque le vase est doux bois toute sa liqueur ;
Ne laisse en ton chemin rien perdre de ta joie,
Quand tu la portes dans le cœur.

D'autres viendront après qui feront un partage
De tes biens amassés et quittés sans retour.
Vas-tu, pour leur laisser un plus ample héritage,
Épargner sur le pain du jour?

Donne et reçois, et suis la règle en toute chose,
Et tant que tu vivras choisis les chemins sûrs.
Nous ne pouvons plus rien, lorsque la tombe est close,
Pour mériter les biens futurs.

Toute chair est semblable à l'herbe des prairies,
Toute chair est pareille à la feuille des bois :
L'une vient, l'autre meurt, et les feuilles flétries
Vont joindre celles d'autrefois!

Et tout ce qui sortit de l'argile y retombe,
Et le temps, qui détruit ce que font les humains,
Frappe le travailleur et le jette à la tombe
Avec le travail de ses mains.

Et, si Dieu ne nous prend lui-même dans sa gloire,
Tout ce qui fut de nous demeure enseveli;
Le cadavre s'en va sous terre, la mémoire
Fuit dans les gouffres de l'oubli!

O mort, cruelle mort, que tu dois être amère
A l'homme qui vivait tranquille, quand tu viens
Tout à coup le saisir sous sa tente éphémère
Et l'arracher de tous ses biens!

Que ta sentence est rude à celui que l'envie
Voyait dans le conseil où siègent les puissants,
Et qui gardait encore au festin de la vie
Tous ses désirs et tous ses sens!

O mort, que ta sentence est bienfaisante et douce
A l'homme abandonné, seul parmi les vivants,
Dont la force chancelle et dont l'espoir s'émousse
Comme un roseau battu des vents;

A ce vieillard qui passe, et, la tête inclinée,
Achève en mendiant le reste du chemin,
Et qui ne voit finir une triste journée
Qu'avec l'horreur du lendemain!

Qu'est-ce donc que la mort, puisqu'elle a deux visages?
Qu'est-ce donc que la mort, puisqu'elle est tour à tour,
Suivant les lieux divers et les rangs et les âges,
Notre épouvante ou notre amour?

Homme, ne la crains pas : vis sans inquiétudes,
Songe, songe à tous ceux qui furent avant toi;
Songe à ceux qui suivront, et qui, par multitudes,
Subiront tous la même loi.

Livre sans peur ton âme à ce Dieu qui la donne :
Le souffle est à celui qui le mit dans ton sein.
Puisque Dieu fit la mort elle doit être bonne,
Il ne fait rien qui ne soit saint.

Quand tu vivrais mille ans dans la joie ou la peine,
Ton destin chez les morts n'en serait pas plus beau ;
Le temps n'y compte plus, et la poussière humaine
Est en commun dans le tombeau.

Et tout ce qui vécut et qui doit vivre encore
Un jour se lèvera des caveaux souterrains,
Et dans l'éternité, perpétuelle aurore,
Nous serons tous contemporains !

XXX

LES MORTS PRÉMATURÉES

Quand même une mort prompte, en sa jeune saison,
Enlèverait le juste,
Il goûtera la paix dans son lit de gazon
Et le repos auguste.

Dieu pour juger qu'une âme est au gré de ses vœux
N'attend pas la vieillesse;
Ce n'est pas, devant lui, la blancheur des cheveux
Qui prouve la sagesse.

Bien des âmes en fleur monteront vers les cieux
Et seront couronnées.
Les vertus d'un matin comptent plus à ses yeux
Que les longues années.

Quand il veut que l'on quitte avant la fin du jour
Cette sombre demeure,
Il sait bien ce qu'il fait : souvent c'est par amour
Qu'il frappe de bonne heure.

La foule s'abandonne aux vices triomphants,
Elle court aux chimères;
C'est pourquoi le Seigneur enlève les enfants,
Sans pitié pour les mères.

Afin de nous sauver des périls du chemin,
Il nous prend à l'aurore.
Tel est pur aujourd'hui, mais, s'il vivait demain,
Le serait-il encore?

LA GUÉRISON

Le docteur, le savant qui s'élève entre mille,
Sera de tout le peuple honoré dans la ville.
Le roi même, le prince au front chargé d'ennui,
A l'heure des douleurs le mandera vers lui,
Et, satisfait des soins qu'il donne avec sagesse,
Le renverra comblé de gloire et de largesse.
Dieu, qui dans sa bonté forme chaque dessein,
Quand le mal fut venu, créa le médecin,
De même qu'il fit croître aux fentes de la terre
La plante secourable et l'herbe salutaire.
Dieu, qui sème à la fois le baume et le poison,
Près de chaque douleur mit une guérison,
Donnant, pour nous guider à l'heureuse conquête,
L'expérience à l'homme et l'instinct à la bête.

« Cherche ! » dit-il à l'homme, et, depuis ce jour-là,
L'homme cherche, et parfois s'écrie enfin : « Voilà ! »
Il trouve une vertu cachée en toute chose,
Il devine, il extrait, compose et décompose,
Et chaque minéral, chaque sel, chaque fleur,
Sur notre chair souffrante endort une douleur.
Non, l'art du médecin n'est pas une chimère :
Un certain bois, jeté dans une source amère,
N'a-t-il pas, au désert, dépouillé de son sel
L'eau qui désaltéra le peuple d'Israël ?
Fais donc, près de ta couche, au jour de la souffrance,
Venir le médecin, ami de l'espérance.
Sans mépris orgueilleux pour les secours humains,
Livre-toi confiant à ses habiles mains.
Mais, ô mon fils, commence, avant toute autre cure,
Commence par te faire une âme saine et pure.
Chasse de ton esprit tout ce que Dieu défend ;
Par le cœur, par les mains deviens comme un enfant,
Et si tu fais ainsi, fût-ce dans la mort même,
La guérison viendra du médecin suprême !

XXXII

LE DEUIL

Mon fils, auprès d'un mort veillez dans l'amertume,
Pleurez comme l'enfant qui voit saigner sa chair ;
Déployez le suaire, et, suivant la coutume,
Entourez d'honneurs ce défunt triste et cher.

Pleurez une amitié qui pour jamais se brise ;
Jusqu'au sépulcre étroit gémissiez pas à pas,
De peur que le passant qui vous verra ne dise :
« Il perd ce qu'il aimait et ne le pleure pas ! »

Que votre affliction se mesure à la perte ;
Honorez de grands pleurs une grande vertu.

Revenez plus d'un jour dans la maison déserte,
Mais n'y demeurez pas trop longtemps abattu.

Car à l'homme ici-bas la tristesse est funeste :
Le deuil avec sa lime entre dans notre cœur,
Il y ronge en secret, et jusqu'au dernier reste,
Tout ce que la jeunesse y laissa de vigueur.

Ne faites aucun pacte avec la solitude ;
Le désert entretient les chagrins énervants.
Allez ; de vos travaux reprenez l'habitude,
Et fréquentez encor la foule des vivants.

Que servent à ce mort couché dans la poussière
Tout ce deuil, tous ces pleurs, dont il n'a pas besoin ?
Gardez votre courage et votre force entière
Pour les jours du combat qui ne sont jamais loin.

Souvenez-vous des lois qui régissent le monde :
Le travail et la mort sont imposés à tous.
Il faut qu'à cet arrêt chacun de nous réponde,
Hier lui, moi demain, ce soir peut-être vous.

Donc, auprès de ces morts que Dieu prend sous son aile,
Calmez-vous; empruntez à ces chers endormis
Un peu de cette paix auguste et solennelle
Qu'ils semblent conseiller eux-mêmes à leurs amis!

Voyez; leur front est calme, un tranquille sourire
Se répand sur leurs traits comme un rayon du soir;
Et, quoique sans parole, ils ont l'air de vous dire :
« Au lieu de nous pleurer, songez à nous revoir! »



LA FIN DE L'ÉPOPÉE



LA FIN DE L'ÉPOPÉE

I

« C'est trop longtemps errer ! Par ces champs, par ces bois,
Par ces monts, où toi seule, ô Diane ! me vois,
C'est marcher trop longtemps, appesanti par l'âge.
A quoi me sert d'ailleurs cet éternel voyage ?
Que sert de visiter sans cesse d'autres lieux,
A qui porte la nuit dans le pli de ses yeux ?
Aveugle, il pourra bien, d'une oreille attentive,
Recueillir toute voix ou joyeuse ou plaintive,
Du vent dans les rameaux écouter les accords,
Écouter l'Océan qui gémit à ses bords,
Et surtout, vers les murs où l'instinct le ramène,
Cet ineffable son de la parole humaine ;
Mais les traits du tableau, la couleur, le contour,
Tout cela s'est éteint, tout a fui sans retour.

A peine avec effort, dans ma sombre pensée,
J'en retrouve parfois une image effacée.
Soleil! toi qui d'en haut lances tes flèches d'or,
Il fut pourtant des jours où, fier et jeune encor,
Et les deux yeux ouverts à ta douce lumière,
Je marchais devant toi dans ma force première!
Qu'ai-je fait de ces jours? J'ai passé, j'ai vécu.
Je défiais le temps, et le temps m'a vaincu;
Et je n'ai rien sauvé, de ce combat suprême,
Que l'écho d'une voix qui s'éteint elle-même.
La cigale ainsi chante aux beaux jours de l'été,
Puis, quand revient l'hiver au souffle redouté,
L'indigente chanteuse humblement se retire,
Et, dans son nid obscur, en silence elle expire.
Fais comme elle, ô chanteur! puisque c'est là le sort;
Regagne ton berceau pour y trouver la mort.
J'irai! des yeux du cœur je veux te voir encore,
Smyrne, chère cité, voisine de l'Aurore;
Et toi, divin Mélès, flot pur, eau sans limon,
Fleuve qui me vis naître et me donnas ton nom!
C'est l'espoir d'un tombeau sur votre doux rivage,
Qui refait chaque jour ma force et mon courage.
Dans la vieille Argolide aujourd'hui parvenu,
Mon pied s'est retrouvé dans un sentier connu;

Mais que de pas encore et de douleurs sans doute
Avant de vous atteindre... O lenteurs de la route!
Sous la pluie ou le vent, heures qu'il faut passer;
Montagnes à gravir, fleuves à traverser;
La mer, enfin, la mer, vaste et farouche empire!
Si tant est qu'un patron de barque ou de navire,
Aux pleurs d'un mendiant se laissant attendre,
L'accueille sous sa voile et veuille le nourrir! »

Ce disant, il allait, il marchait avec peine,
S'appuyant des deux mains sur un bâton de chêne.
Une lyre à son dos pendait, et l'instrument
Aux derniers vents du jour vibrait confusément.

II

Alors, comme le soir descendait sur la terre,
Il vint dans une plaine où des hommes de guerre
Avaient dressé leur camp; — sous les cieux étoilés,
Pour l'étape nocturne, ils s'étaient rassemblés,
Et leurs confuses voix troublaient le crépuscule.
Téménus, un des chefs de la race d'Hercule,

Menait ces combattants qui, le fer à la main,
Devaient aux murs d'Argos frapper le lendemain.
Épars sur les gazons, en attendant l'aurore,
Ceux-ci dormaient, ceux-là buvaient à pleine amphore;
Éclairés par la lune aux paisibles lueurs,
D'autres lançaient le dé d'ivoire, après joueurs.

« Holà! connaissez-vous ce vieillard qui chemine?
Dit un de ces derniers, soldat à rude mine.
Méfions-nous, amis, de ces haillons fangeux.
Vient-il furtivement dérober nos enjeux? »

Le vieillard s'arrêta sur le bord de la route.
« Je ne suis pas, dit-il, ce voleur qu'on redoute;
Je ne suis qu'un chanteur qui passe en mendiant. »

» Un chanteur! firent-ils tous ensemble, riant;
Une lyre, en effet, est pendue à sa hanche.
Eh bien, divertis-nous, chanteur à barbe blanche;
Tu boiras à ce prix un flot de notre vin. »

Entouré de leur groupe, alors, l'homme divin
Prit sa lyre, et les bois au loin firent silence.

III

« Que tout soldat s'éveille et prépare sa lance,
Chanta premièrement cette immortelle voix.
Demain sera le jour des peuples et des rois.
De son lit de repos que tout soldat se lève,
Et fourbisse avec soin la cuirasse et le glaive.
A-t-on fait resplendir l'airain du bouclier?
Sait-on si la courroie au bras peut se lier?
Sait-on si des chevaux les rênes seront sûres?
Et les cœurs sont-ils prêts ainsi que les armures?

» Le jour s'était levé : les Grecs à rangs égaux
Retournaient au combat; ceux de Sparte et d'Argos,
Les enfants des vallons que le Parnès domine,
Ceux que menait Ajax, orgueil de Salamine;
Tous couraient à la fois, vêtus d'or ou de fer,
Repousser les Troyens descendus vers la mer.

» Achille, cependant, divin fils de Pélée,
Était toujours assis dans sa tente isolée.

Des armes du héros empruntant la vertu,
Patrocle, ce jour-là, s'en était revêtu,
Et, fier de cette armure ajustée à sa taille,
Il s'était, des premiers, lancé vers la bataille.
Patrocle est du héros le plus cher compagnon,
Celui dont l'amour même en lui grave le nom.
Quel sera le destin de ce cher frère d'armes?...
Tandis qu'il y songeait, Nestor, les yeux en larmes,
Morne, arrive à sa tente, et, s'arrêtant au seuil :
« O douleur, » lui dit-il, « irréparable deuil !
» Il n'est plus ; son corps gît étendu sur l'arène,
» Cadavre que tes yeux reconnaîtraient à peine ;
» Et tes armes, le glaive et la cuirasse d'or,
» Tes armes sont aux mains de l'homicide Hector ! »

» Achille, à ce discours, sent sur son froid visage
Passer de la douleur le livide nuage.
Comme un pin, quand le dieu vient de le foudroyer,
Il s'incline, et, prenant la cendre à son foyer,
Il verse lentement cette pâle souillure
Sur son front, sur ses yeux et sur sa chevelure.
Un sanglot sort enfin de son âme, éclatant,
Tel qu'au fond de la mer Thétis même l'entend,

Et qu'à travers les eaux, ses nymphes, cour fidèle,
S'empressent d'accourir et pleurent autour d'elle.

» Or, couché dans sa tente et navré de douleurs :
« Que je meure à l'instant », disait Achille en pleurs,
» Moi qui, sans l'assister, moi qui, sans le défendre,
» Ai pu laisser périr mon ami le plus tendre !
» Il est mort, invoquant peut-être mon appui.
» Et moi, je restais là, je dormais loin de lui !
» O discordes des rois, colères insensées,
» Misérables dépités des âmes offensées,
» Qui troublez, comme un vin, notre faible raison,
» Je n'ai que trop goûté de votre amer poison !
» J'ai, du larcin d'Atride occupant ma mémoire,
» Trop vengé mon injure aux dépens de ma gloire.
» Trêve aux ressentiments, que tout soit effacé,
» Qu'on ne me parle plus de tout ce vain passé !
» Je retourne au combat, j'y revole sur l'heure ;
» Malheur au meurtrier de celui que je pleure !
» Fais-moi trouver Hector, qu'il tombe sous mon bras,
» Et puis, ô Jupiter, je meurs quand tu voudras ! »

» Les Grecs cédaient, pourtant ; leur troupe fugitive,
Courant vers les vaisseaux alignés à la rive,

Ne pouvait entraîner loin des soldats d'Hector
Le corps du cher Patrocle, étendu tiède encor.
Ainsi que des corbeaux, les fantassins de Troie
Fondaient sur la dépouille, ardents à cette proie.
Les uns poussés de haine et les autres d'amour,
On se rue, on se heurte, on combat tout autour.

» Ce fut à ce moment que le fils de Pélée
Accourut de sa tente et vit cette mêlée.
Il la voit, il s'approche et ne s'y jette pas.
Minerve ainsi le veut, qui gouverne ses pas.
Nu, d'ailleurs, dépouillé de l'armure perdue,
Sa vengeance aujourd'hui doit rester suspendue.
Que peut-il sans le glaive et sans le bouclier?
Donc, semblable au taureau qu'un pâtre a su lier,
Il ne dépasse pas le fossé, mais sa bouche
A travers le combat pousse un cri si farouche,
Que les tours d'Ilion chancellent à ce bruit.
Le vent de la peur souffle, on se disperse, on fuit,
Et, dans un tourbillon de rapide poussière,
Chariots et coursiers, tout se jette en arrière!... »

IV

C'est ainsi que chantait le vieillard éloquent,
C'est ainsi qu'il chantait, ce soir-là, dans un camp,
Et, pressés à sa voix, l'oreille émerveillée,
Les soldats et les chefs prolongeaient leur veillée.
Oublieux du sommeil, des fatigues du jour,
Ils s'étaient rassemblés, cercle au vaste contour,
Ceux-ci se détournant des osselets d'ivoire,
Ceux-là ne songeant plus au vin qui reste à boire.

• Le silence des cieux m'avertit qu'il est tard,
Ne dormirez-vous pas? demanda le vieillard.
— Non, répondirent-ils; non, ravis-nous encore,
Chante, si tu le peux, chante jusqu'à l'aurore.
Des liens du sommeil tu dégages l'esprit.
Qui que tu sois, poursuis, ô poète! »

Il reprit :

V

« Thétis, le jour suivant, accourt; mère immortelle,
Elle apporte à son fils une armure nouvelle,
Travail qu'un dieu forgea de ses mains d'ouvrier :
C'est le glaive d'airain qui pend au baudrier,
La cuirasse, la lance aux étoiles pareille,
Les brodequins d'argent, enfin cette merveille,
Ce divin bouclier d'un si riche contour
Que pour le bien chanter il faudrait tout un jour.
Comme la jeune fille, au matin d'une fête,
De perles et de fleurs orne sa blonde tête;
Riante, avec un art à ses doigts familier,
Elle attache à son cou les rubis du collier,
Revêt les fins tissus, les gazes virginales,
Et court de sa parure étonner ses rivales;
Ainsi fait le héros; sous l'armure des dieux,
Il se montre, et sa gloire éblouit tous les yeux!

» Cette fois, il franchit le fossé; la bataille
L'attendit trop longtemps, qu'il aille enfin, qu'il aille!

Il a déjà tué, courant comme un lion,
Tros, enfant d'Alastor,Adraste, Mulion;
Il tue Hippodamas, roi d'Hélice; il abrège
Les jours d'Iphition qui naquit sur la neige :
Le front blanc du Tmolus l'avait, roi du pays,
Vu naitre des amours d'Otrynte et de Naïs.
Polidore apparaît hors des rangs, Polidore
Qui des fils de Priam est le plus jeune encore.
Son père, au jour naissant, lui défendit en vain
De sortir pour combattre; Achille au bras divin
L'aperçoit, et, frappé sous la cotte de mailles,
L'enfant meurt, des deux mains retenant ses entrailles.

» Hector, en ce moment, fier, semblable au dieu Mars,
Arrivait; ce carnage afflige ses regards,
Et sur le sombre Achille il marche avec audace.

« Enfin, je puis le voir, lui parler face à face,
» Celui par qui la mort du soldat que j'aimais
» M'a mis au cœur un deuil qui le navre à jamais.
» Approche, et du trépas franchis la sombre porte! »
Dit le fils de Thétis que la fureur transporte.

» Hector lui répondit de son air triomphant :

« Cherche pour l'ébranler, cherche un timide enfant.
» Si vaillant que tu sois, je suis prêt à la lutte.
» Cette heure va marquer ou ta mort ou ma chute ;
» Mais, en face des dieux, gardiens des serments,
» Prenons, si tu m'en crois, de saints engagements.
» Toi mort, je jure ici d'épargner un outrage
» Au rival dont je sais admirer le courage ;
» Fais le même serment! — Non, garde tes traités,
» Non, non, répond Achille aux accents irrités,
» Je n'aventure en rien les droits de ma vengeance.
» Depuis quand les agneaux sont-ils d'intelligence
» Avec les loups des bois? Il faut qu'un de nous deux
» Succombe, et le vainqueur fera selon ses vœux! »

« Hector, sentant alors que son heure est venue,
Sur le héros divin lève sa lame nue.
D'un geste non moins prompt, Achille tend le fer.
Tel, dans l'ombre des nuits étincelle Vesper,
Tel on voit, dans la main de l'enfant de Pélée,
Reluire coup sur coup son glaive, arme étoilée.
Il s'élève, il s'abaisse, il monte et redescend ;
Terrible, il semble vivre et demander du sang!
Hector, qui de Priam soutient toute la race,
Avait mis, ce jour-là, sa plus forte cuirasse,

Armure qui s'ouvrait seulement à l'endroit
Où le souffle de vie a son passage étroit.
Longtemps les coups d'Achille errent à l'aventure ;
Enfin, l'agile fer trouve cette ouverture
Et plonge tout entier dans la gorge d'Hector.
Le lion est tombé, mais il respire encor.
N'importe, l'héritier d'une mère divine
S'approche, et lui mettant le pied sur la poitrine :
« Ah ! tu croyais peut-être, en ton aveuglement,
» Qu'on venait immoler Patrocle impunément.
» Mais, lui mort, il restait sur notre flotte sombre
» Une main vengeresse et fidèle à son ombre ;
» Et maintenant, du moins, à ce mort jeune et beau
» Il me sera permis d'élever un tombeau ! »

VI

C'est ainsi qu'il chantait, quand, de son clair sourire,
L'Aurore illumina les cordes de sa lyre.
Une acclamation salua le vieillard :
« O grand homme inconnu ! par quel don, par quel art,
S'écriaient les soldats, t'empares-tu des âmes ?

Quel dieu mit dans tes chants ces vertus et ces flammes ?
Nous aussi, nous irons combattre ; il faut qu'un jour
Quelque immortelle voix nous chante à notre tour !
En vain la vieille Argos a triplé ses murailles ;
Nous partons, altérés d'une soif de batailles,
Nous courons l'assiéger, et, demain, grâce à toi,
Le chef qui nous conduit sera son nouveau roi !
Mais toi, front digne aussi d'un royal diadème,
Parle, ô divin chanteur, parle, où vas-tu toi-même ?

» Moi, dit-il, pour gagner un pays qui m'est cher,
Je descends vers Nauplie et vais passer la mer.

» Eh bien, sois allégé d'une part du voyage.
Viens, monte sur nos bras, père affaibli par l'âge !
Viens ! » répondirent-ils.

A ces mots, six d'entre eux
Le soulèvent du sol dans leurs bras vigoureux,
Et, sur un bouclier, large et solide siège,
Placent le demi-dieu que suivra le cortège.
Ils parlaient ; le soleil de ses rayons premiers
Éclaira le triomphe ; il mit sur les cimiers,
Il mit sur les carquois l'or de ses étincelles ;

Les chevaux hennissaient, fiers, secouant leurs selles,
Et le clairon farouche et la flûte aux sons clairs
Entraînèrent la marche, et, porté dans les airs
Sur ce trône guerrier qui plane et se balance,
L'aveugle souriait et pleurait en silence!...

VII

Le soir du lendemain, à travers les échos,
On entendit le bruit de la chute d'Argos¹.

VIII

Or, à l'heure où le jour descend et se replie
A l'Occident vermeil, seul, aux bords de Nauplie,
L'aveugle errait encor; d'un pas sombre, il foulait
A la marge des flots le mobile galet.

1. L'histoire raconte que la ville d'Argos fut prise par Téménus, de la famille des Héraclides, l'an 1190 avant Jésus-Christ. Suivant les données accréditées, Homère vivait à cette époque.

Il écoute, pensif, et, comme dans un rêve,
Il entend des marins qui parlent sur la grève.
Leurs apprêts sont finis, et, dès le jour suivant,
Si les cieux invoqués leur accordent le vent,
Ils partent pour la rive où l'amour les renvoie.
Le vieillard tressaillit d'une secrète joie :
Il avait reconnu l'accent ionien,
Accent d'un cher pays, puisque c'était le sien!

« O vous, nés après moi d'une mère commune,
Laissez-vous émouvoir à ma longue infortune,
Et, demain, sur ces bords ne m'abandonnez pas!
Les chemins étrangers ont épuisé mes pas.
Vous voyez ma misère, amis; daignez me rendre
Au rivage natal qui doit garder ma cendre... »
C'est ainsi qu'il mêlait sa plainte au bruit des flots.

« Qui donc es-tu, vieillard? dit un des matelots;
As-tu, pour qu'un patron t'accorde le passage,
Une somme à donner, ou seulement un gage? »

» Hélas, non! quel tribut pourrais-je vous payer?
Je ne suis qu'un chanteur contraint à mendier. »

La bande, à ce propos, ironique et méchante,
Éclata d'un long rire. « Un chanteur? eh bien, chante,
Un mortel fut jadis, qui, par d'habiles sons,
Charma, dit-on, la pierre et bâtit des maisons;
Voyons si tu sauras, toi, vieux joueur de lyre,
Charmer le tronc d'un arbre et t'en faire un navire! »

IX

Sur le môle, jonché d'agrès, de lourds ballots,
Debout, le luth en main, parmi ces matelots,
Il entonna son chant. Mer immense et profonde,
Dès son premier prélude, il déroula ton onde,
Et jamais, non jamais, ni le vent de ces bords,
Ni le flot soulevé qui s'exhale en accords,
N'eurent les sons divins et les parfums sauvages
De ce chant qu'il jetait à l'écho des rivages.

Il disait tour à tour, variant son tableau,
Les différents labeurs de l'homme errant sur l'eau.
Il contait les départs vers les terres lointaines :
On fixe les agrès, on dresse les antennes;

La voile s'enfle, on part : l'écume en flocons blancs
S'ouvre au vaisseau rapide, elle sonne à ses flancs,
Et, dans l'air du matin, le pilote à la poupe
Offre aux dieux éternels tout le vin d'une coupe !

Puis c'était chaque lieu qu'on salue en passant,
Les îles et les caps au matin blanchissant,
Les cités : voici Cume, ou Samos, ville sainte,
Voici Gnosse, ou Corcyre, ou la verte Zacinthe.

Enfin du noble Ulysse, aimé de Calypso,
Il chanta les douleurs et l'indigent vaisseau :
« Seul, sur ce bois flottant, qu'il mène avec sagesse.
Ulysse avait quitté l'île de la déesse.
Quels cieux pour l'exilé, quel toit vaudrait le sien ?
Vers le rivage ami d'un roi phéacien
Il navigue d'abord. Déjà, terre fleurie,
Se montre sur la mer la riante Schérie :
Ses montagnes au loin grandissent lentement.
Il y touchait bientôt. Neptune, à ce moment,
Sur son frêle radeau vit le fils de Laërte.
Neptune dès longtemps s'acharnait à sa perte.
De sa main redoutable il saisit le trident,
Il en frappe la mer et, tout à coup, grondant

Sous les vents échappés du gouffre des nuages,
Le terrible Océan roule ses flots sauvages.

» Ulysse, en proie au dieu qui revient l'assaillir,
« Sent ses genoux trembler et son cœur défaillir :
« Malheureux ! c'en est fait, voici ma fin prochaine ;
» Contre tous ces fléaux qu'un bras jaloux déchaîne,
» A moi-même réduit, je reste sans pouvoir.
» Que cette mer est sombre et que ce ciel est noir !...
» Oh ! plus heureux cent fois ceux qui, pour les Atrides,
» Tombèrent devant Troie en soldats intrépides !
» Ils trouvèrent, du moins, un trépas glorieux ;
» Tandis que moi, rebut des hommes et des dieux,
» Cadavre qui jamais n'aura de sépulture,
» Je vais de flot en flot errer à l'aventure ! »

» Comme il parlait encore, une montagne d'eau
Croule, et disjoint les ais du fragile radeau.
Loin de ce frêle appui, le fils du vieux Laërte
Est lancé tout à coup sur la vague déserte.
Le mât brisé s'abat, et, rapide haillon,
La voile suit le vent, mêlée au tourbillon.
Longtemps le naufragé sous l'eau qui se replie
Demeure et se débat, la tête ensevelie.

Il en remonte enfin, trempé du sel amer,
Saisit un madrier qui roule sur la mer,
Et, pressant des genoux ce tronçon de mâture,
Ressemble au cavalier qui mène sa monture.

» Sur cette immense mer, privé de tout secours,
Le vaillant naufragé fut ballotté deux jours :
Les vents tombés enfin, à la troisième aurore,
Comme une fleur de l'onde il voit la terre éclore.
Salut blanche Schérie, asile hospitalier !
Après mille douleurs, près de les oublier,
Il approche, il atteint à cette rive sûre.
Un fleuve le reçoit dans sa verte embouchure.
« Salut, fleuve, et vous, bois qui trempez vos rameaux.
» Certes, un faible mortel, vainqueur de tant de maux,
» Mérite qu'un dieu même avec honneur l'accueille ! »
Il dit, baise la rive, y trouve un lit de feuille ;
Et toi, fleuve sacré, fleuve au lit sombre et doux,
Tu l'endors à la fin, couché sur tes genoux ! »

X

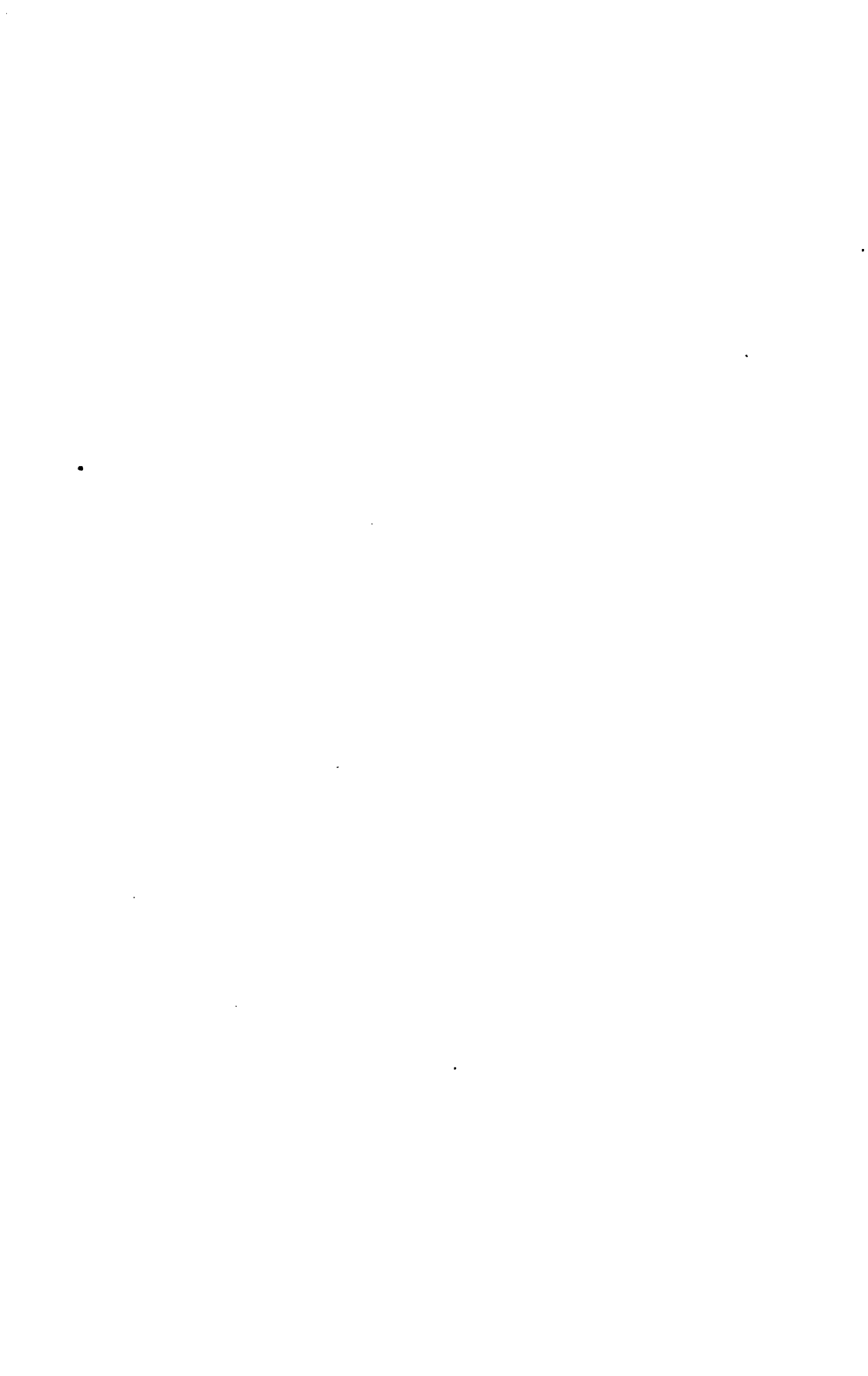
L'aveugle ainsi chantait, quand, venant à renaitre,
Le jour dora son front et sa barbe d'ancêtre.
Une acclamation, courant le long du bord,
Répondit à sa lyre et suspendit l'accord :
« Oh ! viens sur notre pont, viens, harmonieux sage !
Trop heureux le vaisseau qui t'offre le passage !
Assieds-toi sur la poupe, à la place des rois.
Qui parlait de loyer ? Un accent de ta voix
Suffit, large tribut qu'aucun autre n'égale !
Viens, viens, nous te rendrons à ta rive natale ;
Joyeux, nous, les enfants du ciel ionien,
De ramener à Smyrne un dieu concitoyen ! »

XI

Et le vaisseau partit, léger, la voile ouverte,
Et pendant qu'il fendait la vaste écume verte,

Pendant que les rameurs, ces amis des chansons,
Du poëme, en voguant, se renvoyaient les sons :
« Ah! songeait le vieillard, seul, trônant à la poupe,
Je ne m'attendais plus à ce miel dans ma coupe!
Errant chez les humains, de tout amour sevré,
A ces tardifs honneurs je fus mal préparé.
J'ai chanté les marins et les hommes de guerre,
Et voilà que, la mer s'unissant à la terre,
Je retourne à la rive où dormiront mes os,
Porté par les soldats et par les matelots!...
Une voix, cependant, m'avertit en moi-même;
Elle dit que la gloire est un nectar suprême
Qu'on verse au voyageur quand il arrive au port.
O filles du destin, déesses de la mort!
De vos rapides mains ne hâtez pas l'ouvrage;
Attendez... attendez que je touche au rivage! »

LA
LÉGENDE DES PALADINS



DÉDICACE

— 1874 —

Mère des paladins errants,
France dont le nom seul m'enivre,
C'est toi qui m'as fourni ce livre
Et c'est à toi que je le rends.
A ce récit, peuple des Francs,
Si ton cœur bat, tu peux revivre!

J. A.



PROLOGUE

Témoin du grand déclin des âges,
J'aspire à remonter leur cours;
J'évoque, à travers nos nuages,
Les prodiges des anciens jours.

Tandis que l'heure qui s'écoule
Nous jette, en passant, ses dédains,
J'ouvre dans l'ombre et je déroule
La légende des paladins.

En voyant ce qu'étaient ces hommes,
Aux cœurs vaillants, aux fronts altiers,
Je me demande si nous sommes
Leurs légitimes héritiers.

Devant les assauts, les batailles
De ces chevaliers triomphants,
Je regarde en pitié nos tailles
Et nos ambitions d'enfants.

« C'en est fait, dis-je, notre histoire
N'inscrira plus de noms si beaux.
Il ne nous reste que la gloire
Qui rejaillit de leurs tombeaux! »

Et m'arrêtant, pâle et fragile
Je suis semblable, en mon chemin,
A ce laboureur de Virgile
Incliné sur le sol romain.

Pendant qu'il pousse la charrue
Dans le creux du sillon fumant,
Une dépouille est apparue
Qui le saisit d'étonnement :

Ce sont des restes de cuirasse,
Glaives rouillés, casques fendus,
Crânes énormes d'une race
Dont les enfants se sont perdus.

Le vent du soir passe et murmure,
L'arbre frissonne au bord du champ;
Les vieux débris, la vieille armure
Brillent aux flammes du couchant.

Il rêve, il sent couler ses larmes :
A-t-il bien là devant les yeux
Les grands squelettes et les armes
De ceux qui furent ses aïeux?

LE CHEMIN DE SAINT-JACQUES

Avec ses paladins, dignes d'une épopée,
Quand le roi Charlemagne eut soumis par l'épée
La Gaule, la Lorraine et le pays Germain,
L'Écosse et le vieux sol de l'Empire romain,
Et qu'il eut, dans le monde, en cette course agile,
Fait triompher partout la foi de l'Évangile,
On raconte qu'un soir, ayant fermé les yeux,
Il eut, comme Jacob, un songe radieux.

Dans un ciel où la nuit avait tendu ses voiles,
Il vit se dessiner un long chemin d'étoiles,
Qui, de la mer de Frise, en sillage d'argent,
Du côté de l'Espagne allait se dirigeant.

Il passait à travers la Gaule et l'Aquitaine,
Et touchait à la fin la Galice lointaine.
Tandis que l'empereur était là, contemplant,
Un héraut se montra, vêtu d'un manteau blanc.
Son visage était doux, son air auguste et calme,
Et, dans sa main brillante, il portait une palme.
« Que fais-tu ? » dit au roi cet hôte sans pareil.
L'empereur répondit : « Je dors, j'avais sommeil.
Quand on a plus marché que les Césars de Rome,
On a, le soir venu, besoin de faire un somme.
J'avais droit au repos, car j'ai bien combattu.
Mais, toi qui m'apparais, parle-moi, quel es-tu ?
— Je suis Jacques, dit-il, le fils de Zébédée,
Un de ceux que Jésus choisit dans la Judée
Pour annoncer son Verbe aux nations. C'est moi,
Moi, frère de saint Jean, qui vins porter la loi
Aux peuples de Galice, et qui, dans la contrée,
N'ai plus, depuis longtemps, qu'une tombe ignorée.
Les païens, ennemis du Christ, notre Seigneur,
Ayant proscrit sa loi, me laissent sans honneur ;
Et j'admire comment, toi, vainqueur de la terre,
Tu ne viens pas encor leur déclarer la guerre,
Conquérir la Galice, un royaume si beau,
Et dresser à ma cendre un plus digne tombeau.

Le chemin n'est pas long de ta ville à Tolède.
Si tu pars, je m'engage à te venir en aide,
A marcher devant toi, cette palme à la main. »

L'apôtre ainsi parlait, et, dès le lendemain,
De son camp sur le Rhin ayant plié les toiles,
L'empereur prit sa route en suivant les étoiles.

II

L'ARMÉE

Quand on fut parvenu sur ces monts, dans ces roches,
Où déjà de l'Espagne on pressent les approches,
Charlemagne, un matin, passa ses compagnons
En revue, et voici quelques-uns de leurs noms :

Au premier rang Turpin, qui, soldat patriarche,
Accompagnait toujours la vieille armée en marche,
Et qui distribuait aux preux les sacrements.
A côté de Turpin, Roland, comte du Mans,
Fils de Berthe, la sœur de Charlemagne même ;
C'est le premier baron, un roi moins le saint-chrême ;
Il amène avec lui six mille combattants.
Olivier, dans la fleur de son mâle printemps,

Olivier, son fidèle et doux compagnon d'armes,
Qui connaît la pitié, la puissance des larmes,
Mais qui tue au besoin sans trêve ni pardon ;
Estout, comte de Langre et fils du comte Odon ;
Gayfer, roi de Bordeaux ; l'intrépide Arastagne
Qui commande aux meilleurs soldats de la Bretagne.
Puis Galère et Galin, ils se suivent partout ;
Salomon de Poitiers, ce compagnon d'Estout,
Dont la haute sagesse est au loin reconnue :
Quand il est dans sa tour, voisine de la nue,
Il aime à consulter les oracles divins ;
Sa bannière conduit cinq mille Poitevins.
Celui-ci, c'est Bazin, dont Berthe fut marraine.
Il habitait alors un donjon, en Touraine,
Dont on peut voir encore un vieux reste aujourd'hui ;
Trois mille Tourangeaux marchent derrière lui.
Puis voilà Pontevès de Provence, un athlète ;
Arabil, si savant à tirer l'arbalète
Qu'au plus haut de l'azur il atteint le ramier ;
Besgue, à l'aigle d'argent qui brille à son cimier ;
Beaudoin, du sang royal, qui dans toute entreprise
Se jette avec ardeur ; Gaudebord, roi de Frise ;
Le duc de Roussillon, si beau sous le haubert ;
Gumar, Esturinis, Théodoric, Lambert,

Dont l'écu porte un arbre orné d'une cigogne;
Bérard de Nuble, Hégo, Philibert de Bourgogne,
Angelier de Champagne, un des plus chevelus,
Et le vieil Anséis, et le jeune Oëlus,
Dont on chante le nom dans une cantilène;
Yvon, le plus rapide à courir dans la plaine;
Le prince Othon, campé sur son noir palefroi;
Enfin ce Ganelon, qui trahira son roi.

L'empereur devant tous passe et les examine;
Il parle à chacun d'eux, louant sa bonne mine,
La beauté de son heaume ou de son gonfanon :
« Comment cela va-t-il, messire et compagnon ?
Déjà ce ciel plus chaud vous a pris de son hâle. »
Puis il tourne un regard là-haut, par intervalle,
Et tout bas au Seigneur il adresse ce vœu :
« Si je n'en sauve qu'un, que ce soit mon neveu ! »

III

L'ENNEMI

Il est un pin si grand, sur la montagne ardue,
Que l'Espagne au regard tout entière étendue
Apparaît du sommet. Olivier le gravit;
Il monta jusqu'au bout, et voici ce qu'il vit :
Il vit, en se tenant des mains aux branches sèches,
Tout un grand peuple armé de lances et de flèches,
Vêtu de peaux de loups et de peaux de lions,
Qui couvrait les coteaux, les ravins, les sillons,
Plus pressé, plus mouvant que, sur la mer immense,
Les flots amoncelés quand l'orage commence.
C'était le peuple noir des pays inconnus,
Les barbares, d'Asie et d'Afrique venus,
Ceux qui de Tervagant suivent l'infâme culte.

Hideux, prêts au combat, dans un sombre tumulte,
Ils étaient là, tribus et chefs, ils attendaient,
Et jusqu'aux horizons leurs lignes se perdaient ;
Et le bruit qui sortait parfois de cette foule
Était semblable au bruit du tonnerre qui roule,
Au bruit de la forêt qui gronde dans la nuit.
Olivier vit ce peuple, il entendit ce bruit,
Il descendit enfin : « Le combat sera rude,
Dit-il ; je viens de voir l'affreuse multitude ! »
Roland lui répondit en lui prenant la main :
« Ils seront moins nombreux, je le jure, demain !
Que chacun des barons, en digne capitaine,
Se charge d'en occire au moins une centaine,
Toi, cinq cents, moi, dix mille, et nous verrons après. »
On se battit alors dans la ronce et le grès,
On fit le premier pas sur la terre espagnole,
Le combat fut terrible — et Roland tint parole.

IV

LE PAGE

Un jour qu'on se battait dans les monts de Galice,
Et qu'au feu du combat s'ajoutait le supplice
De la chaleur d'été sous un ciel accablant :
« Par saint Pierre et saint Paul j'ai grand soif », dit Roland.
Un enfant recueillit cette vive parole.
C'était un petit gars, d'une bande espagnole,
Que le baron chrétien, à travers champs et bois,
Avait autour de lui vu courir mainte fois,
Remarquant son teint noir et ses cheveux de laine.
Quelques instants après, le petit, hors d'haleine,
Présentait au baron, penché sur son cheval,
Un peu d'eau qu'il venait de prendre au fond du val.

Le héros, sans quitter seulement son épée,
Avala ce cristal d'une seule lampée.
« Aucun vin bourguignon n'aurait plus de vertu
Que cette eau, dit le preux; mais toi, qui donc es-tu?
— Moi, répondit l'enfant, sans trop de gaucherie,
Je suis le fils d'Aillis, prince de Barbarie;
Je me nomme Zabel, je devais être roi;
Mais on m'a tant parlé de toi, toujours de toi,
Qu'un soir, me dépouillant de tous mes droits au trône,
Et dût-il m'en coûter de vivre enfin d'aumône,
J'ai tout quitté, mon père et ma mère Yola,
Tout quitté sans regrets pour te suivre; et voilà!
— Si tu me promettais, dit Roland, d'être sage,
Je puis te recueillir et te prendre pour page.
— Qu'est-ce qu'un page? dit le jeune aventurier.
— C'est un svelte garçon qui nous tient l'étrier,
Répondit le baron, quand nous montons en selle,
Et qui montre à propos de l'esprit et du zèle.
Il devient écuyer quand le maître est content.
Voudrais-tu?

— Si je veux! je n'espérais pas tant, »
Reprit le moricaud, riant de ses dents blanches.
A ce mot, le baron le tira par ses manches,

Le mit sur son cheval, et lui dit : « Tiens-toi bien ! »
Et l'on vit aussitôt le chevalier chrétien
Reprendre la mêlée et batailler encore,
Ayant derrière lui ce méchant petit More.

V

LE BAPTÈME DU GÉANT

Comme ils étaient campés dans la plaine tranquille,
Un matin, le géant descendit de la ville.
Le soleil découpait sur le profond azur
Les tours de Pampelune avec son triple mur;
Et celui qui venait par la colline sombre
Jusqu'au bout de la côte allongeait sa grande ombre.
C'était ce Ferragus dont on a raconté
Des prodiges de force et de férocité.
Il s'avança vers eux, et l'armée en bataille
S'émerveilla de voir un homme de sa taille.
Depuis l'âge du monde où les hommes naissaient
Si grands que les sapins à leur ombre croissaient,
Jamais un pèlerin d'une telle stature
N'avait, en se montrant, étonné la nature.

Il portait un habit rapiécé de la peau
De quatre bœufs, choisis dans un large troupeau,
Et pour lance, à la main, en signe de sa force,
Tenait un chêne entier dépouillé de l'écorce.
Il mangeait trois moutons à son petit repas.
Au-devant de l'armée il vint donc, à grands pas,
Et, d'une voix qui fit palpiter la campagne,
Il jeta ses défis aux preux de Charlemagne :
« O vous tous, compagnons de l'empereur et roi,
Venez, si vous l'osez, vous mesurer à moi ! »
Roger, tout reluisant du haubert qu'il endosse,
Répondit bravement à l'appel du colosse.
Rapide, et frappant l'air de quelques cris aigus,
Il brandit contre lui sa lance. Ferragus
Le désarma, le prit sans résistance vaine,
Et le mit sous son bras, et n'eut pas plus de peine
Qu'un pâtre n'a de peine, en allant au marché,
A porter un agneau sous son bras attaché.
Là-haut, vers la cité, dans sa partie externe,
Le géant possédait une vieille citerne :
Il y jeta Roger; puis il redescendit,
Et son cri de lion de nouveau s'entendit.
Ogier de Danemark, à son tour, sans jactance,
Tira sa bonne épée et franchit la distance.

Que fais-tu, malheureux?... En vain tu combattras!
Ferragus le saisit et le mit sous son bras,
Et l'emporta chez lui de la même manière
Qu'un moine, en cheminant, porte son bréviaire.
Le comte de Milan subit le même sort.
Quiconque s'avancait était un homme mort.
C'est alors que Roland, fils de Milon d'Anglure,
Se leva, secouant sa blonde chevelure,
Et dit : « Il est grand temps, fût-ce à coups de bâton,
De rabaisser un peu l'orgueil de ce glouton ! »

Prenant pour toute armure une veste de soie
Légère, et brandissant Durandal qui flamboie,
Il courut au géant, qui, ferme, l'attendit.
Ils tombèrent en garde et le fer se tendit.
Leurs forces n'avaient pas de grande différence :
Si bien que le géant et le cadet de France,
Sans boire ni manger, sans aide ni secours,
Sur l'herbe de ce pré ferrailèrent trois jours.

Vers le soir du troisième, à l'heure où la colline
Dérobait à demi le soleil qui décline,
Ferragus, l'avant-bras et les jarrets lassés,
Commençait à sentir qu'il en avait assez.

« Si nous nous reposions jusqu'à l'aube prochaine ?
Dit-il au chevalier ; je vois le pied d'un chêne,
Jusqu'à demain matin j'y voudrais sommeiller.
Daignes-tu consentir ?

— Accepte un oreiller,

Dit Roland, qui lui mit sous la tête une pierre. »
Car ces temps n'étaient pas une époque grossière ;
La force et la douceur en furent les deux lois ;
Et les plus redoutés étaient les plus courtois.

Le lendemain matin, la nature était belle.
Les oiseaux qui chantaient joyeux, l'agneau qui bêle,
Des combats acharnés n'inspiraient pas le goût.
Ferragus avait peine à se mettre debout.

« A quoi bon dépenser une vaine énergie ?
Dit-il à son rival. Sur la théologie
L'aimerais beaucoup mieux discuter avec toi.
Si j'étais convaincu, j'embrasserais ta foi.
— Quel est, lui dit Roland, le point qui t'embarrasse ?
Est-ce le libre arbitre ? ou bien est-ce la grâce ?
— Non, c'est la Trinité, répondit le païen.
A te dire le vrai, je ne comprends pas bien
Que l'on puisse être trois dans la même personne.

Le nuage à l'esprit que ce mystère donne
Suffit pour mettre obstacle à ma conversion.
— Bah! répondit Roland, la belle objection!
Lorsque vous entendez résonner une lyre,
Comment donc se produit le son que l'on admire?
L'art, le musicien qui la tient dans ses doigts,
La corde qui frémit, tout cela fait bien trois;
Cela ne fait pourtant qu'une seule harmonie.
Ainsi doit s'expliquer la Trinité bénie.

— C'est très-ingénieux, répond le mécréant,
Mais cela n'est pas clair, même pour un géant.
Pourrais-tu me donner encore un autre exemple?
— Volontiers, dit Roland, car la matière est ample.

Considère là-haut ce radieux soleil :

La splendeur, la chaleur et le reflet vermeil
Sont les trois éléments dont l'astre se compose,
Et tout cela pourtant n'est qu'une seule chose.

— Très-bien! dit le géant; c'est vrai, quoique subtil.
Un peut donc être trois; mais comment se fait-il
Que Dieu le Père existe et n'ait pas eu d'ancêtre?
L'axiome est banal : Rien de rien ne peut naître. »

Le chevalier chrétien réfléchit un moment.

« Écoute, Ferragus, crois-tu sincèrement,
Crois-tu qu'un premier homme ait paru dans le monde
Qui sortait seulement d'une argile féconde?

— Je le crois, répliqua le géant sérieux.

— Eh bien donc, si cet homme est venu sans aïeux,

Et s'il créa des fils dont tu descends toi-même,

Ainsi, Dieu, créateur et substance suprême,

Dut engendrer un fils qui naquit ici-bas,

Et pour notre salut vint subir le trépas.

Acceptant une loi juste autant que sévère,

Il naquit d'une vierge et mourut au Calvaire,

Et, le troisième jour, ressuscitant des morts,

Remonta vers le ciel où réside son corps.

— Ceci, dit le païen, est encore un mystère ;

Car comment se peut-il que le corps mis en terre

En sorte sous nos yeux et revive au grand jour?

— C'est un autre secret de l'éternel amour,

Répondit le baron avec son bon sourire.

Considère le blé que le soleil fait luire :

L'homme jette au sillon un misérable grain,

Et c'est un épi d'or qui surgit du terrain !

— Avec étonnement, mon ami, je t'écoute,

Répondit Ferragus, mais j'ai toujours du doute :

J'ai mal étudié, quand j'étais tout petit,
Et ce grand corps que j'ai, vois-tu, m'appesantit.
Enfin, dans la campagne, ayant repris courage,
Nous allons, s'il te plait, nous remettre à l'ouvrage.
Si le Dieu que tu sers est meilleur que le mien,
En venant à ton aide il le prouvera bien ;
Mais, dans notre duel, si c'est moi qui l'emporte,
La loi de Mahomet me paraîtra plus forte.
De la foi qu'on n'a point l'évidence tient lieu,
Et le Dieu du vainqueur restera le vrai Dieu.
Consens-tu ?

— J'y consens, lui dit le fils d'Anglure. »

Et la lutte reprit, plus farouche et plus dure
Que jamais. On eût dit un assaut de démons.
Leur souffle entrecoupé frappait l'écho des monts.
Dans l'entre-choquement de leurs armes superbes,
L'étincelle en tombant incendiait les herbes.
Les oiseaux dans le ciel fuyaient épouvantés.
Comme sur un gazon deux taureaux irrités
S'attaquent de la corne et frappent sans relâche,
Ils allaient, ils venaient, acharnés à leur tâche.
Tout à coup Ferragus se vit en grand péril :
Le malheureux était atteint dans le nombril !

C'était le seul endroit de cette corpulence
Où pût entrer la mort avec un fer de lance.
Ainsi l'avait prédit l'oracle d'Apollon :
« Ferragus au nombril, comme Achille au talon ! »
Il blêmit ; son front pâle et pris d'un froid de glace
Apparut comme un pic où la neige s'entasse.
Il tourna sur ses pieds, et, chancelant trois fois,
S'affaissa sur le thym qu'il écrasa du poids.
« Je suis frappé, dit-il ; mais, pour être sincère,
J'avais là sur les bras un terrible adversaire !
C'est un trait de lumière ; il m'apporte la foi :
Je veux mourir chrétien ; Roland, baptise-moi ! »

Au bord de cette plaine il est une onde errante
Qui, sous le clair soleil, s'écoule transparente,
Et que les saules verts ombragent d'un rideau :
Le chevalier courut y chercher un peu d'eau.
A midi, sous le feu de l'été qui s'épanche,
Il atteint au gravier de la rive, il s'y penche,
Il y puise de l'eau dans le creux de sa main,
Et, sans perdre une goutte, il reprend son chemin.

C'est ainsi qu'un païen demanda le baptême,
Et, mourant, le reçut de son vainqueur lui-même !

VI

LES CONVIVES DU ROI

Un jour que les deux chefs avaient conclu la trêve,
Tous deux, au bruit du flot qui chante sur la grève,
Ils s'étaient accostés et marchaient en parlant.
L'un était le sauvage et terrible Aigoland,
Le prince des païens; l'autre était Charlemagne,
Déjà maître à moitié de la terre d'Espagne.
Pendant qu'ils devisaient, côte à côte, en chemin,
Un pauvre s'approcha qui leur tendit la main;
Et c'était grand'pitié de voir son humble mine.
« Va-t'en, dit le païen, emporte ta vermine!
— Pourquoi parler d'un ton si rude aux pauvres gens?
Dit alors l'empereur; soyons plus indulgents.
Toute humaine fortune est changeante et fragile;
Et ces deshérités, comme dit l'Évangile,

Ces pâles mendiants qui n'ont ni feu ni lieu,
Sont tous auprès de nous les envoyés de Dieu. »

L'empereur Charlemagne, à la barbe fleurie,
Était le lendemain dans son hôtellerie;
Aigoland vint le voir et reçut bon accueil.
Or, le chef mécréant aperçut, dès le seuil,
Des convives nombreux, tous hommes respectables,
Qui, dans un grand festin, entouraient douze tables.
La maison s'emplissait d'heureux bourdonnements;
Les pages circulaient portant des plats fumants,
D'autres, sur un tréteau, jouaient de la cithare.

« Quels sont ces conviés? demanda le barbare.
— Ceux-ci, dit l'empereur, sont les princes du sang;
Ceux-là, les chevaliers qui m'ont fait tout-puissant,
Les comtes, les barons qui m'ont soumis la terre :
Tu les reconnais tous à l'habit militaire,
A leurs casques d'acier, au lambris suspendus.
Ceux qui, vêtus de blanc et les cheveux tondus,
Mangent un peu plus loin, sont les hommes d'Église,
Les évêques mitrés, à barbe blanche ou grise,
Les diacres, les abbés qui, doucement penchés,
La veille des grands jours, absolvent nos péchés.

Enfin, plus loin encore, au-dessous des chanoines,
Ces convives en froc, ce sont les simples moines.

— Et ceux-ci? reprit l'autre, en montrant du regard
Des hommes en haillons, groupe triste et hagard,
Qui, pieds nus, habillés de quelque robe sale,
Pêle-mêle, attendaient dans un coin de la salle.

— Ces derniers conviés, dont tu vois la maigreur,
Ce sont les mendiants, répondit l'empereur,
Ce sont les vagabonds qui, d'une âme inquiète,
Viennent attendre là qu'on leur jette une miette.

— Empereur, dit l'émir, j'étais venu vers toi,
L'esprit ouvert d'avance aux clartés de ta foi.
Désertant Mahomet, je voulais ce soir même,
Recevoir de ta main la faveur du baptême;
Mais, puisque c'est ainsi que l'on traite en ce lieu
Ceux qui sont, m'as-tu dit, les envoyés de Dieu,
Je sors, n'estimant pas que votre loi chrétienne
Satisfasse le cœur beaucoup plus que la mienne. »

Charles baissa la tête, et dit : « Il a raison. »

Et, depuis ce jour-là, dans sa grande maison,
Pauvres et mendiants, tous ceux que l'on pourchasse,
Furent toujours assis à la première place!

VII

L ALLÉE DE FRÈNES

Dans ce pesant sommeil où le souci nous plonge,
La veille du combat, Charlemagne eut un songe :
Jacques, le saint apôtre, apparut à ses yeux.
Une palme à la main et le front radieux,
Il portait un manteau d'une blancheur suprême :
« Contre les ennemis du Christ et de Dieu même,
Contre tous ces païens dont tu sais la fureur,
Tu te battras demain, dit-il à l'empereur.
La première rencontre aux tiens sera funeste ;
Malheur à l'avant-garde ! il faudra qu'elle y reste ;
Mais tu seras vainqueur, c'est moi qui te le dis,
Et ceux qui tomberont iront en paradis. »

Charlemagne, au réveil, comme un roi qui se lève,

Rassembla ses barons et leur conta son rêve ;
Et chacun de ces preux, en quête de danger,
S'offrit pour l'avant-garde et courut s'y ranger.
Là se trouvaient Thibault, à la mine hardie,
Ansis, Angelier, le duc de Normandie,
Gautier de Luz, si beau sous la cuirasse d'or,
Et Guy de Saint-Antoine, et mille autres encor.
Le combat fut livré. Sous l'œil qui les regarde,
Succombèrent au choc tous ceux de l'avant-garde ;
Mais la victoire enfin fut le prix de leur sang,
Et le vieux nom de France en devint plus puissant.

Quand on les enterra, le soir, dans la campagne :
« Honorons ces vaillants, dit le roi Charlemagne ;
Ils ont bien mérité l'honneur que je leur rends.
Je veux que leurs tombeaux soient creusés en deux rangs,
Et, quand ils seront là, couchés dans leur silence,
Je veux, sur chacun d'eux, que l'on plante sa lance,
Un souvenir au moins survivra de ces morts. »
On creusa les tombeaux, on étendit les corps,
Et l'on planta sur eux chaque lance de frêne ;
Puis on prit du repos. Or, quand l'aube sereine
A l'orient vermeil apparut toute en pleurs,
Chaque lance était verte et portait quelques fleurs.

Aux tombes des martyrs en terre sarrasine
Chacune avait poussé sa féconde racine ;
Et ces arbres sont ceux qui, si grands et si beaux,
Sont encore aujourd'hui debout sur les tombeaux,
Et qui, sous le soleil dont l'Espagne est brûlée,
Vous mènent à Burgos par une sombre allée !

VIII

L'AMBASSADE

Le soir est clair et doux ; l'oiseau chante dans l'arbre.
Charlemagne est assis sur un perron de marbre ;
Ses barons, près de lui, rêvent silencieux,
Jouissant du repos et de l'éclat des cieux,
Et de ce vent du soir qui dans les pins se joue.
Charlemagne est assis en face de Cordoue ;
Il médite, ombragé d'un large parasol,
Quand les ambassadeurs du vieux chef espagnol
Arrivent, demandant à parler au monarque.
Du soleil africain leur front porte la marque ;
Ils viennent, revêtus d'habits tout reluisants,
Et suivis de grands chars encombrés de présents.

Le soir est clair et doux, et la campagne brille :

« Empereur, dit l'un d'eux, au nom du roi Marsille,
Nous venons te trouver. Après tant de combats,
Il voudrait aujourd'hui mettre les armes bas.
Toi-même, ayant sué si longtemps sous le heaume,
Tu dois avoir besoin de revoir ton royaume.
Tes chevaliers sont las, tes chevaux fatigués ;
Tristes, ils ont passé tant de monts, tant de gués,
Qu'ils ont au cœur le mal de l'absente patrie.
On expie à la fin trop de chevalerie.
Si tu conclus la paix et consens à partir,
Écoute, — aucun de nous n'est homme à te mentir, —
Marsille, au bout d'un mois, dans ton palais de France
Ira te retrouver ; il t'en donne assurance.
Il ira sans escorte, et, devenu chrétien,
S'il te faut un vassal, il deviendra le tien.
Accepte, en attendant, les présents qu'il t'envoie,
Ces tuniques de pourpre et ces tapis de soie,
Des ours, des lévriers en laisse et des chameaux. »

L'empereur, attentif, se recueille à ces mots.
Il ne se doute point que ce peuple parjure
Machine contre lui l'artifice et l'injure.
Or, pendant qu'il médite et ne se résout pas,
Un des ambassadeurs à Roland dit tout bas :

« Si tu veux nous servir auprès du roi, ton maître,
Tu recevras un don qui te plaira peut-être :
Vingt chameaux chargés d'or, des faucons, des autours,
Des chiens que le valet mène en laisse, des ours ;
Enfin, pour complément et largesse dernière,
Un grand lion d'Afrique, à la fauve crinière,
Un monstre du désert qui n'a pas son égal.
Il fut pris par Nago, prince du Sénégal,
Qui, l'ayant vu dormant un soir dans les broussailles,
Soudain l'enveloppa dans un filet de mailles.

— Roland, dit l'empereur, parle, conseille-moi.

— Chassez-moi ces gens-là, répond-il à son roi ;

J'ai connu leurs pareils quand j'étais en Asie.

Ma franchise a l'horreur de leur hypocrisie.

Faites-moi balayer jusques à l'horizon

Ces lâches artisans de quelque trahison !... »

Après quoi, s'adressant, d'un geste de menace,

A celui qui tantôt lui parlait à voix basse :

« Mon ami, lui dit-il, abrégeons les discours ;

Je n'aime pas les chiens, je n'ai pas besoin d'ours,

Je n'ai pas besoin d'or que la trahison sème,

Ni besoin de lions, car j'en suis un moi-même ! »

IX

LE GIBET

Un soir qu'il chevauchait dans le royaume basque,
Seul, la tête inclinée, et songeant sous son casque,
Roland, dans la forêt, entendit de grands cris.
C'était un dur païen, le roi Bolivaris,
Qui dans un fourré sombre entraînait une femme.
« Cela ne sera pas, j'en jure sur mon âme !
S'écria le baron. S'il est des oppresseurs,
Il est, de temps en temps aussi, des défenseurs. »
Il courut au païen, homme de taille énorme,
Le prit, le terrassa dans une lutte en forme,
Avec son gant de fer le frappa sans repos.
Puis, un chêne étant là, découvert à propos,

Il y traîna ce roi garrotté d'une corde.
Le géant avait beau crier miséricorde!
Se débattre et lutter contre le bras nerveux,
Roland, qui le tenait toujours par les cheveux,
Le tirait, en grim pant, dans la sombre ramure.
La voix de l'Africain n'était plus qu'un murmure :
« Qui donc es-tu, grand Dieu? disait-il en râlant.
— Je suis le redresseur des torts, je suis Roland,
Répondait le héros; j'ai pris sous ma défense
Tous ceux que l'on dépouille et tous ceux qu'on offense.
Viens! c'est fini de toi!... » Les branches sous les pieds
Craquaient; les vols d'oiseaux partaient tout effrayés.
De rameaux en rameaux, il monta vers la cime,
Et le pendit enfin sur le bord d'un abîme.
« Reste là, lui dit-il, reste! demain matin,
Les corbeaux du pays auront un beau festin. »
Puis il redescendit, et dans l'herbe menue
Trouvant, morte à demi, cette belle inconnue,
Il attendit, debout, dans les fleurs du gazon,
Que son esprit revînt de cette pâmoison.
Quand elle ouvrit les yeux, il était là, près d'elle,
Attentif et muet comme une sentinelle.
« Quel est ce chevalier? pensait-elle en son cœur;
Je lui dois mon salut, mais quel est ce vainqueur?

— Quelle est donc, pensait-il à son tour, cette femme ?
Ne tremblez plus ainsi, rassurez-vous, madame ! »
Il la reconduisit jusqu'au bout du chemin,
Et, prenant congé d'elle, il lui baisa la main !

X

L'ERMITE

L'orage, un soir d'hiver, faisant son tintamarre,
Avait surpris Roland dans les monts de Navarre.
Le tonnerre éclatait. Son cheval Veillantif
Avait peur; il ruait et se montrait rétif :
Ce n'était plus la bête obéissante et ferme.
Comme un œil en courroux qui s'ouvre et se referme,
L'éclair, à tout moment, venait l'épouvanter.
Il fallait, par saint Jacque! à tout prix s'arrêter.

Dans ces vallons perdus où personne n'habite,
Le héros vint frapper chez un bon cénobite
Dont la cabane, au vent, faite de vieux roseaux,
Tremblait, et dont le toit fléchissait sous les eaux.

Le maître du logis, qui vint ouvrir la porte,
Était un grand vieillard, au teint de feuille morte ;
Il couvrait de la main, pour l'abriter du vent,
La lanterne de fer qu'il tenait en avant.
« Béni soit l'étranger que cette heure m'amène !
Lui dit-il d'une voix qui s'entendait à peine.
Il fait un rude temps, ce soir ; entrez, seigneur ;
Je ne puis vous traiter avec beaucoup d'honneur ;
Essayons cependant cette belle cuirasse,
Et, sous mon humble toit, asseyez-vous, de grâce ! »
Puis, au tiède foyer de sa pauvre maison,
Il souffla sur la cendre et fit luire un tison ;
Puis il montra la table et tira d'une armoire
Un vin dont la couleur invitait à le boire.
« Bon père, dit le preux en lui tendant la main,
Quel âge as-tu ? — Beau fils, j'ai deux cents ans demain,
Répondit le vieillard ; j'ai vu dans ce bas monde
Bien des choses venir et passer comme l'onde.
Immobile témoin, j'ai vu, sans me troubler,
Des empires grandir et d'autres s'écrouler.
Deux siècles, c'est beaucoup ! Mais toi, noble jeune homme,
Peux-tu me dire ici de quel nom l'on te nomme ?
Quand on vit solitaire, on devient curieux.
Je vois un tel éclair dans l'azur de tes yeux,

Que je soupçonne en toi quelque rare mérite.
— Je m'appelle Roland », dit le preux à l'ermite.
L'ermite répondit : « Je n'attendais pas tant ;
Et, puisque je t'ai vu, je peux mourir content. »

En achevant ce mot, il tomba contre terre ;
Il n'était plus. Roland, sur ce mont solitaire,
Lui creusa de ses mains le lit du long sommeil ;
Il y mit une croix ; puis, voyant le soleil
Reparaître au couchant et dissiper l'orage,
A travers la montagne il reprit son voyage !

L'EMPEREUR

Avec sa barbe épaisse, avec son large buste,
L'empereur Charlemagne avait l'air très-auguste.
Dans son Aix-la-Chapelle, alors qu'il résidait,
La foule, avec amour, de loin le regardait.
Sa taille mesurait environ quinze palmes ;
Il avait l'œil brillant, le nez droit, les traits calmes ;
Mais, lorsque dans cet œil la colère avait lui,
Comme une feuille au vent tout tremblait devant lui.
Il avait dans les bras, dans les reins, dans le torse,
La vigueur du lion, et telle était sa force
Qu'il prenait un soldat tout armé sur la main,
Debout, et le portait quelque temps en chemin.
Qu'il fût dans les cités germanes ou latines,
Il se levait toujours à l'heure des matines,

Et faisait à genoux sa première oraison :
Il donnait cet exemple à toute sa maison.
De saint Denis surtout il vénérât la chasse ;
En temps de paix, souvent, il allait à la chasse ;
Il revenait ensuite, et, sans être glouton,
Mangeait tout un quartier de porc ou de mouton,
Des canards en juillet, des perdrix en octobre ;
Buvait parfois de l'eau, mais il en était sobre ;
Il n'avait pas non plus un grand goût pour le pain.
Il aimait les savants : l'archevêque Turpin
Discourait avec lui d'histoire ou de grammaire,
Ou lui lisait les vers de Virgile et d'Homère.
Il parlait de conquête avec ses grands vassaux.
Les fleuves à ses yeux n'étaient que des ruisseaux.
Il déployait la carte et rêvait de s'étendre
Plus loin que le grand Jule et plus loin qu'Alexandre.
« Pyrrhus était fameux, Darius était grand,
Disait-il ; ils allaient comme va le torrent ;
Mais leur ambition à tous deux fut trompée :
Ils n'avaient pas Roland pour porter leur épée. »
Aucun grave intérêt n'était mis en oubli.
Avec d'autres savants il avait établi
Des collèges sans nombre où les clercs venaient lire
Pindare et Cicero qu'on leur faisait traduire.

Dans sa grande chapelle assise aux bords du Rhin,
Les jours de grande fête, il chantait au lutrin ;
Et, quand il entonnait le psaume ou les épîtres,
Sa voix faisait trembler les piliers et les vitres.
En carême, il allait à vêpres, au sermon,
Psalmodiait David, mais blâmait Salomon
D'avoir eu sous son toit trop de femmes d'Asie :
« Une femme suffit quand elle est bien choisie. »
C'était un des propos qu'il répétait souvent.
Enfin, ayant vaqué depuis le jour levant
Aux soins de son royaume, à ceux de sa demeure,
Le puissant empereur se couchait de bonne heure.
Le lit, de pourpre et d'or, était éblouissant.
Alors, cent chevaliers, hommes de noble sang,
En cercle se rangeaient autour de cette couche.
Sans faire un mouvement, sans remuer la bouche,
L'épée au ceinturon, un cierge dans la main,
Ils restaient là, veillant jusques au lendemain ;
C'était dans le palais un silence suprême,
Et le vaste univers semblait dormir lui-même.

C'est bien ; mais, quand la guerre embouchant ses clairons
Réveillait le monarque ainsi que les barons,
Il transformait soudain toutes ses habitudes.

Des plus tranquilles mœurs il passait aux plus rudes.
C'est ainsi qu'on le vit, sous le ciel espagnol,
Se nourrir de pain noir et dormir sur le sol,
Et lui-même, une nuit de veille solennelle,
Tout seul, autour du camp, rester en sentinelle!

XII

LA MESSE

En Galice, à côté du tombeau de saint Jacques,
Ils étaient parvenus le premier jour de Pâques.
C'était sur un plateau, de bois tout hérissé.
Sur la plus haute cime un autel fut dressé,
Et l'évêque Turpin, fidèle à sa promesse,
En gravit les degrés pour célébrer la messe.
Il avait revêtu ses plus riches habits ;
Il portait une mitre où brillaient trois rubis,
Symbole radieux de la Trinité sainte,
Une chasuble d'or aux fleurons d'hyacinthe,
Et, sous cette chasuble, une aube aux longs replis,
Candide vêtement de la blancheur des lis,
Que, de ses propres mains, la jeune reine Berthe
Voulut broder un jour, à ce travail experte.

L'armée agenouillée enveloppait l'autel.
Là se trouvaient Yvoire et le noble Réthel,
Anséis, Bérenger, le jeune comte Ascagne,
Philippe de Lorraine et Thibaut de Champagne.
Des marches de l'autel, bâti sur le gazon,
Les soldats contemplaient un immense horizon,
Vaste terre promise où le regard se joue ;
Et le soleil levant, de Burgos à Cordoue,
Illuminait les bois et les châteaux lointains,
Et la neige des monts sur les pics argentins.
Quand l'archevêque en fut au moment de l'office
Où descend sur l'autel l'agneau du sacrifice,
Tous les fiers compagnons vinrent, à deux genoux
Se nourrir de ce pain qui met la force en nous :
Heure sainte ! on eût dit que l'aurore avertie
Sortait de l'orient pour éclairer l'hostie.
Ce fut à ce moment que des cris de démons
Frappèrent tout à coup l'écho des vastes monts :
Les Sarrasins, armés de piques et de pierres,
S'élançaient de partout, des bois, des fondrières,
Et, réclamant l'appui de leur dieu Tervagan,
Accouraient vers nos preux comme un sombre ouragan.
L'évêque, sur l'autel, déposa le ciboire :
« O Dieu vivant, dit-il, tu nous dois la victoire ! »

Il n'eut pas le loisir, en ce péril urgent,
De quitter son étole et sa mitre d'argent,
Et sur les Sarrasins, dans une lutte atroce,
A défaut de l'épée, il frappa de la crosse !

Le rapide combat fut sanglant. Les païens,
Furieux, ressemblaient à des meutes de chiens
Qui courent tous ensemble, altérés de la proie,
Et qu'à coups de boutoir le sanglier renvoie.
Ils partirent enfin, sans espoir de retour.
Alors, comme on était vers le milieu du jour :
« Le Seigneur, dit l'évêque, a tenu sa promesse ;
Il est temps, mes amis, d'achever notre messe. »
Et les barons chrétiens, sauvés d'un tel danger,
Tout autour de l'autel revinrent se ranger.

XIII

BRAMIDONIE

Derrière la sierra dont il dorait la neige,
Le soleil, dont la course en automne s'abrège,
Descendait. Les oiseaux, voletant dans le bois,
Lui chantaient leurs adieux de leur plus douce voix ;
Et, seul, en ce moment, l'archevêque en prière
Marchait silencieux dans la verte clairière.
Or, pendant qu'il allait disant ses orémus,
Écoutant le zéphyr dans les rameaux émus,
Et, sous l'épais feuillage où la lueur s'épanche,
Regardant les oiseaux voler de branche en branche,
Une femme à ses yeux apparut. Sa beauté,
A cette heure du soir et dans cette clarté,
Brillait d'un tel éclat que le fier patriarche

Suspendit à la fois sa prière et sa marche.
Les yeux, d'un bleu profond, étaient de la couleur
Du ciel pendant la nuit. Soit ivresse ou douleur,
Les cheveux dénoués, sous la perle et l'opale,
Tombaient, et leur flot noir inondait un front pâle.

« Qui donc es-tu, dit-il, toi qui viens en ce lieu
Troubler l'homme absorbé par la gloire de Dieu ?
Si tu n'es pas un ange, es-tu quelque génie
Échappé de l'enfer ?

— Je suis Bramidonie,

Lui dit-elle, je suis l'épouse du vieux roi
Marsille, et c'est ton Dieu qui m'amène vers toi.
Une voix, chaque soir, dès longtemps entendue,
Me parlait; je m'en suis vainement défendue :
Il a fallu céder. J'ai fui, non sans frémir ;
Furtive, j'ai quitté le palais de l'émir.
Par les champs non frayés, par les sentiers de ronce,
Par les rocs, noirs témoins dont le sourcil se fronce,
J'ai couru tout le jour; j'allais, dans mon effroi,
Croyant toujours entendre un pas derrière moi.
J'arrive enfin, je mets cette main dans la tienne,
Et te dis à genoux : Je veux être chrétienne !

— Qu'il en soit de ce cœur, répondit l'homme élu,
 Qu'il en soit aujourd'hui comme Dieu l'a voulu :
 Au nom du Père, au nom du Fils, je te baptise.
 Au nom du Dieu vivant, reine, entre dans l'Église !
 Mais, quel que soit le sceau de ta nouvelle foi,
 Retourne à ton époux et retourne à ton roi.
 Il est écrit là-haut, dans une loi jalouse :
 « Rien ne désunira le mari de l'épouse. »
 Va donc ; et, si tu peux, douce et tendre pour lui,
 Communique à son cœur la clarté qui t'a lui. »

Au palais de l'émir la reine revenue
 Dit ce qu'elle avait fait, d'une voix ingénue.
 Hélas ! qui peut toucher le cœur des scélérats ?
 « Puisqu'il en est ainsi, tu mourras, tu mourras !
 Dit le Maure en courroux ; tu porteras la peine
 De cette trahison ! » Puis il saisit la reine
 Pour la précipiter de sa tour à créneaux
 Dans le torrent qui roule au bas ses sombres eaux.
 En vain la faible femme aux pierres des murailles
 Se cramponnait des doigts ; le mari sans entrailles,
 Insensible à ses pleurs, à ses gémissements,
 La jeta du sommet aux gouffres écumants.
 Ce fut affreux... La tour est très-haute, l'abîme

Effroyable. On put voir cette pâle victime,
La tête échevelée et les mains en avant,
Tourbillonner dans l'air comme une paille au vent,
Et venir se briser sur les roches profondes
Du torrent, qui la prit aussitôt dans ses ondes
Et longtemps la roula dans son cours orageux,
Comme un lis que le vent lui jette dans ses jeux.
Au bruit de cette mort cruelle : « Pauvre femme !
Dit Turpin ; après tout, elle a sauvé son âme.
La voilà dans le ciel où sa palme a fleuri ;
Et le diable, du moins, n'aura que le mari ! »

XIV

LA RANÇON

L'armée était en deuil, les preux versaient des larmes :
Trois des plus glorieux de leurs compagnons d'armes
Dans le dernier combat furent faits prisonniers.
L'un était Lancelot, un de ces fauconniers
Dont on vante partout l'adresse et la science ;
L'autre était Godefroy, du pays de Mayence,
Plus expert que quiconque à dresser un coursier ;
L'autre, habile à fourbir les armures d'acier,
Était le jeune Hector, fils de Jean de Gascogne.
Tous trois étaient captifs du Sarrasin Grandogne,
Qui les avait, hélas ! battus, désarçonnés,
Et dans le camp païen les avait emmenés.

L'armée était en deuil. « Les temps nous sont contraires,
Disaient les chevaliers; qui nous rendra nos frères ?
Qui nous rendra ces preux aimés pour leur talent !
— Je prétends l'essayer, » dit à la fin Roland.

Cette parole dite, il se met en besogne.

Que faire pour tenter l'impassible Grandogne ?
Il jeta sur des chars tout ce qu'on peut rêver
De présents merveilleux, et s'en vint le trouver.

« Grandogne, lui dit-il, dont j'honore la race,
Fils du roi Cappuel qui règne sur la Thrace,
Personne plus que moi n'estime ta vertu !
Pour me rendre nos preux, dis, que demandes-tu ?
Je suis prêt à payer la rançon la plus forte.

Considère avec soin les présents que j'apporte :
Les tapis d'Orient, vingt mille besants d'or,
Des autours, des faucons rapides à l'essor,
Les vases ciselés, bijoux d'orfèvrerie,
Ou ces riches manteaux en drap d'Alexandrie.

— De tes présents, baron, dit l'émir attentif,
Je n'en veux qu'un. — Lequel ? — Ton cheval Veillantif.

Ce que j'entends conter parmi nous me fait croire
Qu'à ce cheval magique appartient la victoire.

— C'est beaucoup demander, lui répondit Roland.
Eh quoi ! ce noble ami, ce compagnon vaillant,

Qui m'a longtemps porté, faisant sonner sa corne,
Des champs de Cappadoce à ceux de Californie,
Qui fit trembler l'Araxe au seul bruit de ses pas,
Je m'en séparerais ! Cela ne sera pas.
Non, jamais ; non, jamais ! — Garde-le sans vergogne,
Je garde tes amis, dit le cruel Grandogne.
— Ah ! reprit le héros, c'est m'arracher le cœur !
Prends-le donc, s'il le faut ! Prends ce cheval vainqueur ;
Le voilà ! Mais, avant que je perde sa trace,
Une dernière fois souffre que je l'embrasse !... »
Grandogne, à ce discours, prenant le palefroi,
Fit venir Lancelot, Hector et Godefroy :
« Chevaliers, leur dit-il, je brise votre chaîne :
Allez, accompagnez ce noble capitaine. »
Et les trois paladins, l'ayant remercié,
Escortèrent Roland, qui s'en revint à pié.
Lorsqu'il rentra le soir au camp, baissant la tête,
Ce qu'il vit tout d'abord, ce fut sa propre bête.
L'histoire ne dit rien de son étonnement,
Elle explique en deux mots le fait, voici comment :
Aussitôt que Grandogne, écuyer malhabile,
Eut enfourché la bête à la croupe mobile,
Celle-ci, se cabrant et secouant ses crins,
L'avait jeté par terre en lui cassant les reins ;

Après quoi, le chemin facile à reconnaître
L'avait en quatre bonds ramenée à son maître.

Et c'est ainsi, chrétiens, que le preux sans rival
Retrouva ses amis et garda son cheval.

•
;

•

XV

LA SIESTE

Midi lançait d'aplomb sur la campagne aride
Tout ce qu'il a de flamme et de chaleur torride ;
Midi, rude moment sous le ciel espagnol,
Quand l'air pèse et suffoque, et que le rossignol,
Trop fier pour soutenir les luttes inégales,
Laisse toute la plaine aux bruyantes cigales.
Fatigué ce jour-là d'avoir, pendant trois jours,
Bataillé sur le Tage et dans les alentours,
Roland s'en revenait, quand il vit sur sa route
Un beau gazon fleuri, des arbres faisant voûte,
Un ruisseau qui coulait à l'abri du soleil :
Le site lui parut favorable au sommeil.
Il mit donc pied à terre, et dit à sa monture :
« Sois libre pour une heure et broute à l'aventure ;

Tu me sembles friand du sainfoin de ce pré.
Quand nous repartirons, je te rappellerai. »
Lui-même, dans cet air plus frais qui nous délasse,
Il relâcha les nœuds qui serraient sa cuirasse,
Déposa son épée, et, dans l'herbe étendue,
Savoura la douceur de ce repos bien dû.

Or, pendant qu'il dormait sous le frêne et le tremble,
Il survint quatre rois qui cheminaient ensemble,
Quatre rois sarrasins qui, par monts et par vaux,
Allaient sans courtisans et même sans chevaux,
Et dont l'accoutrement, la sueur et le hâle
Dissimulaient un peu la dignité royale.
Ils allaient, grignotant en chemin quelques noix.
L'un était Astaro, dit le Carthaginois,
Parce qu'il se vantait d'avoir eu pour ancêtre
Annibal en personne, et cela pouvait être;
L'autre, avec ses cheveux pendant jusqu'au talon
Et son arc à la main, avait l'air d'Absalon;
Il s'appelait Bismare et venait de Mont-Nigre;
Yodil, le troisième, aux moustaches de tigre,
Avait à Salamanque un pouvoir établi;
Le nom du quatrième est resté dans l'oubli.
Comme un troupeau de loups qui s'assemble et qui rôde,

Ils s'étaient réunis pour aller en maraude,
Et parlaient en chemin du terrible baron :
« Moi, disait Astaro, sans être fanfaron,
Si jamais je me trouve avec lui face à face,
Je compte, mes amis, ne pas lui faire grâce ;
Je me sens aujourd'hui plus que jamais dispos. »
Et chacun d'eux tenait de semblables propos.

Parvenus à l'endroit où le héros superbe
Dormait paisiblement, comme un lion dans l'herbe :
« Le voilà ! c'est bien lui, se dirent-ils tout bas.
Il dort, pas n'est besoin de si rudes combats ;
Sans défense aujourd'hui Mahomet nous le livre.
Si nous savons agir, il va cesser de vivre.
Tendons sans bruit nos arcs, puisons dans le carquois,
Et tirons contre lui tous les quatre à la fois. »
A ces mots, se mettant à l'abri d'une roche,
Car ils tremblaient encore et redoutaient l'approche,
Ils tendirent les arcs et lancèrent leurs traits.
Bismare l'atteignit à l'épaule, tout près
De l'endroit où le bras avec le cou s'emmanche ;
La flèche d'Astaro vint atteindre la hanche ;
Le farouche Yodil, roi de Salamanca,
Lui toucha le pied droit ; le dernier le manqua.

Avez-vous jamais vu, sous un vol de moustiques,
Un taureau de Camargue aux naseaux frénétiques
Se lever de sa couche, et, rebelle aux affronts,
Courir sus, tête basse, aux lâches mouchérons ?
Tel apparut le preux arraché de son rêve.
Il boucle sa cuirasse, il ressaisit son glaive,
Et, tombant d'un seul bond en face de ces rois :
« Vous fûtes imprudents et n'êtes pas adroits,
Leur dit-il. Regardez, vos misérables flèches
N'ont pas fait sur ma peau plus que des herbes sèches
La chair n'est qu'effleurée, et les voilà dehors.
Rendez-vous maintenant, sinon vous êtes morts !
Voyons, pas de retard ! nul de vous n'est de taille,
Lorsque je suis debout, à me livrer bataille.
Car je vous reconnais : toi, mon brave Astaro,
Tu te crois une épée et tu n'es qu'un fourreau ;
Toi, ces cheveux pendant jusques à ta cheville
Prouvent suffisamment que tu n'es qu'une fille ;
Toi, tu n'es qu'un bâtard ; et toi, nouveau venu,
Si tu valais mieux qu'eux, tu serais plus connu ! »
Tel était le regard du héros que tous quatre
Virent bien que céder valait mieux que combattre.
▲ quoi bon résister ? ils se sentaient perdus.
« Emmenons-les, dit-il, puisqu'ils se sont rendus. »

Mais comment ficeler ces huit mains prisonnières?
Ils avaient des manteaux, il en fit des lanières,
Garrotta ses captifs d'un triple nœud savant,
Et, montant à cheval, leur dit: « Passez devant! »

On marcha. Par le bois, par le mont, par la plaine,
On suivit le sentier. Les princes à la chaîne
Tentaient parfois un bond, comme pour s'échapper ;
Mais un mot de Roland venait les rattraper.
Lui, bercé doucement au pas de sa monture,
Songeait, s'abandonnait à la grande nature ;
Il écoutait les bruits du soir, il contemplait
Le couchant qui partout jette son beau reflet.
L'ombre enfin descendait du flanc de la montagne,
Quand le baron revint au camp de Charlemagne.
Les soldats, sous la tente et dans l'herbe accoudés,
Causaient, buvaient entre eux, plusieurs jouant aux dés.
« D'ou viens-tu, beau reveu, traînant un tel cortège ?
Demanda l'empereur. — Sire, que vous dirai-je ?
Dit Roland, je m'étais attardé dans les bois ;
Je reviens de la chasse et j'ai pris quatre rois ! »

XVI

LE BUTIN

Montjoie et Saint-Denis ! On est en Catalogne ;
On se bat sur la plage, et l'on frappe et l'on cogne.
Contre les Sarrasins, depuis le jour levant,
Roland criait toujours : « En avant ! en avant ! »
Et la profonde nuit était enfin venue.
Tout à coup, sur la mer, une flotte inconnue
Apparut : trente nef s voguaient sans effort,
Et qu'un vent favorable amenait vers le bord.
Ces vaisseaux étrangers, venus des mers lointaines,
En signe d'allégresse avaient, dans leurs antennes,
Allumé des fanaux de toutes les couleurs.
Ils brillaient dans la nuit comme d'ardentes fleurs,

De sorte que la mer et le rivage sombre
En étaient à merveille illuminés dans l'ombre.
La flotte avait pour chef le magnifique Hassan :
C'était l'ambassadeur de l'empereur persan
Qui venait de si loin rendre hommage à Marseille,
Et le complimenter de marier sa fille
A Kali, fils aîné du roi maure Candos.
On sait que l'Orient fait de riches cadeaux :
La flotte apportait donc à la jeune épousée
Les plus riches présents de l'Asie épuisée,
Colliers de diamants, bracelets de lapis,
Gazes aux clairs tissus, sans compter les tapis,
Les étoffes de soie et de laines épaisses,
Sans compter les oiseaux de toutes les espèces ;
Tout cela pour la fille, en présent nuptial.
Quant au père, homme atteint d'un sombre ennui royal,
On amenait pour lui des chevaux et des femmes :
Car tels sont les présents de ces peuples infâmes.
Les vaisseaux arrivaient toutes voiles au vent.
Que fit le paladin ? « En avant ! en avant ! »
S'écria-t-il encore en brandissant le glaive.
Des barques de pêcheurs étaient là sur la grève ;
Il dénoua leur chaîne, et, franchissant les eaux,
Au moyen des esquifs captura les vaisseaux.

Ce ne fut point sans lutte et sans durs abordages :
Les chevaliers persans, suspendus aux cordages,
Résistaient; on arma les moindres matelots.
L'air était obscurci d'un vol de javelots.
L'amiral de la flotte, acculé sur sa poupe,
Se battait en soldat; il décimait la troupe
Du chevalier chrétien follement engagé ;
Mais enfin le héros fut bien dédommagé :
Il prit tout ; des écrins faisant sauter les boucles,
Il prit les diamants, il prit les escarboucles,
Les rubis, les onyx et les esterminaux.
A la douce clarté qui tombait des fanaux,
Il fouilla chaque nef jusques à fond de cale.
Il prit tout : les chevaux de race orientale,
Les bahuts, les tapis, les oiseaux, réservant
Les femmes seulement pour les mettre au couvent.
« Tout sera pour mon roi, tout est pour Charlemagne,
Disait-il; c'est trop beau pour un Maure d'Espagne ! »
Il ne voulut garder d'un si vaste butin
Qu'un diamant petit et de prix incertain.
« Je ferai, disait-il, dans l'or de ma visièrc,
Quand j'en aurai le temps, incruster cette pierre.
Ça reluit : j'aurai l'air d'un prince d'Orient. »
Mais, voyant, là-dessus, un pauvre mendiant

Qui venait, traversant son escorte avec peine,
Et qui tendait vers lui son vieux bonnet de laine,
Il y jette sa pierre : « Elle ira mieux encor,
Dit-il, dans cette main que sur mon casque d'or ! »

XVII

LE REPAS DE NOCE

Le roi des Sarrasins mariait donc sa fille.
Un festin s'apprêtait au palais de Marseille,
A Saragosse, antique et puissante cité.
A ce banquet royal il avait invité
Tous les chefs principaux des États qu'il gouverne :
Turgis de Tourtelouse, Escremiz de Vauterne,
Chernubles, dont la voix sonne comme un clairon,
Mont-Nigre aux yeux de loup, Corsablix, Falsaron,
Margariz, dont la barbe inonde la poitrine,
Roi qui règne au désert jusques à Scamarine ;
Justin de Val-Ferré, Torlus, Escarbabis,
L'enchanteur Sigloreil aux étranges habits,
Qui, des magiciens pratiquant le commerce,
Sa baguette à la main, arrivait de la Perse ;

Et vingt autres encor que l'on ne nomme pas.
Tout était déjà prêt pour le joyeux repas :
Les vins de Malvoisie et les vins de Madère,
Les sorbets, dont la glace au besoin les modère,
Les quartiers de mouton, la poule et la perdrix,
Et les gâteaux vermeils de maïs et de riz.
Puis venaient les chanteurs accordant leurs cithares ;
Puis les filles du Nil aux attitudes rares,
Qui, le sein découvert et le rubis au front,
Autour des conviés devaient danser en rond.

Instruit de ce banquet qu'on prépare à la noce :
« C'est fort bien, dit Roland, je prendrai Saragosse !
Au festin nuptial j'invite les barons,
Et les vins du bon roi, c'est nous qui les boirons. »
C'était, dit la chronique, une rude entreprise ;
N'importe ! avant la nuit Saragosse fut prise.

Sous le toit de Marsille, on trouva le festin
Tout servi. Les barons, qui depuis le matin
N'avaient mangé ni bu, s'assirent à la table.
Les plats d'or exhalaien un fumet délectable.
Les vins les plus exquis des vignobles voisins
Étaient là. Destinés aux gosiers sarrasins,

Ils furent avalés par des gosiers de France.
« Je bois à mon amour, je bois à l'espérance,
A la sœur d'Olivier dont je serai l'époux ! »
Disait l'heureux Roland qui les provoquait tous.
Et le vin circulait dans l'héroïque bande.
L'un buvait pour Agnès, l'autre pour Yolande,
Chacun gardant au cœur le nom de son amour.
Malvoisie et xérès firent cent fois le tour ;
Le vin semble meilleur qui vient de la maraude !
Et tous de répéter : « Buvons à la belle Aude ! »
Et ce repas joyeux, fier, splendide, royal,
Fut vraiment, moins l'épouse, un banquet nuptial.

XVIII

RONCEVAUX

I

Les défilés sont noirs qui vont, par la montagne,
De la terre de France à la terre d'Espagne.
Les rocs amoncelés et droits comme des murs
Font des coudes étroits, des corridors obscurs,
Où celui qui s'engage à travers la broussaille
Hésite à chaque pas, voyageur qui tressaille.
Il voit au pied des monts que le temps a minés,
A droite, à gauche, il voit des blocs déracinés,
Des quartiers de granit dont l'arête s'émousse,
Et les vieux sapins morts étendus sur la mousse.

Il songe à ces combats affreux des premiers temps,
Quand les fils de la terre, énormes combattants,
Se défiaient entre eux d'une montagne à l'autre :
Luttes du monde ancien qui font pâlir le nôtre.
Séculaires témoins, les débris en sont là ;
Ils sont là sur la pente où leur masse roula,
Et ne servent à l'homme, en leur chute profonde,
Qu'à le faire rêver de la date du monde.
Du fond de ces horreurs s'il relève les yeux,
Il aperçoit au loin, dans la clarté des cieux,
Un point sombre et mouvant : c'est un oiseau de proie,
Un épervier qui plane, un aigle qui tournoie,
Et, lentement bercé dans son vaste loisir,
Attend de voir là-bas un butin à saisir.
S'il écoute, il entend la rivière ou le gave
Pleuvant sur les rochers que leur écume lave ;
Il entend la forêt qui soupire à grand bruit,
Et dit : « Sortons d'ici, sortons avant la nuit ! »

II

C'est là, c'est au milieu de ce sombre passage,
Que le vieil empereur, aussi vaillant que sage,

Revient subitement, le front plissé d'ennui,
Car un bruit de malheur est venu jusqu'à lui.
Comme il marchait, superbe, en tête de l'armée,
Comme il touchait bientôt à sa frontière aimée,
Il a cru tout à coup, sur un rythme dolent,
Entendre retentir la trompe de Roland.
La note était si triste et si désespérée,
Que tout homme à l'entendre avait l'âme navrée,
Et que lui, Charlemagne, a dit : « C'est mon neveu
Qui m'appelle ; il s'agit de répondre à ce vœu !
Il faut que sa détresse à cette heure soit grande,
Pour qu'il songe au secours et qu'il me le demande !
Allons ! » Et, repassant par le chemin connu,
Au val de Roncevaux le voilà revenu.
Escorté des meilleurs chevaliers du royaume,
De tous ceux dont le nom brille autant que le heaume,
Il arrive, il se hâte, il excite le flanc
De son cheval robuste, et l'aquilon sifflant
Étale sur l'acier de sa cuirasse blanche
Sa barbe de vieillard qui tombe en avalanche.
« Qui te retient ce soir dans ce val ténébreux ?
Où donc es-tu, Roland, toi la fleur de mes preux ?
Toi, mon cher compagnon de guerre et de conquête ?
Que si quelque péril a menacé ta tête,

Je suis là, réponds-moi, je viens te secourir !
Tant que je suis vivant, tu ne peux pas mourir ! »

III

Or, à ce même instant, trahi par la fortune,
Dans ce défilé sombre où se levait la lune,
Roland se débattait. Les monts, les pics voisins
Avaient jeté sur lui cent mille Sarrasins.
Las de souffler en vain dans l'oliphant d'ivoire,
Il ne combattait plus que pour sauver sa gloire,
Et, d'un tronçon d'épée usé plus qu'à demi,
Il repoussait encor le choc de l'ennemi.
Autour de lui gisaient, comme une herbe fauchée,
Margariz de Sibille, à la lame ébréchée ;
L'émir de Balaguer, qui, si fier et si beau,
Restera sur le sol en pâture au corbeau ;
Agoub, qui dans son cœur ulcéré de malice
Mit la fraude au-dessus de tout l'or de Galice,
Et qui, dans un couteau richement emmanché,
N'estimait que le sang dont le fer est taché ;
Turgis, qui possédait sous les murs de Grenade
Un palais arrondi, ceint d'une colonnade,

Et qui, dans ses jardins, cachait tout un sérail
De filles de la Perse aux lèvres de corail ;
Corsablix, dont la voix fut celle de l'hyène ;
Esturgantz, Falsaron, l'aumacour de Maurienne,
Et mille autres encor, dont les noms confondus
Dans l'éternel oubli sont à jamais perdus.

Après eux vient Abym, chef sauvage ; il endosse
La peau de loup, présent d'un roi de Cappadoce ;
Il porte un large écu, dont le disque reluit
Comme un astre sinistre au milieu de la nuit.
Ce bouclier d'or faux, tenu par une agrafe,
Il le reçut un jour de l'amiral Galafe,
Qui, lui-même payant au diable son tribut,
L'avait, au Val-Métas, reçu de Belzébuth.
Tel est ce mécréant que pas un n'intimide.
Il arrive, penché sur son cheval numide,
Et, de la tête aux pieds aussi noir que la poix,
Il se rit de la Vierge, il se rit de la croix.

L'archevêque Turpin le désigne du geste
A Roland, et lui dit : « Chevalier, s'il te reste
Une vigueur au bras, frappe-moi ce bandit !
Il n'est pas en enfer de damné plus maudit ! »

A ces mots, le baron, dont le poing se resserre,
Assène un coup si fort sur son rude adversaire
Que le tranchant du fer pourfend jusqu'à l'arçon
Et la cuirasse, et l'homme, et le caparaçon,
Et que le même coup vient frapper la monture
Dont il tranche le dos, sans chercher la jointure ;
Et l'exploit est si beau que Turpin, satisfait,
Dit : « Pour un hérétique, il a reçu son fait ! »
Alors, comme la grêle au plus fort de l'orage,
Les païens rassemblés poussent des cris de rage,
Et, sortant tout à coup des ravins, des halliers,
Sur le dernier des preux s'abattent par milliers.
Là sont ces combattants nés d'une souche impie,
Fils de la Bactriane et de l'Éthiopie,
Soldats et cavaliers, souples, nerveux, ardents,
Faces noires qui n'ont rien de blanc que les dents.
Zurfalou devant lui pousse leur foule atroce,
Zurfalou, fils du roi qui règne à Saragosse,
Et qui, pour la bataille, aux suprêmes instants,
Convoque du désert les derniers habitants.
Comme un reptile impur qui, redressé dans l'herbe,
Marcherait presque droit contre un lion superbe :
« Rends-toi, dit le barbare au héros confondu,
A quoi bon résister ? Ganelon t'a vendu !

C'est lui qui nous apprit, par un furtif message,
Et le nombre des tiens et l'heure du passage ;
C'est lui qui t'a livré, te dis-je, et Lucifer
Ne te tirerait pas de ce cercle de fer.
Ah ! vous parlez d'honneur et de chevalerie !
Ah ! vous jetez l'insulte à notre barbarie !
Vous vous dites les Francs, les barons, les chrétiens,
Et voilà cependant ce qu'a fait un des tiens !
— Tu mens, répond Roland ; tiens, sois par cette lance
Puni de ton mensonge et de ton insolence !
Tiens, tiens !... » Mais à l'instant où le preux sans rival
Parle ainsi, la mêlée entoure son cheval :
Tous deux, criblés de coups, sont jetés sur l'arène ;
L'animal se débat et sur le flanc se traîne,
Près du cher cavalier, tombant, se relevant,
Et son âme, à la fin, s'exhale dans le vent.

IV

Tout cela se passait au coin le plus sauvage
De ces monts, à l'endroit où le sombre nuage
Comme un crépe en lambeaux retombe des sommets,
A l'endroit où les vents ne se taisent jamais.

Comme un de ces grands pins renversés par la foudre,
A l'heure où le héros s'affaissait dans la poudre,
On entendit au loin, de déserts en déserts,
Trente mille clairons retentir dans les airs.
Surpris, épouvantés, au bruit de ces fanfares,
« C'est Charles qui revient, se disent les barbares;
Fuyons, car il aimait ce soldat, son parent :
Quand il le verra mort, son courroux sera grand ! »

V

Donc, ils ont fui. Roland sur son bras se soulève ;
Ses yeux sont obscurcis ; il ne voit plus. Il rêve.
A force de souffler dans son rude oliphant,
Il a fait éclater sa tempe qui se fend :
Le sang coule à ruisseaux de la blessure rose,
Et son épée à terre, inutile, repose.
Survivra-t-il, Seigneur, jusques au lendemain ?
Dans son délire, il croit sentir comme une main
Furtive, qui saisit dans sa main entr'ouverte
Sa chère Durandal qui rougit l'herbe verte.
« Non, non ! dit le héros en relevant le front,
Tu ne subiras pas, noble fer, cet affront,

Toi, si longtemps fidèle à Charles, notre maître,
De passer dans les mains d'un païen et d'un traître!
Plutôt que de descendre à cette honte, hélas!
Mieux vaut pour toi périr et voler en éclats! »
D'un vieux bloc de sardoine, à ces mots, il s'approche,
Et d'un reste de force il frappe sur la roche;
L'étincelle jaillit; mais, solide à son poing,
L'acier brise la pierre et ne s'émousse point.
Pourrait-elle gauchir, cette arme consacrée
Qui porte un saint trésor sous sa garde dorée,
Des cheveux de la Vierge en tresse réunis,
Une dent de saint Pierre, un os de saint Denis?

« O mon épée, ô chère et vaillante compagne,
Que n'avons-nous pas fait pour le roi Charlemagne!
S'écriait le baron. Sous les cieus étonnés,
Que de glorieux coups n'avons-nous pas donnés!
Par toi, noble instrument de tournois et de guerre,
J'ai soumis à mon roi presque toute la terre.
J'ai pris la région des Normands; j'ai conquis
La Gascogne et l'Anjou, dont je suis le marquis,
La terre des Bretons, qui dans les eaux s'avance,
Et la fière Lorraine et la belle Provence!
L'Écosse a vu briller ton redoutable éclair.

J'ai pris Constantinople et Rhodes sur la mer.
Là-bas, jusqu'aux déserts où l'Euphrate bouillonne,
Tu courus ébrécher les tours de Babylone !
Et voilà maintenant que ces hardis travaux
Sont finis pour jamais ! Roncevaux, Roncevaux,
Tu seras dans l'histoire un lieu sombre et funeste !
De mes vieux compagnons, c'en est fait, nul ne reste !
Les meilleurs, les plus fiers, sous la grêle d'airain
Sont tombés tour à tour, Beuve, Yvoire, Gérin.
Gérard de Roussillon est par là sur la lande.
J'ai vu périr Astor, le mari d'Yolande.
J'ai vu rouler enfin sur le rude gravier
Turpin, notre archevêque, et mon frère Olivier !...
Est-il mort ? Je ne sais ; mais je sens bien moi-même
Que mon âme retourne à son juge suprême.
Recevez-la, Seigneur, dans votre paradis ! »
Ainsi parle Roland, sous ces rochers maudits,
Et dans sa droite, enfin, sa Durandal éclate ;
Et lui-même, affaissé sur la ronce écarlate,
Il retombe, et la mort, à pas silencieux,
Approche, éteint son souffle et referme ses yeux.

VI

L'empereur cependant, dont la tête s'incline,
S'en va, cherchant toujours, de colline en colline.
Il quitte son coursier qui lui semble trop lent.
A toute la contrée il demande Roland ;
Et, comme il n'entend plus les appels de sa corne,
Son angoisse s'accroît de ce silence morne.
Un sommet dans les airs se dressait devant lui ;
Il y monte, il se fait de sa lance un appui ;
Et de là, dans le val que la lune regarde,
Il découvre à la fin sa chère arrière-garde.
Froid comme une statue et sans pousser de cris,
Il contemple, ô douleur ! cet immense débris,
Sur qui la lune étend, mystérieuse et claire,
Cette blancheur qui semble un lumineux suaire.
Que de chers compagnons à tout jamais perdus,
Que de preux dorment là, péle-mêle étendus,
Dont la mort a trompé la dernière espérance,
Et qui ne verront plus le doux pays de France !
Au milieu des hauberts, des casques fracassés,
Ils sont là, sous le ciel, farouches trépassés,

Dont l'âme s'envola dans la sombre nature,
Et leurs chevaux dans l'ombre errent à l'aventure.

VII

Entre ces morts, au pied d'un hêtre ou d'un sapin,
L'empereur reconnaît l'archevêque Turpin.
La croix dans une main, une lance dans l'autre,
C'est le moine guerrier, c'est le soldat apôtre,
Qui, mêlant la colère et l'injure au sermon,
Parlait à l'ennemi comme on parle au démon.
Homme d'orgueil pieux et de rigueur tenace,
Sur sa lèvre entr'ouverte on sent que la menace
Précéda la prière ou vint l'entrecouper,
Et qu'il ne dut bénir qu'en cessant de frapper.

Plus loin, sur un tapis de fleurs de la montagne,
C'est le jeune Olivier que trouve Charlemagne.
La mort, dans son éclat riant et printanier,
A moissonné le fils du vaillant duc Régnier.
Il est là, comme un lis tout meurtri par l'orage,
Celui pour qui Roland eut, dès son premier âge,

Cette belle amitié dont le ciel fut témoin...

« Roland, dit l'empereur, ne doit pas être loin. »

Il cherche, il cherche encore, et, sous les arbres sombres,
Au pied de ces rochers pâles comme des ombres,
Il reconnaît enfin son ami, son parent,
Ce Roland qui jamais ne lui parut si grand !
Le cadavre couvrait tout un arpent de terre.
Mais de son large front, béant comme un cratère,
Le sang, sous la visière, avait coulé si noir
Que le visage était méconnaissable à voir !
Est-ce bien lui, grand Dieu ! si livide et si blême ?
Est-ce bien le soldat sans rival ? C'est lui-même !
Voilà bien son écu marqué de son blason,
Et voilà bien son gant tombé sur le gazon !

VIII

Dans cette solitude il est une eau perdue,
Un limpide courant fait de neige fondue,
Où vient boire l'oiseau chantant sur l'églantier ;
L'empereur y descend. Aux ronces du sentier
Rejetant son manteau de martre zibeline,

Il court à la rivière et sur elle s'incline,
Et dans son casque d'or prend un flot ruisselant
Pour en venir laver la face de Roland.

Il revient au baron étendu sur la pierre,
Il verse de cette eau sur sa face guerrière :
« O mon neveu, dit-il, ô mon fils glorieux !
Je suis là, parle-moi ! » Roland rouvre les yeux,
Et, d'un souffle de voix qui faible s'évapore :
« Où donc est Olivier ? Respire-t-il encore ?...
— Il n'est plus, répond Charle. — Ah ! traître Ganelon !
— Que dis-tu ? dit le roi. — Je dis que ce félon
Nous a trahis ! Je dis que ce vil gentilhomme
Nous a vendus, nous a livrés pour une somme !...
Du prince Zurfalou je tiens ce noir secret.
— Perfide Ganelon, tu nous païras ce trait,
Répond Charles ; mais toi, ne meurs pas, je t'en prie !
Toi, le plus beau fleuron de ma chevalerie !
Amour de notre France, effroi de l'étranger,
Vis pour combattre encore et vaincre et te venger !...
Hélas ! n'entends-tu pas cette voix qui te parle ?
C'est moi, ton empereur, ton ami, ton roi Charle,
Moi qui suis revenu, précipitant le pas
Pour arriver à temps !... Mais non, il n'entend pas !

Sa noble tête penche et sur mon bras retombe ;
Ce cher cadavre est là, déjà prêt pour la tombe !
J'avais un vain espoir que Dieu me le rendit...
Il est donc mort, Seigneur, ainsi qu'il l'avait dit !
Il a tenu parole... Un jour, je me rappelle,
Nous étions tous les deux dans mon Aix-la-Chapelle,
J'avais autour de moi les princes, mes vassaux ;
On parlait de tournois, de batailles, d'assauts,
Chacun de ces gens-là parlant à la légère :
« Si je tombe jamais sur la terre étrangère, »
Dit-il, « je veux tomber le front à l'ennemi ! »
Il ne dit que ce mot, ce cher et noble ami ;
Il le dit, il l'a fait : sa face est bien tournée
Vers toi, cruel pays ! vers toi, race damnée !...
Ce malheur est affreux qui m'accable en ce jour !
Quand ma ville de Laon me verra de retour,
Les gens de chaque ville, ou voisine ou lointaine,
Viendront : « Qu'avez-vous fait du vaillant capitaine ? »
Me diront-ils. Et moi, la face vers le sol :
« Je l'ai laissé, » dirai-je, « au pays espagnol ! »
Ah ! c'est fini. Je sens, quand un tel homme expire,
Je sens pâlir ma gloire et fléchir mon empire.
Tous les peuples demain, en apprenant sa mort,
S'uniront contre moi dans un suprême effort.

Je vais voir se lever, comme une onde en furie,
Les Saxons, les Hongrois, ceux de la Bulgarie,
Tous ceux qu'il abattit, tous ceux qu'il refoula,
Et, pour les contenir, il ne sera plus là !...
Adieu, mon doux Roland, cher et glorieux reste !
Pourquoi t'ai-je amené dans ce pays funeste ?
Et, quand tu m'appelais, au terme de tes jours,
Pourquoi suis-je venu si tard à ton secours ?... »
Ainsi l'empereur parle, et, comme un large fleuve,
Morne, il verse des pleurs dont sa barbe s'abreuve.
Brisé, la tête basse, abandonné du sort,
Entre ses bras royaux il tient son neveu mort,
Et cent mille Français qui pleurent tous ensemble
L'entourent, inclinés vers la terre qui tremble.

X

« Ganelon ! Ganelon ! tu seras châtié !
Puisque tu fus sans foi, nous serons sans pitié. »

Charlemagne en courroux fait arrêter le comte ;
Il le livre d'avance à l'outrage, à la honte :
Au milieu des goujats qui marchent les derniers,

Il le jette à Malchus, chef de ses cuisiniers.
« Tiens, lui dit-il, prends-moi ce parjure et ce traître!
Avant qu'un tribunal le fasse comparaître
Et que devant le juge il se prouve innocent,
Garde-moi le félon si funeste à mon sang. »
Malchus, à la clarté des torches de résine,
Abandonne le comte aux garçons de cuisine.
Leur cohue à grands cris entoure le pervers
Dont la barbe est rougeâtre et dont les yeux sont verts.
On arrache les poils de sa barbe, on assomme
De coups de poing l'indigne et pâle gentilhomme,
Qui, chargé de liens et gardé comme un ours,
Attendra de passer devant les hautes cours,
Et d'être renvoyé, tout criblé d'anathèmes,
Aux dernières rigueurs des châtimens suprêmes,
Car le pays est là, qu'il s'agit de venger
Du bandit qui le livre aux mains de l'étranger.

XI

Or, pendant ce temps-là, du côté de l'aurore,
Deux anges dans les airs montaient, montaient encore.
A côté de Roland, sur l'herbe du hallier,

Ils avaient recueilli le gant du chevalier :
Ce gantelet de fer, qui, fait sur le modèle
De la main la plus brave et de la plus fidèle,
Avait pris une part à tant de fiers combats,
Ne devait pas rester plus longtemps ici-bas.
Le trophée immortel qu'ils dérobent au monde,
Ils l'emportent là-haut, dans la clarté profonde,
Et Dieu dit, héritier de ce gage éclatant :
« Je le donne à Michel, qui combattit Satan ! »

XIX

PENDANT LA BATAILLE

Je ne passerai rien de l'auguste légende.
Il est, il est encor d'autres fleurs sur la lande
Que le vent de l'oubli ne desséchera pas.
Pour n'en rien négliger, revenons sur nos pas.

Au milieu du combat, pendant que la mêlée
Tournoyait dans le val, ardente, échevelée,
Olivier, dont le crâne est ouvert, — furieux,
Aveuglé par le sang qui coule sur ses yeux,
Et poussant au hasard l'élan de sa monture,
A gauche, à droite, frappe encore à l'aventure.
Soudain sa rude lame atteint au front Roland.
« Eh quoi ! dit le baron, surpris et reculant,

C'est moi, c'est ton ami que cherche ton épée?
— Ami, n'accuse pas la main qui s'est trompée,
Lui répond Olivier, qui reconnaît sa voix.
Ce sang qui coule à flots m'aveugle, tu le vois.
Me pardonneras-tu? — Dieu ! si je te pardonne!
Lui répond en pleurant le héros qui lui donne
La main droite... Et pourtant, j'hésite à te parler :
C'est la première fois qu'on m'a vu reculer! »

XX

L'ARCHEVÊQUE

Les païens ayant fui comme un troupeau qu'on chasse,
La fleur des chevaliers gisait là sur la place.
De blessés et de morts le sol était couvert.
Lui-même, rajustant son heaume et son haubert,
Roland, le front atteint d'une profonde entaille,
Marchait avec effort sur le champ de bataille.
C'était pendant la nuit. La lune au ciel brillait ;
Inondant le pays de son pâle reflet,
Morne, elle enveloppait d'un linceul de lumière
Les cadavres épars qui jonchaient la bruyère.
A travers tous ces morts il allait trébuchant.
S'il s'arrêtait parfois, si des ronces du champ
Quelque bruit inconnu sortait par intervalle,
Ce n'était pas le vent, c'était un dernier râle.

Au penchant d'un coteau, sous les branches d'un pin,
Il aperçut alors l'archevêque Turpin,
Le vieux moine soldat qui, saignant sur la pierre,
Avant de rendre l'âme achevait sa prière.

« Je meurs, dit l'archevêque au baron malheureux.
— Non, ne meurs pas encor, lui répondit le preux :
Plusieurs de nos amis sont là, dans la ravine,
Ayant un grand besoin d'assistance divine.
Je vais les apporter jusqu'ici dans mes bras,
Les placer sous ta main, et tu les béniras. »
Il le fit : il courut chercher dans la bruyère
Beuve de Saint-Denis, cette âme si guerrière,
Thibault, Yvoire, Othon, Roger, le duc Astor,
Berenger de Provence et vingt autres encor,
Qu'il allait transportant ainsi, l'un après l'autre,
Et posait doucement sous les yeux de l'apôtre.
« Courage, compagnon, disait-il en chemin,
Des fleurs du paradis vous jouirez demain ! »
Enfin il apporta son doux compagnon d'armes,
Olivier, qu'il baignait en marchant de ses larmes.
Quand ils furent tous là, pâles, couchés en rang,
« Je vais donc les bénir, dit l'évêque mourant ;
Avant que ces vaillants ne rentrent dans la poudre,

Je vais de leurs péchés devant Dieu les absoudre.
Moi, Turpin, confesseur des soldats pèlerins,
Par la grâce d'en haut archevêque de Reims,
J'ouvre aux âmes le ciel par mon saint privilège ;
Mais Roland, mon ami, par qui commencerai-je ?
Par ton cher Olivier?... » Roland dit à genoux :
« Tu peux finir par lui, c'est le plus pur de tous ! »

L'ÉPITAPHE

Quand le preux au linceul dormit dans la montagne,
Au bout de plusieurs mois. ceux qui vont en Espagne,
En venant au tombeau, purent voir, un matin,
Quelques vers incrustés sur la pierre, en latin.

Voici ce qu'on lisait : « Ne donnez pas vos larmes
Au soldat qui repose entouré de ses armes.
Ne pleurez pas ici le chevalier Roland
Qui désormais habite au ciel étincelant.
En vain le corps est là, couvert de sombres voiles :
L'âme s'est envolée au-dessus des étoiles.
La foi brillait en lui d'un éclat immortel.
Comme le chandelier qu'on place sur l'autel,

Il repoussait au loin le schisme et l'hérésie,
Toutes les vanités qui viennent de l'Asie.
Il fut grand par le cœur et puissant par la main.
Conquérant, il se mit de bonne heure en chemin,
Et, courant l'univers d'un pas toujours agile,
Il fit régner partout le Dieu de l'Évangile.
Lion par le courage, agneau par la douceur,
De tous les opprimés il fut le défenseur.
Partout où les tyrans forgent leur dure chaîne,
Il accourait, terrible, et triomphait sans peine,
Et disait à tous ceux qu'il délivrait ainsi :
« C'est à Dieu, non à moi qu'il faut dire merci ! »
Son cœur, large fontaine où toute soif s'abreuve,
S'ouvrait à l'indigent, à l'enfant, à la veuve,
Et, charitable à tous suivant les saintes lois,
Comme les mendiants il secourait les rois.
Vingt ans, il accomplit ses fières entreprises.
Il parcourait la terre en songeant aux églises,
Et, quand il revenait d'un voyage lointain,
C'est toujours à l'autel qu'il portait son butin.
Il dotait les couvents des moines ou des vierges.
Autour de la Madone il allumait des cierges ;
Il offrait au Très-Haut tous les dons d'ici-bas.
O vous tous qui passez, ne le pleurez donc pas :

Vertu, gloire, bonté, valeur à qui tout cède,
Ce n'est pas ce tombeau, c'est Dieu qui le possède. »

Voilà ce que disaient aux pèlerins surpris
Ces mots sur le tombeau. Qui les avait écrits ?
Sur ces rochers perdus au plus haut de la terre,
Quelle main les grava?... C'était là le mystère.
Plus tard, un chevrier vêtu d'une humble peau
Raconta qu'une nuit, seul, gardant son troupeau,
Il avait vu de loin une étrange merveille.
Pendant qu'il était là, s'ennuyant de sa veille,
Une grande lumière avait blanchi le ciel.
Le pâtre avait alors vu l'ange Gabriel
Descendre de la nue, et, penché sur la pierre,
Écrire l'épithaphe en lettres de lumière.

XXII

A FIANCÉE

Comme un oiseau joyeux qui chante et bat de l'aile,
La ville aux toits confus, la vieille Aix-la-Chapelle,
Tressaillit un matin : l'empereur de retour
Arrivait; on voyait, de la plus haute tour,
S'avancer au soleil, dans la plaine enflammée,
Les premiers bataillons de sa vaillante armée;
Déjà l'on entendait le bruit de ses clairons.
Tout le peuple accourut; les femmes des barons,
Les filles et les sœurs descendaient sur leur porte
Saluer l'empereur et voir passer l'escorte.
Leur écharpes flottaient en brillantes couleurs.
Sur les pas du cortège elles semaient des fleurs,
Car la gloire et l'amour sont des amis fidèles,
Et toujours les plus fiers sont aimés des plus belles.

Comme un lis des jardins au calice argenté,
La belle Aude était là, dans sa fleur de beauté,
La vierge que Roland, quand il revint d'Asie,
Pour noble fiancée, un jour, s'était choisie.
Blonde, elle était pareille à l'ange qu'il rêvait ;
Un sourire enchaîna ce grand cœur ; il devait
La conduire à l'autel à son retour d'Espagne,
Qui serait, disait-il, sa dernière campagne.
Donc, la belle était là dans ses riches habits.
Elle portait au front un cercle de rubis,
Un présent de l'amour, qu'il lui donna lui-même
Après qu'il eut d'un roi brisé le diadème.

Au son des instruments, les joyeux compagnons
Défilaient sous ses yeux, Picards et Bourguignons,
Et ceux de la Gascogne et ceux de la Lorraine :
« Quelle est, se disaient-ils en passant, cette reine ?
D'où lui vient cette grâce et cette majesté ?
Elle aura pris sans doute à la moisson d'été
La couleur des cheveux qui pendent sous ses voiles,
Et ses yeux ont volé des rayons aux étoiles ! »
Au son des instruments quand tous eurent passé :
« Où donc, murmura-t-elle, est mon doux fiancé ?
Vous tous qui revenez de l'Espagne lointaine,

Dites, qu'avez-vous fait de ce grand capitaine ? »
Et, comme l'empereur ne lui répondait pas,
Elle sentit ses yeux voilés par le trépas.
« Je meurs, soutenez-moi, dit-elle à ses suivantes:
Avec leurs bien-aimés que d'autres soient vivantes!
Moi qui n'ai plus le mien, je le suis au tombeau.
C'était le plus vaillant et c'était le plus beau !
Quelle était sa fierté, sa bravoure, sa grâce !
De quel air triomphant il portait la cuirasse !
Que n'ai-je pu, Roland, m'en aller avec toi !
Maintenant, je te suis ; veux-tu toujours de moi ?
— Je vous offre mon fils, l'héritier du royaume, »
Lui disait l'empereur, pâle comme un fantôme ;
Mais elle détournait la tête avec dédain,
Aimant le fils du roi moins que son paladin.

On l'enterra, le soir, au fond d'une chapelle.
Les cloches dans les airs, pleurant Aude la belle,
Accompagnaient en chœur son âme dans l'azur.
On lui fit un tombeau du marbre le plus pur,
Merveille où le ciseau du statuaire habile
Donna la vie et l'âme à la pierre immobile.
On y voyait Roland et ses hardis travaux,
Ses victoires partout, sa chute à Roncevaux.

Dans l'autre bas-relief, c'était la bien-aimée
Au passage du roi tombant toute pâmée.
C'est là qu'on déposa le virginal cercueil ;
Et pendant six cents ans les pèlerins en deuil
Virent, sur ce tombeau tout brodé de pilastres,
Trois rangs de lampes d'or briller comme des astres !

ÉPILOGUE

Voilà donc ce qu'étaient nos illustres ancêtres
Aux grands jours d'autrefois,
Quand ils couraient le monde et qu'ils parlaient en maître
Aux peuples comme aux rois!

Voilà ce qu'ils étaient! vous conservez leur trace,
Montagnes et halliers!
Heureux ou malheureux, c'était toujours la race
Des vaillants chevaliers.

Fiers et suivant au loin leur étoile qui brille,
Ils marchaient triomphants;
Ils ne formaient alors qu'une seule famille
Avec tous ses enfants.

Si la défaite, un jour, humiliant cet astre,
Voilait son rayon d'or,
Du soir au lendemain, relevés du désastre,
Ils triomphaient encor.

D'un essor unanime ils allaient, sous le heaume,
Faisant l'œuvre de Dieu.
Pas un peuple ne fut plus grand, pas un royaume
Sous le vaste ciel bleu!

La discorde est venue, elle a de cette armée
Désuni tous les rangs;
Elle a fait une foule asservie, opprimée,
De tous ces conquérants.

O Patrie, où vas-tu? Ce ne sont que divorces
Et fureurs de partis.
Bientôt le plus grand peuple, ayant usé ses forces,
Sera des plus petits.

Le monde avec stupeur verra cette ruine,
Il verra ce néant;
Et se demandera quelle rigueur divine
A frappé le géant.

C'en est fait, tout s'écroute et plus rien ne s'élève ;
Plus de grande unité !
Nous voilà presque morts, nous qui faisons le rêve
De notre éternité !

Maudit soit le destin qui de notre concorde
A délié les nœuds !
Qui vint faire, ô douleur ! d'un peuple où tout s'accorde
Plusieurs peuples haineux !

Depuis lors, tout s'en va, la gloire et la fortune ;
L'antique honneur descend.
Mère, réveille-toi ! parle, mère commune,
A tous ceux de ton sang !

Fils de la vieille Gaule et de la vieille France,
Quand renaitra le jour
Où nous serons unis dans la même espérance
Et dans le même amour ?

En vain le ciel est noir, en vain la terre tremble
Sous l'aveugle troupeau.
Tout peut être sauvé si nous marchons ensemble,
Quel que soit le drapeau !

Vienne, vienne bientôt cette heure qui rapproche
Les esprits et les cœurs,
Nous serons de nouveau, sans peur et sans reproche,
La race des vainqueurs.

Puis enfin, désarmés, dans une paix profonde,
Peuple fier, peuple aimant,
Nous aurons cet orgueil de pardonner au monde
L'outrage d'un moment !

15 décembre 1871.

MUSIQUE MODERNE

I

LE TRAVAIL DU DIABLE

Un soir que je fouillais dans une vieille armoire,
Meuble qu'un brocanteur hébreu m'avait vendu.
Je trouvai dans un coin je ne sais quel grimoire
Dont je traduis ici le sens inattendu.

L'auteur, comme on verra, s'est mis fort à son aise
Avec le vieux Moïse et notre vieille foi.
Moi qui crois seulement à la sainte Genèse,
Je déchiffre la page et ne prends rien sur moi.

Lorsque Dieu, dit ce texte, ayant conçu le monde,
Des ombres du chaos débrouillait l'univers,
Le diable, qui passait par là, faisant sa ronde,
Jeta sur son ébauche un regard de travers.

« Salut ! maître et seigneur, dit-il ; je vous admire
Préparant ce séjour au pauvre genre humain. »
Et puis, continuant, il s'avisa de dire :
« Me permettrez-vous pas d'y mettre un peu la main ?

— Soit, j'y consens, fit Dieu, facile en toute chose ;
Chacun fait ce qu'il peut, sinon tout ce qu'il doit. »
Aussitôt, le Seigneur ayant fait une rose,
Le diable fit l'épine et l'essaya du doigt.

Au milieu du jardin qu'une eau limpide mouille,
Sur un arbuste en fleurs Dieu mit le rossignol.
Dans le même gazon, Satan mit la grenouille,
Satan mit le crapaud qui rampe sur le sol.

Dessinant une forme heureuse, aérienne,
Dieu créa le cheval et lui dit de courir.
Lucifer, à son tour, mit au monde l'hyène,
Et d'un chat déjà mort lui dit de se nourrir.

Dieu fit la pomme d'or qu'on appelle l'orange,
Et la poire, et la pêche appétissante à voir,
Tous les fruits, en un mot, que l'on boit et l'on mange.
Satan fit le navet, il fit le radis noir.

Dieu, qui met un bienfait dans tout ce qu'il nous donne,
Fit les fleurs dont le suc devait nous être sain ;
Il planta le tilleul, l'autre, la belladone,
Ce poison redoutable autant qu'un médecin.

Prenant à terre un peu de sa plus douce argile,
Dieu créa le mouton, qui bêla tout à coup.
« Il est aimable et doux, il est folâtre, agile ;
Je l'aime, » dit Satan ; puis il créa le loup !

Le Dieu bon fit le chien, caressant et fidèle ;
Le diable, se mirant au pur cristal des eaux,
Créa l'orang-outang sur son propre modèle,
Et puis le perroquet, ce singe des oiseaux.

Dieu, qui dans l'avenir songeait au miel attique,
A ce miel parfumant les lèvres de Platon,
Dieu fit l'abeille ; alors, l'autre fit le moustique,
Et, d'un geste malin, se gratta le menton.

Dieu créa la colombe, il fit la tourterelle ;
Satan fit la chouette et le vautour hideux.
Dieu fit l'été, Satan fit l'orage et la grêle ;
Et longtemps de la sorte ils allèrent tous deux.

Enfin, Dieu créa l'homme et le doua d'une âme,
Et dit : « Je n'ai rien fait de plus beau jusqu'ici. »
Alors, que fit Satan? Satan créa la femme,
Et Dieu dit : « Cette fois, il a mieux réussi. »

La femme ! elle était là, rayonnante et superbe ;
L'or de ses blonds cheveux se déroulait au vent.
Elle riait au ciel, elle courait dans l'herbe,
Et les êtres charmés lui venaient au devant.

De la création c'était la beauté même,
Tout ce que l'œil épris voit de plus enchanteur.
« C'est égal, pensa Dieu, dans cette œuvre suprême,
On sentira toujours la griffe de l'auteur ! »

II

A UN CHAPEAU ROSE

Petit chapeau que madame Ode
Doit envoyer après-demain,
Dernier prodige de la mode,
Chef-d'œuvre de l'esprit humain !

Toi qui, fait d'une gaze mince
Et de quelques rubans soyeux,
Viendras de Paris en province
Éblouir ici tous les yeux !

Toi qui, dans la prochaine fête,
A la lumière du printemps,
Appartras sur une tête
Qui touche encore à ses vingt ans,

Accours, c'est trop se faire attendre,
Accours, sans différer d'un jour ;
Viens, doux chapeau de couleur tendre
Fait par les Grâces pour l'Amour.

On te désire, on te réclame,
On a le cœur à l'horizon ;
On ne sait plus, tant on est femme,
Ce qui se passe à la maison.

La fillette a-t-elle une jupe ?
Le garçon n'est-il pas tombé ?
Ce n'est pas ce qui préoccupe
Cet esprit toujours absorbé.

Elle te voit venir en rêve,
Rasant les bois et les sillons,
Dans un char d'azur qui s'enlève,
Trainé par quatre papillons.

A-t-on bien mis le mot *Fragile*
Sur ton étui, sur ton berceau ?
Viens sans encombre, et sois agile,
Et sois prudent comme l'oiseau.

Petit chapeau, chère merveille,
D'un tendre cœur désir constant,
Ne tarde plus; soit qu'elle veille,
Soit qu'elle dorme, elle t'attend.

Elle t'attend, et je t'envie;
Moi qui te parie, sur ma foi !
Je donnerais dix ans de vie
Pour être attendu comme toi !

III

SYLVANIRE

Pardonne à cette enfant, indulgente nature,
Asile où les grands cœurs viennent seuls s'enfermer !
Pardonne à cette belle et folle créature
Qui tout haut et partout se vante de t'aimer.

Elle t'aimer? Non pas. De sa porte échappée,
Il lui plairait assez de courir dans le thym,
Si l'eau, dont la bruyère en automne est trempée,
Ne mouillait quelquefois un soulier de satin.

Elle aimerait savoir comment l'aube s'éveille;
Et, laissant son empreinte au chevet attiédi,
Volontiers elle irait voir cette sœur vermeille,
Si l'aurore un matin se levait à midi.

La musique, dit-elle, enivre tout son être.
Quand le doux rossignol cette nuit chantera,
Elle s'accouderait, ravie, à sa fenêtre,
S'il chantait un morceau du dernier opéra.

De grand cœur elle irait dans quelque bergerie,
Bergère de Watteau, prendre un repas frugal :
Elle attend pour cela, d'un air de rêverie,
Qu'on lave les moutons à l'eau de Portugal.

Elle aimerait la fleur que son parfum révèle,
Les bois, le vent qui passe à travers le sapin,
Si le vent lui parlait de la mode nouvelle,
Si l'œillet et la rose étaient de papier peint.

Enfin, quand les grands bœufs fendent la terre ingrate,
Que le travail s'achève aux derniers feux du soir,
Si messieurs les bouviers mettaient mieux leur cravate,
Elle s'arrêterait un instant pour les voir.

O nature ! pardonne à l'enfant qui blasphème,
Et laisse-la poursuivre en riant son chemin.
Elle n'en est pas moins, malgré tout, elle-même,
Un des mille chefs-d'œuvre échappés de ta main !

IV

TÊTE-A-TÊTE

Elle le voit venir d'un œil tranquille et fier :
Cet homme est un soldat de la guerre d'hier.
Sans manteau sur le corps, sans toit qui le protège,
Il vécut de pain noir et coucha sur la neige ;
Et puis, quand il avait tant bien que mal dormi,
Face à face au matin s'il voyait l'ennemi,
Sans se rapetisser du cœur ni de la taille,
Il courait au plus fort de l'épaisse bataille.
Ce jeune homme intrépide est peureux cependant :
Il détourne la vue, il tremble en abordant
Cette enfant de seize ans. Il voudrait bien lui dire :
« Je vous aime et vous trouve un céleste sourire ! »
Voici tout le discours qu'il fera par lambeau :
« Comment vous portez-vous?... Le temps est assez beau...

La pluie, au mois d'avril, est souvent éphémère...
Comment va, ce matin, madame votre mère ?...»
L'enfant rit, et, sortie à peine du couvent,
Répond un de ces mots qui mènent plus avant ;
Par exemple : « Monsieur, vous avez fait naguère
Figure de héros dans cette affreuse guerre.
J'aime les cœurs vaillants, je le dis sans détour... »
Il a parlé de pluie, elle parle d'amour.

Dieu, quand il eut jadis, d'une première argile,
Tiré l'homme robuste et la femme fragile,
Vit du premier coup d'œil cette inégalité,
Et, pour tout balancer, dans sa haute équité,
Lui qui tient dans sa main les qualités de l'âme,
Donna la peur à l'homme et l'audace à la femme.

DOLOROSA

« Vos beaux yeux ont-ils fait, madame, un doux sommeil?
Comment va, ce matin, cette santé hénie ?

— Fort bien, » répond la belle au teint frais et vermeil.
Et ces deux mots sont dits sur un ton d'agonie.

« Il fait un divin temps, le ciel rit, l'air est doux ;
Irez-vous respirer la joie extérieure ?
Jusqu'aux tilleuls voisins vous promèneriez-vous ?
— J'y pensais, répond-elle avec sa voix qui pleure.

— Dans vos ajustements vous excellez toujours ;
Les rubans sont exquis, la robe étincelante ;
Le chapeau fut troussé de la main des amours !
— Oui, tout est de bon goût, répond la voix dolente.

— J'estime votre époux un homme heureux, ma foi !
Charmant, spirituel, et pour vous plein de flamme.

— Mon Dieu ! je le confesse, il ne vit que pour moi,
Dit-elle d'un accent qui vous déchire l'âme.

— Votre fille est un ange : à voir ses blonds cheveux,
Ses beaux yeux, son teint pur, on rêve de vous-même.

— Oui, sa beauté grandit et passe tous les vœux,
Répond-elle d'un ton d'abattement suprême.

— Au théâtre voisin vous étiez l'autre soir ;
L'actrice fut parfaite au rôle de Dorine.

— Oui, l'on riait beaucoup, elle est fort drôle à voir. »
Et l'éternel sanglot soulève sa poitrine.

Toujours même soupir de plaintif séraphin ;
Toujours mêmes accents de colombe éplorée ;
Si bien que le repos vous échappe à la fin,
Et que l'impatience arrive exaspérée.

On fait un vœu cruel, on voudrait tout à coup
La voir sous le bâton de quelque rude maître,
Pauvre, au travail soumise, enfin manquant de tout.
Qui sait ? dans le malheur elle rirait peut-être !

VI

LE COURAGE DE NINON

En voiture, elle a peur ; si le cheval en flèche
Accélère parfois le trot, si la calèche,
Au passage d'un pont, fait semblant de pencher,
Mademoiselle tremble : « Arrêtez-vous, cocher ! »
Le soir, dans son jardin, quand elle se recueille,
Tout l'inquiète, une ombre ou le bruit d'une feuille,
Ou, dans le vert buisson que l'heure rembrunit,
Le vol d'un roitelet qui retourne à son nid.
Pour aucune couronne, aucun trésor au monde,
La belle n'oserait, durant la nuit profonde,
Quand règne le silence et que la maison dort,
S'en aller toute seule au bout du corridor.
Donc, c'est dit, elle a peur de tout, elle frissonne
A chaque souffle d'air qui frôle sa personne.

Son cœur, son faible cœur, atteint d'un vague ennui,
N'affronte bravement que les dangers d'autrui.
Qu'on lui conte un désastre, incendie ou naufrage,
Il ne lui manque alors ni sang-froid, ni courage ;
Alors, plus de frissons, plus de timidité ;
Sa bravoure est immense, en lieu de sûreté.
Que dis-je ! quand, le soir, elle est dans son alcôve,
Le roman qu'elle lit est toujours le plus fauve ;
Qu'on lui serve des duels, des entr'égorgements.
Elle s'endort enfin et songe à ses amants,
Et rêve avec bonheur que, dans une querelle,
Deux rivaux acharnés se massacrent pour elle.

VII

SAINTE CÉLIMÈNE

Elle tint à la fois du démon et de l'ange ;
Elle eut un double rôle, également rempli.
Sa personne exhalait, dans un confus mélange,
Le parfum de l'encens, l'odeur du patchouli.

Elle représentait la diversité même ;
Des pratiques du bien aux caprices du mal,
Légère, elle courait, et ses jours de carême
S'achevaient volontiers en nuits de carnaval.

La première au sermon, assise à Notre-Dame,
A l'heure où l'Esprit-Saint sur l'orateur descend,
Des paroles du prêtre elle abreuvait son âme
Et comparait sa voix à celle de Bressant.

Des lumières d'en haut doublement éclairée,
Elle cherchait le vrai sans négliger le beau,
Habile à discourir, dans la même soirée,
D'un cas de conscience et du nœud d'un chapeau.

Des grands secrets de l'art elle connut la fraude,
Tout ce qui donne au teint une blancheur de lait ;
Elle aimait le rubis, la perle, l'émeraude,
Et parfois d'un collier faisait un chapelet.

Elle quêtait souvent. Coiffée en auréole,
Elle arrivait chez vous comme un ange des cieux,
Et dans sa fine main vous glissiez une obole
Que vous rendait le ciel, c'est-à-dire ses yeux.

Quand elle entrait, le jour, dans la nef d'une église,
A voir son air modeste et son chaste maintien,
Et sur ses yeux baissés son voile de sœur grise,
Je ne sais quel respect vous rendait plus chrétien.

Le soir, devant la foule, au balcon d'un théâtre,
Jouant de l'éventail et savante à ce jeu,
Quand elle déployait ses épaules d'albâtre,
L'antique dieu malin vous touchait de son feu.

Fallait-il secourir quelque grande misère,
Rendre des exilés à leur foyer natal,
Vêtir des orphelins : « C'est bien, laissez-moi faire,
Disait-elle, pour eux nous donnerons un bal. »

Et de ce bal pieux quand l'heure était venue,
Rien n'arrêtait l'ardeur de ses entraînements.
On eût dit, à la voir danser à demi nue,
Qu'elle avait tout donné, même ses vêtements.

Elle parlait souvent du Ciel et de la Grâce,
Et sa voix était tendre et ses yeux étaient doux,
Si doux que l'on cédait à la grâce efficace,
Et qu'à ses pieds mignons on tombait à genoux.

Et, quand on était là, mourant pour Célimène,
Elle sentait son cœur tressaillir de pitié.
Être si charitable et rester inhumaine,
Cela se contredit, c'est trop d'une moitié.

C'est ainsi qu'aux sermons, aux neuvaines, aux quêtes,
Fervente on la voyait courir chaque matin,
Et courir chaque soir aux spectacles, aux fêtes,
Aux aveux murmurés dans les bruits d'un festin.

Elle vient de mourir. Que Dieu lui fasse grâce ;
Car, s'il juge à la fois et l'esprit et la chair,
Durant l'éternité je crains qu'elle ne passe
Ses jours en paradis et ses nuits en enfer !

VIII

L'EAU BÉNITE

Amour silencieux, redoutable martyr !
A vingt ans, je l'aimais, sans oser le lui dire,
Et j'aurais tout donné pour oser, une fois,
Effleurer son écharpe ou le bout de ses doigts.
Avec son abandon, sa beauté, sa jeunesse,
Elle me dit un jour : « Venez-vous à la messe ?
— Je veux bien, » répondis-je ; et, son livre à la main,
Je la suivis, rêvant tout le long du chemin.
Nous entrons sous le dôme : autel et galeries
S'enguirlandaient de fleurs, c'était Pâques fleuries.
L'œil était ébloui du feu des chandeliers.
Elle vint prendre place entre deux noirs piliers,
Et, comme un lis penché sous la brise qui pèse,
Elle inclina le front sur le bord de sa chaise.

Au bruit des hymnes saints, dans les flots de l'encens,
La prière absorbait son esprit et ses sens.
On chantait à l'autel ; moi, debout derrière elle,
Je demandais à Dieu la foi surnaturelle.
Pour unir mon extase au mystère divin,
Je tentais un effort, mais l'effort était vain.
Comment quitter des yeux l'harmonieuse ligne
De ce corps incliné, cette blancheur de cygne,
Et ces petits cheveux qui frisent sur le cou,
Et tout ce qui d'un saint ferait peut-être un fou ?
La messe dite enfin, elle leva la tête,
Et, tout émue encor des splendeurs de la fête,
Devant moi se fraya dans la foule un sentier.
Puis, arrivée au bord du large bénitier,
Puisant un peu de l'eau qui fait l'âme chrétienne,
Du bout de sa main blanche elle effleura la mienne.
A cet attouchement je fus près de mourir.
Je vis soudain, je vis le vaste ciel s'ouvrir ;
Je sentis sous mes pieds un tremblement de terre,
Et j'ai songé depuis que l'amour, ce mystère,
Ce dieu cruel et doux, maître du monde entier,
Est peut-être un démon sorti d'un bénitier.

IX

LA VOGUE

Maitresse qui t'en vas de caprice en caprice
Promenant ton amour,
Je n'ai jamais cherché, rends-moi cette justice,
Ton sourire d'un jour.

Non, ce n'est pas à toi, fantôme, à toi, mirage,
Illusion des sens,
Que je viens, pour gagner un frivole suffrage,
Brûler mon grain d'encens.

Je sais ce que tu vaux, à Paris comme à Rome,
Fille de carnaval,
Dont la faveur se pose, aujourd'hui sur un homme,
Demain sur un cheval !

Tout est bon, tout convient à cette fantaisie
 Qui s'é gare partout :
Musique et falbalas, cuisine et poésie,
 Tout passe par ton goût.

A ce goût fugitif malheureux qui s'enchaîne !
 Il ne vit qu'un instant.
Tu crois être la gloire, et tu n'en es qu'à peine
 Le reflet inconstant.

Non, la gloire est ailleurs : immobile et vêtue
 De l'azur immortel,
La gloire est une fière et sublime statue,
 Au sommet d'un autel.

Il faut, pour s'élever à sa hauteur suprême,
 Un effort souverain.
Quand on arrive là, c'est pour être soi-même
 Du marbre ou de l'airain.

La vogue est au contraire une femme pétrie
 De notre propre chair,
Qui change de visage, et dont le cœur varie
 A chaque souffle d'air.

Quand on croit la tenir, elle échappe plus vite
Qu'un oiseau, qu'un rayon ;
Elle passe en un soir du tribun qu'elle quitte
Au dernier histrion.

C'est la fille, en un mot, qui vous prend et vous laisse,
Et dont le triste amant
Se détache un matin, songeant à sa faiblesse
Avec étonnement.

Elle court, elle vole, et, déjà surannée,
Elle glisse en chemin ;
Tout est fini, bonsoir ! dans sa robe fanée
On l'enterre demain !

Et si l'on porte alors sa défroque à la salle
Où vont les brocanteurs,
Sa dernière couronne et son dernier gant sale
Restent sans acheteurs.

LES ÉTOILES FILANTES

Le ciel a vu passer bien des astres d'un jour
Qui dans la vaste nuit sont rentrés sans retour.
Qu'est devenu Lambert? Où donc es-tu, lumière
Que l'on donnait jadis pour égale à Molière,
Puisque le vieux Boileau, dans un vers hasardeux,
A la table d'un sot vous accoupla tous deux?
J'ai lu, je ne sais où, je crois dans un classique,
Que tu fus de ton temps un faiseur de musique,
Si bien que Poquelin, entrant dans un salon,
Put t'entendre jouer, un soir, du violon.

C'est ainsi; nous vivons, le hasard nous rassemble,
On nous voit côte à côte, on nous invite ensemble;
Molière est quelquefois moins connu que Lambert.
Le temps passe, au tombeau tout un siècle se perd;

D'un monde enseveli le jugement commence.
Dans un néant profond, sous un linceul immense
Le vulgaire troupeau disparaît sans retour.
Le grand homme, au contraire, est plus grand chaque jour ;
Et le juste avenir, dans cette fourmilière,
Oublieux de Lambert, ne voit plus que Molière.

XI

LES MAUVAIS CONSEILLERS

« Pourquoi, me disent-ils, ces ébauches sans nombre ?

Pourquoi de l'aube au soir

Écrire, si les vers plongent toujours dans l'ombre

Du paisible tiroir ?

» Hâte-toi de montrer le travail de ta plume,

L'œuvre de ton esprit.

Un poème est souvent plus beau dans le volume

Que dans le manuscrit.

» A quoi bon les rubis et le diamant rare

Qui sommeillent encor ?

Tant qu'il est enfermé sous la clef de l'avare,

A quoi bon le trésor ?

» Ces vers à peine éclos, il faudrait les répandre,
Et voir son nom grandir.
On ne chante jamais que pour se faire entendre
Et se faire applaudir. »

Ceux qui, pour tout conseil, me répètent ce thème,
Ignorent, à coup sûr,
La douceur qu'on éprouve à chanter pour soi-même.
A l'ombre de son mur.

Rejetés dans la foule et dans la nuit profonde,
Ils adorent le jour.
La gloire est, à leurs yeux, la seule chose au monde
Qui soit digne d'amour.

La gloire! elle se livre à si vil brocantage,
Et se vend à tel prix,
Que, dans nos tristes jours, l'honnête homme et le sage
La tiennent en mépris.

A ces folles clameurs qui font partout cortège
Au vice triomphant,
Ils préfèrent encor l'oubli qui nous protège,
L'oubli qui nous défend.

O sainte obscurité, je t'aime et je t'honore !

Asile chaste et doux,

Où toute chose pure et virgine encore

Se cache aux yeux jaloux !

Il fait bon sous ton toit ! de ton ombre bénie

Les hommes revêtus

Peuvent se dire au moins qu'ils sont en compagnie

De toutes les vertus ;

Tandis que le poète et l'artiste sublime

Auront pour compagnon

Tel bandit qui ne doit qu'à l'horreur de son crime

Le bruit que fait son nom !

XII

A UN DÉCOURAGÉ

Non, non, ne les crois pas, quand ils s'en vont pleurant,
Quand ils disent partout qu'il n'est plus rien de grand,
Que le soleil des arts de jour en jour décline,
Et qu'il ne reste plus à la France orpheline
Qu'un disque sans éclat qui penche à l'horizon.
Ceux qui parlent ainsi, mon frère, ont leur raison.
Ce sont les impuissants qu'offusque toute gloire
Ce sont les envieux, bâtards de l'écritoire.
Ceux qui, ne tirant rien de leur étroit cerveau,
Veulent tout rabaisser à leur triste niveau.
Laisse les dire, ami, ce siècle a sa puissance ;
Et, des dieux du passé que chaque époque encense,
Je n'en sais pas un seul, qui, chez nous rejeté,
Pût lancer un dédain à sa postérité.

Ne crois pas que Musset, connu de La Fontaine,
Fût repoussé par lui d'une mine hautaine.
Si Corneille trouvait Hugo sur son chemin,
Ne crois pas qu'il eût peur de lui serrer la main ;
Sur le même trottoir, ne crois pas que Racine
Rougît de saluer en passant Lamartine.
Enfin, si Sévigné, soudain rajeunissant,
Recevait un billet signé de George Sand,
Ne t' imagine pas que, pour mieux la confondre,
La marquise ayant lu refusât de répondre.

Mais venir les premiers, voilà le grand bonheur !
Tout l'amour, tout l'encens est pour eux, tout l'honneur.
Quand ils vinrent, ceux-là, notre langue ébauchée
Était comme une mère attendant sa nichée.
Les baptêmes joyeux, les accueils triomphants
Sont toujours, tu le sais, pour les premiers enfants.
Les seconds arrivants trouvent moins de tendresse.
Si la famille, enfin, trop nombreuse se presse,
La mère avec ennui voit ce flot débordant.
Malheur aux derniers-nés d'un lit trop abondant !
La maison appauvrie a tari ses ressources.
Ils iront à l'école avec des demi-bourses ;
On leur fera manger des noix et du pain bis.

Faudra-t-il des souliers ? faudra-t-il des habits ?
La mère désormais, prêchant les goûts modestes,
Dans l'habit des aînés leur taillera des vestes.
Voilà pourquoi, mon cher, nous qui sommes venus
Les derniers, nous jeûnons et nous allons pieds-nus.

N'importe, allons toujours, ne perdons pas courage,
Ces malheureux enfants qui, dans le premier âge,
Végètent, mal nourris, mal vêtus, mal menés,
Deviennent quelquefois plus forts que les aînés.

XIII

CONTRE LA MODESTIE

Par un petit vent froid, par un ciel bas et gris,
L'autre soir, au sortir du café de Paris,
Voici ce que disait, d'un accent triste et rogue,
Mon ami Léo, faisant un monologue ;
Il arpentait l'asphalte, et ne se doutait pas
Que je prêtai l'oreille et marchais sur ses pas.

« O vieille modestie, ô détestable voile !
Nuage où s'amortit la clarté d'une étoile !
Manteau de couleur sombre et bon à déchirer,
Puisqu'il dérobe aux yeux ce qu'il faudrait montrer !

J'ai vécu si longtemps sous cette lourde chape
Que, fatigué du poids, enfin je m'en échappe,
Et que je jette au vent les plis de ce linceul
Sous lequel je n'étais connu que de moi seul.
Donc, en face du ciel je le dis à voix haute :
Si je suis inconnu, c'est ma très-grande faute.
J'aurais pu comme un autre, et sans effort, ma foi !
Dans Paris-Landernau faire parler de moi.
Que fallait-il, mon Dieu, pour y faire tapage ?
Arriver un matin en galant équipage,
Courir le boulevard, réunir quelques sots,
Les emmener dîner aux Frères-Provençaux,
Et leur dire à la fin, de la poire au fromage :
« Je suis très-fort, messieurs ; rendez-moi tous hommage
» Je possède des dons que pas un de vous n'a.
» Tel que vous me voyez, je descends du Sina.
» Je pourrais, sous vos yeux, sans en chercher les rimes,
» Écrire d'un seul trait douze cents vers sublimes.
» J'ai grandi d'heure en heure et n'ai jamais déchu... »
Si j'avais dit cela, tout Paris l'aurait cru ;
Car Paris, ce blasé, ce railleur, ce sceptique,
Qui jette jusqu'à Dieu ses grains de sel attique,
N'est qu'un vieillard naïf, n'est qu'un grand ingénu,
Qui se laisse enjôler par le premier venu,

Et, pour vous élever à quelque rang suprême,
Croit au certificat que vous signez vous même ! »

Voilà ce qu'il disait, regagnant sa maison,
Et je demande, moi, s'il n'avait pas raison.

XIV

LES PREMIÈRES AMOURS

D'un de ces grands vieillards quand tu fais la rencontre,
Poète, ne crois pas au dédain qu'il te montre.
Que ce fût un instinct, que ce fût un travers,
Ce sage a commencé par écrire des vers.
« Lui des vers ? me dis-tu ; lui, des rimes ? » Sans doute.
On débute par là, puis on change de route.
Il fit rimer d'abord *laurier* avec *guerrier* ;
Mais la rime souvent restait dans l'encrier,
Et, mille fois déçu dans sa tâche morose,
Il résigna son âme aux faveurs de la prose.
Donc, s'il traite aujourd'hui la Muse avec dédain,
S'il rit des soupirants, qui, venus au jardin,
Font sous son balcon d'or leur veille accoutumée,
Enfin, s'il en médit, c'est qu'il l'a trop aimée !

C'est qu'un soir de printemps, comme chacun de nous,
Pressant, il vint tomber devant elle à genoux,
Et qu'elle fut cruelle, et qu'appelant main forte,
Elle dit à ses gens : « Qu'on le mette à la porte ! »
Oui, c'est ainsi, mon cher, de plus d'un prosateur.
Chacun fut pris, un jour, au charme tentateur,
Et le plus grand de tous, qui jamais ne s'en vante,
Éconduit par la dame, épousa la servante.

XV

L'IDÉAL

Sublimité de l'art, ô puissance, ô magie !
Renommée immortelle et sans cesse élargie !
Une statue est là, sur son socle d'airain ;
Elle exerce à jamais son charme souverain.
Le corps à demi nu, sous la mince tunique,
Elle s'épanouit comme une fleur unique.
Les siècles, qui partout vont jetant leur affront,
Ont passé sans creuser une ride à son front.
Dans sa grâce immuable, elle vit, elle est telle
Qu'elle sortit un jour des mains de Praxitèle ;
Et les peuples ravis s'en viennent tour à tour
Élever autour d'elle un murmure d'amour !
Or, depuis qu'elle est là, provoquant notre extase,
Combien d'êtres vivants ont péri sous sa base !

Que de femmes, hélas ! faites de notre chair,
Figures où la vie avait mis son éclair,
Fantômes que le vin de la jeunesse enivre,
Passèrent par troupeaux. Ces femmes croyaient vivre,
Elles portaient au front l'orgueil de la beauté.
Parlez à la poussière : Ont-elles existé ?
Dans quel miroir terni, dans quel cœur, sur quel sable
Ont-elles imprimé leur ombre impérissable ?
C'est ainsi : tout s'en va, tout tombe et se flétrit,
Hors le rêve idéal émané d'un esprit.
Le sang matériel qui coule dans nos veines
Ne colore ici-bas que des images vaines.
Le fantôme, c'est moi ; ce marbre est le vivant.
Le spectre que l'artiste un jour vit en rêvant
Avec toute la vie aura toute la gloire.
Ce qui marche au soleil n'est qu'une ombre illusoire ;
Ce qui n'a pas vécu vit éternellement.
L'amour, la passion, le cri, le mouvement
Vont des fils de Corneille aux enfants de Shakspeare.
C'est Hamlet, c'est Cinna, c'est le Cid qui respire ;
Et je suis moi, passant d'os et de chair pourvu,
Jaloux de ce Gil Blas que personne n'a vu !

XVI

A UN RÉFORMATEUR

Des misères du temps contemplateur morose,
Tu souris de pitié quand, du haut de ta prose,
Tu nous vois, nous chanteurs autrefois chers aux dieux,
Rendre notre pensée en vers mélodieux.
Quiconque de nos jours à rimer continue
Est resté, selon toi, dans l'enfance ingénue.
Les divins rossignols chantèrent un printemps.
C'est fini ; tous les vers sont faits depuis longtemps.
La muse, pour broder ne trouve plus d'étoffe. —
Quand tu parles ainsi, sévère philosophe,
Ton imbécillité me laisse stupéfait...
Tu vois que ce vers-là du moins n'était pas fait !

XVII

AU DERNIER TROUBADOUR

As-tu lu, mon ami, dans les vieilles chroniques,
L'histoire des chanteurs du beau pays gaulois,
De ces rimeurs heureux qui rimaient autrefois,
Toujours gais, toujours gueux et quelquefois cyniques ?

C'était sous le soleil d'aimables compagnons ;
Joyeux, la plume au feutre et la cape à l'épaule,
Ils chantaient à travers les villes de la Gaule,
Et dans les vieux châteaux couronnés de pignons.

Ils couraient aux tournois, ils brillaient aux ruelles.
Leur fortune tenait dans un sac sur le dos ;
Mais, riches en sonnets, en chansons, en rondeaux,
Ces illustres galants trouvaient peu de cruelles.

Sous la pluie et le vent, ils arrivaient un soir
Aux portes d'un donjon qui soulevait sa herse,
Et le feu n'avait pas séché sur eux l'averse
Qu'ils adoraient déjà la reine du manoir.

Ils aimaient Isabeau, Marguerite, Yolande,
Leur donnaient au hasard tous les noms de Cypris,
Se moquaient des jaloux, et, quelquefois surpris,
Couraient allégrement ferrailer sur la lande.

Et puis, quand ils avaient, braves comme le Cid,
Longtemps fêté l'amour, le vin et ses délices,
Repentants sur le soir et couverts de cilices,
Ils traduisaient en vers les psaumes de David.

Sortis des cabarets, ils entraient aux églises ;
De plaisir en plaisir quand ils avaient erré,
Ils achevaient toujours par un *Miserere*
Le recueil de chansons fait pour les Cydalises.

Oui, tels furent, ami, ces trouvères fameux,
Les Baïf, les Belleau, les Régnier, les Desportes.
C'étaient de bons vivants plus que des âmes fortes,
Et je t'ai soupçonné d'être bâti comme eux.

Le plaisir t'appelait, tu hantas ses royaumes ;
De tes vers en festons tu couronnas Vénus ;
Mais tout passe à la fin, les hivers sont venus,
Et je crois qu'il est temps de traduire les Psaumes !

XVIII

DÉMOLITIONS

1860

Est-ce avril qui renait ? d'un ciel déjà plus clair
Les premières tiédeurs se répandent dans l'air ;
Déjà mainte croisée, à ce clément zéphire,
S'ouvre plus confiante et librement respire :
C'est lui-même ; aux couleurs dont il rejouit l'œil,
Le printemps s'est trahi, courons lui faire accueil !

Ce vieux Paris d'ailleurs, dans ses métamorphoses,
Vaut-il un coin de terre où fleurissent les roses ?
L'heureux Paris des arts, connu du monde entier,
Paris n'est plus Paris, ce n'est plus qu'un chantier ;

D'un peuple de maçons c'est le poudreux empire.
Le fracas des marteaux a fait taire la lyre.
L'échafaudage y règne à tous les horizons ;
On renverse, on bâtit portiques et maisons ;
La pioche et le pic font partout leur trouée ;
Partout de noirs débris la voie est obstruée,
Et, groupes délogés, partout les émigrants
Promènent au hasard leurs pénates errants.

O misère, o regrets ! combien de chères ombres
Croulent dans la poussière et gisent en décombres !
Que d'images s'en vont qu'on voudrait retenir !
Chaque pierre qui tombe avait son souvenir,
Chaque mur son histoire encor debout la veille :
Molière ici vécut ; là demeurait Corneille.
Les plus grands de nos dieux s'exilent sans retour !...
De cette fièvre aussi Rome fut prise un jour ;
On la vit, à la fin, cette race immortelle,
Quitter le glaive illustre et prendre la truelle,
Renverser, démolir, fondre de toutes parts
Tout ce qui fut l'orgueil de ses premiers remparts,
Et, sur l'emplacement de ses vieux toits rustiques,
Multiplier sans fin les fastueux portiques.
Des flancs du Janicule au front du Palatin,

Le marteau chaque jour sonna dès le matin ;
Le plus vil affranchi, pour y loger ses lares,
Se bâtit un palais riche en dépouilles rares ;
La fille d'un esclave au service des bains
Eut sa villa superbe aux quartiers suburbains.
Plus belle tous les jours, plus grande que la veille,
Rome enfin ne fut plus qu'une immense merveille,
Qu'un amoncellement de frontons suspendus,
De palais, de jardins au hasard confondus,
Où partout se mêlait, comme en un labyrinthe,
L'ivoire de l'Euphrate au bronze de Corinthe !
Hélas ! tout cet éclat rendit les dieux jaloux.
Les temps étaient venus, les temps de leur courroux :
Ce fut quand on put lire, au front d'Auguste même,
Les mots de décadence et de chute suprême ;
Ce fut quand, dégradés de leurs titres anciens,
On vit les lâches fils des fiers patriciens
Aux portes de Néron traîner leurs laticlaves ;
Quand tout ce peuple-roi fut un troupeau d'esclaves ;
Quand l'orgueil, quand le feu des brutaux appétits
Eut tout enveloppé, les grands et les petits,
Et que Rome à la fin, de luxure énervée,
Des chevaux d'Attila pressentit l'arrivée !

**Viens donc, Muse, partons, suivons nos doux penchants ;
Fuyons dès ce matin la ville pour les champs.
Plus loin que les faubourgs, plus loin que les banlieues,
Que les grands horizons aux vagues lignes bleues,
Courons nous enivrer de la senteur des bois,
Dormir dans l'herbe haute, et, bercés par la voix
Du rossignol qui chante ou du ruisseau qui coule,
Oublier le fracas de Paris qui s'écroule.**

XIX

EN SORTANT DE PARIS

O trottoirs, où l'ennui crotté
Cherche un rayon qui ne luit guère !
O salons, où l'on prend le thé,
En tenant maint propos vulgaire !

Quartiers que les maçons brutaux
Éventrent de leurs mains cruelles,
Vieux murs tombant sous les marteaux
Et renaissant sous les truelles !

Théâtre, où la muse aux abois,
De vieux oripeaux attifée,
Nous sert pour la centième fois
La même intrigue réchauffée !

Pédants, qui jetez un discours
A travers une causerie !
Courtisans de toutes les cours,
Valets de toute broderie !

Ministres amassant leur foin ;
Traitants engraisés de rapines !
Femmes qu'il faut aimer de loin :
Cœurs étroits, amples crinolines !

Génie insulté par les sots,
Vieilles croyances méprisées,
Faux serments jetés à boisseaux
Au vent des publiques risées !

Servilités, abjections ;
Vices impurs menant leur danse ;
Apothéoses d'histrions,
Universelle décadence !

J'ai besoin de respirer l'air,
L'air qui souffle aux régions libres,
De m'y refaire un cœur plus fier,
D'y retremper toutes mes fibres.

Je m'en irai sur les hauteurs ;
Je veux gravir, exempt de chaînes,
La montagne où sont les pasteurs,
La montagne où sont les grands chênes!

XX

CONVALESCENCE

Je n'espérais plus vous revoir,
Riants coteaux, fraîches ravines !
J'avais perdu ce cher espoir,
O mes vallons ! ô mes collines !

La mort, à moitié du chemin,
Arrêtait soudain ma carrière.
Qu'il faut peu, faible corps humain,
Pour te jeter sur la poussière !

J'étais vaincu, je n'attendais
Que le coup par qui tout s'achève ;
Chaque matin, je demandais :
« N'est-ce pas la nuit qui se lève ? »

Si quelque ami, ne parlant pas,
Venait s'asseoir près de ma couche,
J'avais l'arrêt de mon trépas
Dans le sourire de sa bouche.

Il sortait, disant: « A demain ! »
Et moi je restais, solitaire,
Ayant déjà sur chaque main
Je ne sais quelle odeur de terre.

La nuit, tandis qu'au bruit des chars
Paris court à ses jeux sans nombre,
J'ai vu des visages blafards
S'incliner sur mon chevet sombre.

Des groupes à pas ténébreux
Se glissaient le long des murailles :
« Il dort ! murmuraient-ils entre eux,
Apprêtons-nous aux funérailles. »

Et ma lampe était dans un coin,
Clarté qui pâlit et qui tremble :
« O lampe ! nous n'irons pas loin ;
Nous finirons, disais-je, ensemble ! »

Eh bien, non, Dieu n'a pas voulu
De cette vie abandonnée.
Mon temps n'était pas révolu ;
J'avais encore une journée.

Béni soit le Dieu de pitié
Qui de la nuit refait l'aurore ;
Qui ne veut pas mettre le pied
Sur la mèche fumante encore !

« Réveille-toi de ton sommeil,
M'a dit le maître de Lazare.
Debout ! retourne à ce soleil
Qui réjouit et qui répare ! »

Et je reviens ; je vous revois,
Sentiers, ombrages, nid champêtre !
Je vous salue, antiques bois,
Vous qui savez l'art de renaitre !

J'aspire l'air qui sort de vous,
Je me sature de vos baumes.
Que ce soleil d'avril est doux
A qui revient des noirs royaumes !

Dans les parfums du vert sillon,
Voyez, je cours, joyeux, avide.
Je suis semblable au papillon,
J'ai dépouillé ma chrysalide.

O promenade en plein azur !
Espace où l'âme se déploie !
Le jour qui m'éclaire est si pur
Qu'il semble un reflet de ma joie.

Je vais, je viens ; plus de douleurs !
De ces gazons l'odeur m'enivre.
Ne craignez rien, petites fleurs,
Moi qui revis, je laisse vivre !

Je suis l'enfant que tout séduit,
Un nid d'abeille, un gland de chêne ;
Je suis l'échappé de la nuit
Qui traîne encore un bout de chaîne.

Si j'ai gardé quelque pâleur,
C'est que j'ai fait un mauvais rêve.
Homme ou brin d'herbe, à ta chaleur,
O vieux soleil ! tout reprend séve.

Parle-moi, frêne du ruisseau !
Enseigne-moi, bruyère épaisse !
Apprenez-moi de quel berceau
Remonte en nous cette jeunesse.

Chênes des bois, herbes des champs,
Nature entière que j'embrasse,
Dites-moi surtout par quels chants,
L'hiver fini, vous rendez grâce !

XXI

RÉSURRECTION

Rouvre au soleil levant ta croisée et ton cœur,
Poète ! enfin l'hiver sous ce rayon vainqueur
Fuit, repliant sa brume, et voici que la nue
Roule en ses plis vermeils la clarté revenue ;
Un vent tiède et léger, sans passer par les monts,
De son souffle adouci réjouit les poumons ;
L'azur luit ; un vert tendre aux rameaux se déploie ;
Il flotte dans les airs comme un frisson de joie,
Et tu croirais entendre, à ce frémissement,
Tous les bourgeons d'avril s'ouvrir confusément !

Salut, blancheur du ciel, de rayons sillonnée !
Première heure d'azur de la riante année !

Murmure, éclat, parfum, sursaut mystérieux
De tout ce qui tressaille et renaît sous les cieux.

Oh ! renaître ! oh ! sentir enfin qu'on se relève
Dans toute sa fraîcheur et dans toute sa sève !
Comme l'arbre des bois, secouer son sommeil,
Se baigner de nouveau dans un flot de soleil,
Entendre encor chanter, sur son rameau qui tremble,
Et la feuille et l'oiseau qui s'éveillent ensemble,
Cette félicité de la ronce et du houx,
A l'homme seul, mon Dieu, la refuserez-vous ?
Faut-il que cet élu, que ce roi de la vie,
Même au cyprès des morts jette un regard d'envie,
Et que, seul de ce monde, il ne partage pas
Ce réveil du brin d'herbe écrasé sous son pas ?...

Ne fût-ce qu'un seul jour, Seigneur, que je m'éveille,
Ame renouvelée, à moi-même pareille,
Quand, sans regret, sans peur, austère adolescent,
Pour quelque droit sacré j'aurais donné mon sang ;
Ou bien quand épiant quelque forme aux longs voiles,
Je veillais jusqu'à l'heure où penchent les étoiles,
Attendant, bien des fois dans la pluie et le vent,
Qu'un fantôme apparût sous le rideau mouvant,

Et qu'un gant de la veille, une rose flétrie,
Fût, de là-haut, jetée à mon idolâtrie !
Ah ! c'était l'heureux temps, et, si je ne dois plus
Connaître ces bonheurs des terrestres élus,
Si je dois désormais m'affaïsser triste et blême,
Mieux vaudrait, ô mon Dieu, mourir aujourd'hui même,
Exhaler un esprit encor jeune et viril,
Et vous rendre mon cœur dans ce rayon d'avril !

XXII

A UN CRITIQUE

Assis au bord d'un champ, dans ces jours où l'année
Ramène au dur labour la charrue obstinée,
Je voyais les grands bœufs, dans le sombre terrain,
Rivalisant d'efforts, tirer le soc d'airain,
Et lentement creuser en sillons parallèles
Le sol où germera l'or des blondes javelles.
Sur leurs pas, le fermier, grave et silencieux,
Marchait : les yeux errant de la campagne aux cieus,
Il semblait consulter les présages d'automne ;
Et, tandis qu'il suivait le sillon monotone,
Moi, j'essayais de dire, en quelques sobres chants,
L'austère majesté de ce travail des champs.

J'aurais voulu, voisin des colons et des pâtres,
En peindre les vertus, les mœurs opiniâtres,
Et, sous l'œil des cités qu'affligent tant de maux,
Faire luire au soleil l'humble paix des hameaux.
J'estimais qu'un poète, hirondelle au passage,
Pouvait de ses chansons faire un emploi moins sage !

Un journal de la veille, arrivant jusqu'ici,
Éclaire mon erreur et m'apporte un souci.
Ta prose, où volontiers, ô généreux critique,
Je reconnais la verve et l'élégance attique,
Des poètes du temps compulse les essais,
Et nous englobe tous dans un même procès.

— Or çà, vous qui chantez, quels titres sont les vôtres ?
Êtes-vous des martyrs ? êtes-vous des apôtres ?
Une auréole au front, allez-vous, dans la nuit,
Montrant la route obscure au monde qui vous suit ?
Du cri de vos douleurs, durant les marches rudes,
Faites-vous retentir l'écho des solitudes ?
Votre sang coule-t-il ? et, le long du chemin,
L'offrez-vous en breuvage au pâle genre humain ?
Non, fuyant désormais l'autel du sacrifice,
Le dieu que vous servez se nomme le caprice.

Étrangers à l'*Idee*, aux publiques douleurs,
Vous êtes avant tout d'habiles ciseleurs.
Dans la prose et le vers trouvant deux renommées,
L'un tire d'un écrin des émaux, des camées ;
La strophe sous ses doigts joint l'éclat au fini :
Mais qu'avons-nous besoin d'un nouveau Cellini ?
L'autre, jeune inspiré, pris d'une audace rare,
Sur la corde tendue ose mettre Pindare ;
Sous l'habit à grelots fait de mille couleurs,
Son fantasque Apollon passe au rang des jongleurs.
Celui-ci, réchauffé d'une sève exotique,
Ne reconnaît que l'Inde et que la Grèce antique.
Les palmiers inclinés sous les cieux étouffants
L'attirent ; les troupeaux de sages éléphants
A Vichnou comme à Zeus disputent son hommage.
L'hierophante en lui se complique du mage ;
Il est robuste et grand ; mais que nous font à nous
Et la Grèce d'Homère et les dogmes indous ?
Celui-là, qu'un triomphe a payé de ses peines,
Fréquente le désert, pleure la mort des chênes ;
Pieux, et traduisant le chœur universel,
Il gravit pas à pas les monts voisins du ciel,
Et dresse à l'idéal un autel sur leur cime ;
Il serait mieux compris s'il était moins sublime.

Dans son caprice errant, l'autre, enfin, chante un jour
 La mer, les matelots, puis il change d'amour,
 Fuit la rive, et, cédant à l'attrait qui le gagne,
 Raconte les travaux des fils de la campagne.
 Honnête est le dessein ; mais lourde son erreur :
 Qui de nous se soucie encor du laboureur ?

— D'un style à grands effets, que l'abonné remarque,
 Voilà ce que tu dis, ô rigide Aristarque !
 Voilà ce que tu dis, inspiré d'un courroux
 Qui frappe autour de toi sur chacun et sur tous.
 Songes-y cependant, ô juge, et sois sincère :
 Pour toucher à la lyre est-il bien nécessaire
 D'être ce solennel pontife des vieux jours,
 Dont la peinture brille en ton heureux discours ?
 Tous les fils de la Muse aimable et vagabonde,
 Tous ceux qui, d'âge en âge, ont passé dans ce monde,
 Chantant, pleurant, riant, à leur heure, à leur choix,
 Furent-ils des martyrs courbés sous une croix ?
 Quand, assis dans les fleurs aux vallons de Sicile,
 Théocrite animait la flûte au chant docile,
 Qu'il disait des pasteurs les amours et les jeux,
 Était-il un apôtre en mission chez eux ?
 Quand Horace, en avril, ceint de lierre et de roses,

Proscrivait les travaux et les censeurs moroses ;
Quand, des ennuis de Rome à Tibur soulagé,
Il chantait ton doux rire, ô douce Lalagé,
Et ce cher coin du monde, aimé plus que tout autre,
Était-il un martyr, était-il un apôtre ?
Quand, de sa grâce exquise héritier parmi nous,
La Fontaine, au courant d'un vers facile et doux,
Prêtait à la fourmi sa langue naturelle,
Ou des loups et des chiens racontait la querelle,
Son front rayonnait-il dans le nimbe de feu ?
Se croyait-il sur terre un messager de Dieu ?
Certe, alors qu'on y pense, on s'imagine comme
De sa lèvre narquoise eût souri le bonhomme,
Si quelque beau diseur fût venu par hasard
Lui prêcher bruyamment l'apostolat de l'art !

— Mais, nous dis-tu, voyez, ô chanteurs sans courage,
Ce qu'osaient accomplir, à l'aube de notre âge,
Ceux de vos devanciers dont survivra le nom,
Goethe, Oberman, René, Lamartine, Byron :
Ils chantaient, en des vers dont s'est brisé le moule,
Les instincts, les douleurs, les espoirs de la foule.
Eux-mêmes, pénétrés des passions du temps,
S'en faisaient à l'envi les échos palpitants.

On sentait, à leur voix moins creuse et moins frivole,
Qu'au nom de cette foule ils portaient la parole ;
Et, de leur lyre aimée accueillant chaque son,
L'âme d'un peuple entier vibrait à l'unisson.

— Il est vrai ; mais alors de généreuses flammes
Échauffaient tous les cœurs, brûlaient toutes les âmes !
Un vieux monde achevait de crouler en débris :
Parmi les survivants, de sa chute meurtris,
Les uns, d'un cœur pieux, en évoquaient les ombres ;
Les autres, détournant leurs yeux de ses décombres,
Aimaient mieux saluer en son riant berceau
Le siècle qui naissait, marqué d'un divin sceau.
La jeunesse d'alors, brûlant de nobles fièvres,
N'avait pas seulement de grands mots sur les lèvres.
Un idéal d'amour, d'honneur, de liberté,
Exaltait au soleil sa fière puberté.
Libre, aux Grecs dans les fers portant la délivrance,
La parole vibrait dans l'air pur de la France ;
A la lutte, aux succès, l'écolier prenait part ;
Et la femme elle-même en rêvait à l'écart.
A cette heure, il fut beau, dans le commun délire,
De vivre au cœur du siècle et d'en être une lyre,
D'écouter dans la foule, et de prêter sa voix

A tant de vœux confus bourdonnant à la fois,
Au rêve, à l'utopie, à l'espoir qui s'élançe,
A toute chose enfin souffrant de son silence,
Et qui, pour s'exprimer, longtemps muette en nous,
Attend qu'une parole éclate au nom de tous!

Ah! de ces nobles temps combien l'heure où nous sommes
Diffère! Quelle foi survit parmi les hommes?
Quel généreux amour garde encor le pouvoir
De réveiller des cœurs si lourds à s'émouvoir?
Est-ce toi, Liberté, rêve des grandes âmes?
Non, trop rude est pour eux l'effort que tu réclames.
Aucun des anciens droits conquis sous le soleil
Ne vaut, quand on y songe, une heure de sommeil.
Le devoir et l'honneur, vains mots, cultes frivoles.
Les gloires du passé, chancelantes idoles!
La parole, instrument qui portait son danger:
Comme un glaive au fourreau, laissons-la se ronger.
Elle dort; qu'on l'oublie et qu'on dorme; que dis-je?
Ce temps a son amour, ce temps a son vertige,
Il a sa passion qui, tous, jeunes et vieux,
Les pousse à la mêlée, âpres et furieux:
C'est à qui, des premiers, pâles d'effervescence,
Embrassera le but: fortune et jouissance;

A qui, pour enlever les butins où l'on court,
Sait prendre, oblique ou droit, le sentier le plus court !
Jeunesse de ce temps, instruite par Barème,
Aux sordides calculs tu t'exerces toi-même !
Des roses du matin tu veux savoir le prix ;
Et tes plus beaux romans en chiffres sont écrits !...
Quand un monde en est là, que fera le poète ?
Ira-t-il au grand jour, complaisant interprète,
Glorifier l'orgie et chanter les marchands ?
O pudeur ! il se tait, ou porte ailleurs ses chants.

— Vois plus haut et plus loin, traverse le nuage !
Réponds-tu ; nous touchons au lever d'un autre âge :
A jeun dès le berceau, la triste humanité
Pliait au joug de fer trop longtemps supporté.
Cette soif de jouir, qui chez elle fermente,
Trahit l'ardent besoin d'une ère plus clémente.
Elle vient ! ces vapeurs dont s'offusquent tes yeux
Précèdent un matin d'autant plus radieux.
Pour quiconque a le sens des augures célestes,
Les dons de l'avenir s'annoncent manifestes.
Vois : l'homme désormais à tous les éléments
Parle en maître ; ses chars, ses navires fumants
Au vol de la vapeur courent la terre et l'onde.

Le Temps, ce dieu jaloux, a disparu du monde.
La pensée, empruntant ses fluides à l'air,
Sur un fil se promène et devance l'éclair.
Le savoir affranchi ne connaît plus d'obstacles.
Qui ne pressentirait, à de pareils spectacles,
Une époque où la terre, ancien vallon de pleurs,
Verra l'homme investi d'apanâges meilleurs ;
Où les peuples, mêlés dans un chœur sympathique,
Effaceront entre eux toute frontière antique ;
Et, jouissant des fruits conquis sur le destin,
S'enivreront en paix dans un commun festin ?

— Dieu veuille t'écouter, homme aux riants présages !
Comme un autre, j'ai foi dans le progrès des âges ;
Sur ce globe d'exil passager pour un jour,
Comme un autre, j'ai soif d'harmonie et d'amour .
Ce siècle où les humains, dégrevés de leurs peines,
Boiront paisiblement la vie aux sources pleines,
Qui ne l'invoquerait?... mais, à vrai dire encor,
Rien de ce que je vois n'annonce un âge d'or.
Heureux ceux qui vivront assez pour le voir naître !

Permetts, en attendant, qu'assis au pied d'un hêtre,
Je suive en ses travaux — qui sont aussi les miens —

L'homme soumis encore au poids des jours anciens.
Laisse-moi l'admirer dans sa pauvreté sobre,
Soit qu'ouvrant les sillons, au tiède vent d'octobre,
Il y sème le grain qui mûrira pour nous ;
Soit qu'au flanc des coteaux, berger tranquille et doux,
Il veille à son bétail dans les herbes voisines,
Et qu'il regarde l'heure au cadran des collines !

XXII

LE RUISSEAU

Dans ton lit blanchissant qui montre à nu sa pierre,
Te voilà donc tarie, indigente rivière!
Tes berges, au soleil de l'ardente saison,
Ont vu sécher ton onde et mourir leur gazon.
Les arbres de tes bords, frênes, saules, érables,
Bercent avec ennui leurs feuilles misérables ;
Leur épaisse racine, aux longs bras chevelus,
Attend pour s'y tremper l'eau qui ne coule plus.
En vain l'oiseau du ciel, pris de fatigue en route,
Demande à tes graviers une dernière goutte ;
Il fuit ce dur limon qui trompe son espoir,
Et va sous d'autres cieux chercher un abreuvoir.
J'ai vu pourtant, j'ai vu des jours, ô ma rivière,
Où ton onde au soleil courait joyeuse et fière ;

Les bois reverdissaient aux deux bords de ton cours :
Les oiseaux y volaient de tous les alentours ;
Les filles du hameau venaient d'un pas agile
Puiser ton cristal pur dans la cruche d'argile,
Et, quand elles passaient le frêle pont mouvant,
Sur ton onde grossie elles tremblaient souvent.

O mon ruisseau tari, nos destins sont les mêmes.
Comme toi, le poète a ses langueurs suprêmes ;
Il végète, il attend, l'œil tourné vers les cieux :
Rien n'en descend pour lui qu'un deuil silencieux.
Puis tout à coup son cœur s'éveille, sa pensée
Se retrouve abondante et jaillit cadencée,
Il chante, et les échos, ravis de ses chansons,
A la foule attentive en redisent les sons.

O poète, ô ruisseau dont l'image est pareille,
Au sortir des saisons où votre urne sommeille,
Où vos flots desséchés abandonnent leurs bords,
Pour que vous retrouviez à la fois vos accords,
Pour que vous fécondiez de nouveau les rivages,
Hélas ! que vous faut-il à tous deux?... Des orages.

XXIV

A UNE VIEILLE SERVANTE

Reste ainsi, ne fais pas un geste,
Ne quitte pas ton escabeau.
Poursuis ta besogne modeste,
A côté d'un pâle flambeau.

Mon cœur est plein, mon œil se mouille,
Lorsque, seule et baissant les yeux,
Je te vois filer ta quenouille
A ce foyer silencieux.

Les obscures vertus de l'âme,
Le dévouement et la bonté,
Prêtent au front de l'humble femme
Je ne sais quelle majesté.

Les longs jours ont creusé ta tempe ;
Tes yeux, tristes et doux à voir,
Ont l'éclat voilé de la lampe
Que tu m'allumes chaque soir.

Au bruit des heures que balance
La pendule de l'escalier,
Tu vas et tu viens en silence,
Faisant ton travail familial.

La fatigue est ton habitude ;
A l'œuvre dès le point du jour,
Tu donnes à la servitude
La forme auguste de l'amour !

O chère femme ! ô sainte esclave !
Je te vénère avec pitié,
Toi dont la chaîne et dont l'entrave
Ne tiennent que le cœur lié !

Les souvenirs du premier âge,
De tout ce beau temps effacé,
Se lèvent, avec ton image,
Des profondeurs de mon passé.

Te souviens-tu de notre aurore ?
Te souviens-tu de la saison
Où la vie, au rire sonore,
Égayait toute la maison ?

Nous étions alors tous ensemble,
Le père et les enfants, heureux,
Et la mère qui toujours tremble,
Car l'amour est toujours peureux.

Après les heures de l'étude,
Nous revenions à nos ébats,
Et toi, non sans inquiétude,
Tu suivais, tricotant nos bas.

Chacun volait à sa chimère ;
Tu n'en perdais aucun de l'œil,
Ayant les soucis de la mère,
Sans en avoir le doux orgueil.

De nos douleurs et de nos joies,
Dès lors, tu pris toujours ta part ;
Mais, sous le joug où tu te ploies,
Tu la pris toujours à l'écart.

Tu contenais, à chaque épreuve,
Ton cœur muet, quoique trop plein :
Avec la veuve tu fus veuve,
Orpheline avec l'orphelin !

Quand la maison dépareillée
Vit quelquefois entrer la mort,
Ce fut toi qui, dans la veillée,
Restas près de celui qui dort.

De ce passé tu survis seule,
O vieille femme en cheveux blancs,
Vénéralde comme une aïeule
Pleine de souvenirs tremblants !

Tu l'as gardé dans ta mémoire
Comme un mystérieux trésor,
Comme ces fleurs, dans une armoire,
Dont le parfum s'exhale encor !

De chaque enfant, de chaque maître,
Tu te complais à discourir ;
Tu sais la chambre où tu vis naître,
Et la chambre où tu vis mourir.

Voilà pourquoi je te contemple,
Le cœur et les yeux attendris,
Dernière colonne du temple
Qui jonche le sol de débris !

De tout ce passé que je pleure,
De l'âme même des parents,
En toi quelque chose demeure :
Je le retrouve et le reprends.

Quand tu vas effleurant la dalle,
Près du foyer, soir ou matin,
Le bruit même de ta sandale
Semble un écho du temps lointain.

Va, je t'aime, âme simple et grande,
Toi qui ne sus jamais haïr ;
Je t'aime, et, moi qui te commande,
Je me sens prêt à t'obéir !

XXV

VOYAGE A ARLES

Nous partîmes un soir, comme la nuit venait,
Ayant pour conducteur Paulin, fils de Planet.
Pourquoi partir le soir, me direz-vous, à l'heure
Où le sage plutôt regagne sa demeure ?
Paresse, oublis, lenteurs, délais hors de saison,
C'est tout ; je ne vois point ailleurs d'autre raison.
Nous avions du hangar tiré pour véhicule
Un char dont l'origine aux temps gaulois recule :
Assez dur de ressorts, assez haut d'avant-train,
La capote en auvent faite en peau de chagrin.
Voiture des aïeux, par ce dernier hommage,
Il nous fut doux encor d'honorer ton image !
Si la vogue est au char qui roule sur le fer,
Ce n'est point sans raison que l'ancien nous fut cher.
Il est bon d'aller vite et de brûler sa route ;

Mais y voir en chemin n'est pas mauvais sans doute.
Il est bon d'être en nombre, au hasard et sans choix ;
Mais, de même, à son aise on va bien deux ou trois.
Donc, nous allions ainsi, mesurant notre marche,
A l'instar d'un ruisseau qui coule en paix sous l'arche ;
Observant à loisir, saluant de la main
Chaque site entrevu, chaque arbre du chemin ;
Échangeant des propos d'école buissonnière
Avec chaque piéton rencontré dans l'ornière,
Lui demandant le nom de ce hameau charmant
Qui, là-bas, dans la brume apparaît vaguement,
D'où vient ce ruisseau clair dont nous longeons la berge,
Et si les lits sont bons à la prochaine auberge.
— Au passage d'un pont fait de vieux soliveaux,
L'imprévu nous arrête : un de nos deux chevaux
Aux traits d'un autre char s'accroche et s'embarrasse.
On se vit au moment de la culbute ; Horace
Sur la route de Brinde eût rebroussé chemin.
Pour moi, qui, Dieu merci ! ne suis pas si Romain,
J'admoneste en riant notre cocher qui bâille,
Et nous continuons d'aller, vaille que vaille.

L'heure passait pourtant, et la nuit approchait
Sans que l'on vit encor ce toit que l'on cherchait.

— Or çà, Robin des Bois! et toi, vieux Lafayette!
Croyez-vous ne traîner qu'une simple charrette?
C'est ainsi que Paulin, tardif à s'émouvoir,
Parle à ses deux coursiers, l'un blanc et l'autre noir.
Au légitime orgueil que cet appel réveille,
L'un et l'autre animal redresse un bout d'oreille;
Tous deux prennent le trot, et, d'un heureux élan,
Nous atteignons le gîte: Hôtel du Cheval-Blanc.
Permetts que je t'honore à ton tour d'une larme,
Vieille auberge, autrefois si pleine de vacarme,
Rustique hôtellerie, où le soir, à grand bruit,
Un flot de voyageurs venait passer la nuit;
Où parmi les chansons, les baisers, les reproches,
S'entendait le tic tac des homériques broches!
O demeure, ô foyer, dont une image, hélas!
Ne se retrouve plus qu'au pays de Gil Blas!
Jadis il était beau de revoir, de ta porte,
Et l'hôte familier et la soubrette accorte,
Et la vaste cuisine aux arceaux enfumés
Où les poulets de Bresse étaient sitôt plumés!

Cet heureux temps n'est plus. En vain, d'un regard sombre,
Ton hôte, encor debout, semble en évoquer l'ombre:
Par intervalle, à peine, arrivant sur le soir,

Un pâle voyageur chez toi revient s'asseoir.
La cendre à ton foyer l'accueille, refroidie ;
La servante en un coin bâille, fille engourdie ;
Et tes chats et ton chien, pleurant en faux-bourdon,
Te chantent jour et nuit le chant de l'abandon !

Un bonheur cependant, qui tint de la féerie,
Ce soir-là, consolait la sombre hôtellerie.
Comme nous achevions en paix notre repas,
Grand tumulte au portail, bruit de voix, bruit de pas.
« Votre meilleur gibier ! vos chambres les plus belles ! »
Disaient tout haut ces voix, fières et solennelles.
Était-ce un prince errant, de ses pages suivi,
Qui faisait sa harangue à l'hôtelier ravi?...
C'était, dieux immortels ! un prince de théâtre,
Suivi de son cortège, hommes au teint de plâtre.
Il arrivait superbe, ayant à son côté
La reine de la troupe, une illustre beauté,
Qui, sans manteau, pourtant, sans fard, sans diadème,
Au feu de la cuisine apparut un peu blême.
Ces glorieux acteurs, dont j'ignore le nom,
Comptaient, le lendemain, au peuple d'Avignon
Donner la tragédie, avec musique et danse ;
Le confident, du moins, m'en fit la confidence.

Sans ordre, assis à table, ils parlaient de *Cinna*,
Égayé d'un ballet que leur chef dessina.
La superbe Émilie, en goûtant la salade,
S'exerçait aux grands vers sur un ton de roulade ;
L'ardent Cinna tenait, par un effet de l'art,
Son couteau de dessert comme on tient un poignard ;
Auguste à tout moment répétait : « Prends un siège ! »
Et moi, gardant mon coin : « Soyez heureux, disais-je,
Et que les justes dieux soient prodigues pour vous
De lauriers, de bravos et même de gros sous. »

En route, au jour suivant, notre obscur attelage
Trottait dans la poussière épaissie en nuage.
Le mistral, ce jour-là, faisait rage dans l'air,
Le mistral, ce fléau, cet aquilon d'enfer
Qui, du Rhône écumeux sillonnant la vallée,
Jette aux saules des bords son onde échevelée ;
Qui défonce les toits rencontrés sous son vol,
Courbe les peupliers jusques au ras du sol,
Et, parmi les troupeaux que transit son haleine,
Sur le dos des brebis lui-même tond la laine !

Morne, le front battu par l'assaillant brutal,
Je maudissais le jour qui fut son jour natal :

VOYAGE A ARLES.

« Heure triste, pensais-je, heure déshonorée,
Que celle où se leva ce moderne Borée,
Quand nos pâles aïeux, étonnés de sa voix,
L'entendirent mugir pour la première fois !
Rome sur nous régnait : au versant des Cévennes,
La hache ayant fauché les sapins et les chênes,
Le nouveau fils du Nord, inconnu jusque-là,
Sortit de la montagne en hurlant : « Me voilà ! »
La chose, à ce qu'on dit, arriva sous Tibère ¹,
Et je le crois, ce vent est digne d'un tel père !
En vain, pour conjurer ses ravages mortels,
Le peuple suppliant lui dressa des autels ;
Une fois déchainé, c'est la bête qu'on lâche ;
Il soufflait, et depuis... il souffle sans relâche. »
Or, tandis que sur nous, du soupirail des monts,
Terrible, il exhalait tout l'air de ses poumons ;
Tandis qu'obliquement, en traître insaisissable,
Du fleuve dans nos yeux il jetait tout le sable :
« Dieu, pensais-je à part moi, n'est point l'auteur du mal ;
Dieu créa le zéphir, l'homme a fait le mistral ! »

Enfin, comme le soir modérait sa colère,
La cité vénérable, auguste, séculaire,

1. Historique.

Dévoile à nos regards sa couronne de tours.
Salut, Arles ! tes murs nous garderont trois jours ;
Trois jours, nous foulerons, recueillant nos pensées,
Tes marbres, ton théâtre aux dalles dispersées,
Et ton cloître pieux que Trophime a béni,
Et ta sanglante arène où la lutte a fini !

Ville qu'entoure au loin ta vaste plaine jaune
Et qu'endort en passant le murmure du Rhône,
Murs qui gardez encor sur vos restes épars
Un reflet qui s'éteint du règne des Césars,
J'ai vu, sous vos arceaux qui pendent en ruines,
J'ai vu les bruns pasteurs des campagnes voisines,
Un matin de printemps, se rassembler nombreux,
Et debout au soleil tenir conseil entre eux.
Vêtus à larges plis du lourd manteau de laine,
Appuyés d'un bâton, fait d'érable ou de chêne,
Gravement ils causaient ; ils choisissaient le jour
Où chacun vers les monts s'en irait à son tour ;
Car la saison venait où l'on part, où l'on gagne
L'ombre, chère aux troupeaux, et l'air de la montagne.
Et j'ai cru voir, alors, ce vieux Forum romain,
Où, dans les premiers temps, venaient, la pique en main,
Portant la peau des loups en guise de tuniques,

Les bergers du Vénafre et les pâtres Herniques !

Le soir du même jour, — souvenirs éloquents !
Je suivais le chemin qui mène aux Élyscamps :
A travers les tombeaux solitaire avenue !
C'est là que, par essaims, quand leur heure est venue,
Se révèlent encore, aux clartés de la nuit,
Ces apparitions qu'on admire et qu'on suit.
Filles d'Arles ! ô fleurs que le pays renomme !
Derniers types vivants de la Grèce et de Rome !
Vous dont l'art délicat, d'âge en âge, a prêté
Une grâce française à l'antique beauté ;
Vous qui savez si bien, sous le ruban de moire,
Serrer de vos cheveux la natte blonde ou noire !
Quiconque, au jour tombant, n'a pas vu, comme nous,
Vos groupes s'avancer de ce pas noble et doux,
Et, sous leurs pieds mignons aux souliers de prunelle,
Fouler des vieux Romains la pierre solennelle,
Celui-là ne sait pas ce qu'au pays latin
Furent, dans la fraîcheur de leur jeune matin,
Les Fausta, les Albine au pur sang consulaire,
Et combien Cornélie à vingt ans devait plaire !

Tel fut notre voyage, ami ; qu'est-il besoin

Pour admirer un peu de s'en aller si loin ?
Les plus charmantes fleurs parfois touchent au gîte,
Et quiconque veut voir ne marche pas trop vite.
Toujours du même pas, le pas de la raison,
Paulin, le jour suivant, regagnait la maison.
De poteaux en poteaux, de village en village,
Cinq jours avaient suffi pour mettre l'attelage
Hors d'état de marcher plus longtemps ; il fallait
A l'étape du soir prendre un repos complet.
Ainsi fait : on revient au perron domestique.
On remet au hangar le chariot gothique ;
Et de l'avoine due on fait doubler le poids
Pour le vieux Lafayette et pour Robin des Bois !

XXVI

EN PASSANT A AIX

Je t'aime, ô ville d'Aix ! j'aime tes cours désertes,
Tes palais du vieux temps aux murs silencieux,
Tes fontaines dont l'eau rejaillit sous les cieux,
Et remplit tes bassins chargés de mousses vertes.

Dans un vaste repos, savante, tu dissertes ;
Tu transmets aux enfants le savoir des aïeux.
J'ai vu bien des cités, je n'en connais pas, certes,
De plus douce à mon cœur, de plus chère à mes yeux.

Comment ne pas t'aimer ? Toute âme est sans défense
Contre les souvenirs de la première enfance :

C'est toi qui m'abreuvras du lait de tes leçons.

J'eus pour mère Marseille au rivage propice ;
Or, écoute ce mot d'un de tes nourrissons :
Presque autant que sa mère on aime sa nourrice !

XXVII

A JEAN REBOUL

DE NÎMES

Paris, mai 1859.

C'est vers toi, ce matin, que mon salut s'envole,
Vieil ami, couronné d'une double auréole !
Toi qui, durant nos jours d'expirantes vertus,
A tant de faibles cœurs et d'esprits abattus
Fais admirer encore une droiture humaine
Forte comme un débris de ta cité romaine ;
Et qui, malgré le froid de tes premiers hivers,
Es toujours ce poète éloquent, dont le vers,
Généreux à l'esprit et sonore à l'oreille,
Semble un vers jaillissant du moule de Corneille !

Par un ciel déjà tiède, un jour du dernier mois,
Un inconnu, chargé de ta lettre, ô Nimois !
Arrivait à ma porte. A voir ce beau jeune homme,
On eût dit un pasteur de la Grèce ou de Rome.
Le front haut, l'œil brillant, l'air déjà magistral,
Il entra confiant et fier : c'était Mistral,
C'était lui qui venait, apportant son poème,
Voir si Paris voudrait lui donner le baptême.

Un mois s'est écoulé... Qu'entendez-vous là-bas ?
L'écho de ce succès ne t'y parvient-il pas ?
Ton jeune ami, l'enfant des granges inconnues,
A dans l'aile ce vent qui fait monter aux nues.
Paris ne ressent plus ni froideur ni dédain ;
Le vieux lecteur blasé s'est réveillé soudain.
Rajeuni de surprise, il crie à la merveille ;
Plus épris que Vincent, il adore Mireille !
De ses journaux en feu, comme autant de flambeaux,
Il éclaire la route à la fille des Baux.
— C'est l'idylle en sa fleur qui, de larmes trempée,
Dit-il, s'élève et plane et touche à l'épopée.
— Homère est de retour ! s'écrie un immortel
Qui, pour mieux l'accueillir, descend de son autel !
Qu'ajouterai-je enfin ? Dans l'heureux phénix d'Arle,

Ce qui leur plaît surtout, c'est la langue qu'il parle.
Qui donc a murmuré que tel juge, à Paris,
Admire d'autant plus ce qu'il a moins compris ?
Bref, autour du poète effaré de louange,
Le grand faubourg lui-même avec amour se range :
D'où nous vient ce génie ? Il le faut seconder !
Enfin, te l'avouérai-je ? on parle de fonder
(Et des rumeurs du jour ce n'est pas la moins bonne)
La chaire de patois qui manque à la Sorbonne !

Sur son char, cependant, le poète fermier
Passe, et repart demain pour son berceau premier.
Arrivé, l'autre mois, chétif, humble et sans lustre,
Il repart glorieux, connu de tous, illustre !
C'est du moins ce qu'on dit. Par quel effort, comment
Se dérobera-t-il à l'éblouissement ?
Je ne sais. Le hameau, l'ombre d'une chaumière
Ne valent pas toujours le bruit et la lumière.
Quand la gloire une fois au collet vous a pris,
Il devient malaisé de désertier Paris.
Souviens-toi des ennuis d'Ovide loin de Rome.
Voilà ce que je crains, franchement, pour ton homme.
Oubliant Mazarin et son docte palais,
Ira-t-il de nouveau parler à ses mulets ?

Et, poussant tout le jour le coutre dans la plaine,
Y fatiguer sa main, de beaux vers toute pleine ?
Quand reviennent les jours dont les soirs sont si longs,
Lui dont la place est faite aux plus nobles salons,
Veillera-t-il encor, seul, auprès d'une mère
Que Pierre Larrivay captive plus qu'Homère ?
Que sais-je enfin ? La gloire au souffle empoisonneur
Déjà dans plus d'une âme a flétri le bonheur !
Et le sage, ô Reboul, donne un spectacle rare,
Qui, d'abord salué des bruits d'une fanfare,
Sait rentrer, comme toi, dans un humble séjour,
Et vivre à ce foyer qu'il n'a quitté qu'un jour !

XXVIII

LES CHÊNES

A V. DE LAPRADE

Au retour des sillons, las des travaux rustiques,
Je passais, l'autre soir, sous ces chênes antiques
Qui de leur voûte épaisse ombragent mon chemin.
J'y passais lentement, un volume à la main,
Me redisant tout haut, de distance en distance,
Un vers de ton poème, une page, une stance !
L'heure était solennelle : un demi-jour pieux
Sur le volume ouvert tombait d'un pli des cieux.
Empourprant d'un rayon la montagne et la nue,
Le soleil se couchait au fond de l'avenue ;
Le vent, par intervalle, y jetait sa chanson.
Voilà que tout à coup, pris d'un large frisson,

Les chênes à leur tour chantèrent sur ma tête :
 « Pourquoi ne vient-il pas ? que fait notre poète ?
 Murmuraient ces géants rougis des feux du soir.
 Jadis, au renouveau, nous aimions à le voir,
 Nous aimions à le voir, plein d'extases divines,
 Errer sous nos arceaux, contempler nos racines,
 Et, Druide inspiré, de sa faucille d'or,
 Y cueillir de ces vers qui vivront plus encor.
 Que fait-il ? quel oubli, quelle inconstance humaine,
 Le retient désormais loin de son cher domaine ?...

» — Ce qu'il fait ? répondis-je, ô vieux arbres sacrés,
 Augustes fils des monts qu'il a tant célébrés !
 Cédant aux lois d'airain de l'époque où nous sommes,
 Il a quitté les bois pour se mêler aux hommes ;
 Et, liberté virile, orgueil sévère et doux,
 Il va leur enseignant ce qu'il apprit de vous.
 Endormi dans la honte et dans la servitude,
 Ce siècle avait besoin qu'un appel mâle et rude
 Vint de son vil sommeil l'arracher en sursaut.
 C'est lui qui fut choisi pour lui parler de haut.

» — Qu'il aille donc, hélas ! puisqu'ainsi Dieu l'ordonne,
 Dirent-ils d'une voix qui rappelait Dodone ;

Négligeant pour un jour nos labyrinthes verts,
Qu'il aille faire entendre aux repus, aux pervers,
Un de ces chants profonds et d'un éclat suprême
Dont la lyre des bois fut jalouse elle-même.
Ce n'est pas nous, rameaux dont, aux siècles anciens,
Rome ceignait le front de ses grands citoyens,
Qu'on verra maintenant, à l'exemple des lâches,
Accuser un poète épris des nobles tâches !
Oui, certe, aux bas niveaux ces temps sont descendus.
Pour les tirer du gouffre où tu les vois perdus,
Il faut une main d'ange, une main pure et forte !
Qu'il tente le combat, puisque son cœur l'y porte !
Poète et citoyen, qu'il aborde à la fois
Deux âpres missions ; — puis, quand viendront les mois,
Les mois de clair soleil, de loisirs et de fêtes,
Qu'il revienne avec eux, — nos couronnes sont prêtes ! »

XXIX

A UNE VOYAGEUSE

Avant que votre voile ouverte
Vous emporte encore, un matin,
Sur cette immense plaine verte,
Changeante image du destin ;

Avant que je reste au rivage,
A voir flotter ce blanc mouchoir
A qui l'on crie : « Heureux voyage ! »
Et qui vous répond : « Au revoir ! »

Venez, vous que rien ne chagrine,
Étrangère au cœur hasardeux,
Venez encor sur ma colline
Vous promener un jour ou deux.

Nous irons les revoir ensemble
Ces gazons foulés tant de fois,
Ce lac au flot limpide où tremble
Le mobile reflet des bois.

Au pied du cytise et du hêtre,
Nous irons ensemble écouter
Des brises dont la voix peut-être
Vous conseillera de rester ;

Et puis, si rien ne vous arrête,
Ni le ruisseau, ni l'herbe en fleur,
Ni ce soleil toujours en fête,
Ni le soupir d'un triste cœur,

Fille des plages de l'aurore,
Vous partirez avec le vent,
Vous le repasserez encore
Ce grand désert toujours mouvant,

Cette mer chère à ma jeunesse,
Que je chantais, Dieu sait pourquoi,
Mais envers qui mon amour cesse
Quand elle est entre vous et moi !

XXX

LA MUSIQUE

A M. J. D'ORTIGUE

Au coin le plus touffu de ma montagne sombre,
Lieu profond, lieu sacré, plein de murmure et d'ombre,
Sanctuaire où fleurit la beauté du désert,
J'écoutais à l'aurore un sublime concert :
J'écoutais ces accords, chers à la rêverie,
De la forêt qui chante et du rocher qui prie,
Des chênes et des pins ces longs frémissements,
Et ces pieux soupirs, mêlés de grondements !
Parfois le bruit s'arrête, un silence y succède :
Dans le concert des bois c'est comme un intermède,
C'est comme un instrument dont meurent les accords.
Le promeneur s'étonne, il n'entend plus alors

Que le cri d'un oiseau fuyant vers la colline,
Ou le bruit de son cœur qui bat dans sa poitrine.
Puis, tout à coup, le son, faible et mystérieux,
Reparaît; est-ce un écho du chœur lointain des cieux ?
Est-ce une infime voix du terrain qui tressaille
Et secoue au zéphyr son brin d'herbe ou sa paille ?
L'accord grandit, il s'enfle, il va s'élargissant ;
D'un souffle alternatif qui monte et redescend,
Par degrés il s'élève, et, sur le mont qui tremble,
Il éclate à la fin dans un sublime ensemble !

L'oreille à tous ces bruits du chêne et du sapin,
Je les recueillais donc pas à pas, ce matin,
Et j'en cherchais le sens, l'âme joyeuse ou triste ;
Et je songeais à vous, à toi, sévère artiste,
A toi noble penseur, émule de Choron,
Qui, sur l'autre versant de notre Luberon,
Chaque automne, reviens causer avec la muse !
Dans un beau livre, écrit sous les bois de Vaucluse,
Tu nous as dès longtemps, fraternel écrivain,
Raconté la musique et son berceau divin.
Tu nous as dit comment, au jardin de délices,
L'homme, ayant de la vie effleuré les prémices,
Fit entendre un matin, de son Dieu s'approchant,

Ce langage confus qui d'abord fut un chant.
De ce grand art des sons, modulés sur la gamme,
De cet art qui s'adresse à la chair moins qu'à l'âme,
Par toi nous avons su les secrets et les lois,
Ce qu'il est aujourd'hui, ce qu'il fut autrefois,
Ce qu'il serait encor, si son feu qui décline
Se ravivait, un jour, à la flamme divine.
Tu nous as dit comment, pontife souverain,
Grégoire rédigea les hymnes du lutrin ;
Comment, aux jours obscurs que la lumière gagne,
Un chantre couronné se nomme Charlemagne ;
Et comment le cantique, à travers maint hasard,
Va de Palestrina jusqu'au divin Mozart.

Cui, l'art est tout entier dans ton aimable livre ;
Ce livre est un conteur qui partout se fait suivre ;
Je l'admire à la fin comme au commencement.
Et maintenant, d'Ortigue, esprit rare et charmant,
Passant avec la foi qui toujours t'accompagne
Des autels aux forêts, du temple à la montagne,
Nous diras-tu comment la nature à son tour
Chante au Dieu créateur son cantique d'amour ?
L'art n'est pas seulement dans la pensée humaine :
La nature prépare à son culte, elle y mène.

Si l'homme est ici-bas le grand musicien,
A côté de son chant, un arbuste a le sien.
Même au sortir du temple, ému des sons de l'orgue,
On peut prêter l'oreille aux roseaux de la Sorgue,
Et, dans un gazon vil qu'on foule pas à pas,
Surprendre des accords que la lyre n'a pas.
Après les chœurs sacrés, après l'hymne et le psaume,
On entend volontiers le grillon sous le chaume,
Et la cigale d'août célébrant le saint nom
Au bruit de sa crécelle ou de son tympanon !
Eh bien, ces mille voix qu'en silence on recueille,
De l'insecte ou du vent, de l'onde ou de la feuille,
Tous ces bruits, dont chacun recèle une vertu,
Commentateur pieux, quand les traduiras-tu ?
Sous ce beau ciel natal vers qui ton cœur s'élève,
Au flanc de ces rochers, dont à Paris on rêve,
Quand viendras-tu noter ce que l'herbe des bois,
Ce que l'arbre des monts murmurent à la fois ;
Tout ce vaste concert que Dieu nous fait entendre,
Tout, jusqu'à la chanson qui jaillit de la cendre,
Quand le grillon du soir, pendant les longs hivers,
A mon propre foyer semble siffler mes vers !

XXXI

LA HENRIADE

J'avais lu, ce matin, je le dis sans mystère,
Le poème accablant de Monsieur de Voltaire.
Après cette lecture on aime à prendre l'air.
Je sortis ; je marchai. Le ciel n'était pas clair :
C'était un de ces jours de la brumeuse automne,
Où septembre chez nous quelquefois pleure et tonne.
Un orage survint : j'entrai, non loin des bois,
Chez de vieux bûcherons, braves gens d'autrefois,
Où l'hospitalité n'est jamais prise en faute.
Là, tandis qu'avec soin la fille de mon hôte
Faisait, devant un feu de rameaux pétillants,
Sécher ma lourde cape aux plis tout ruisselants,
Je regardais, aux murs de la hutte isolée,
Sur un grossier carton mainte image collée :

L'une représentait la Vierge aux Sept-Douleurs ;
L'autre mon saint patron, qui porte un lis en fleurs ;
Saint Pierre avec ses clefs était là, fier apôtre ;
Saint André, mis en croix, apparaissait dans l'autre ;
Tout un groupe, en un mot, du royaume des saints
Autour de l'humble asile ! — Un seul de ces dessins
M'offrit les traits connus d'un prince de la terre.
Le crayon par endroit péchait, à ne rien taire ;
La couleur abusait des tons chauds et criards.
Hélas ! que voulez-vous qu'on ait pour six liards ?
Mais, à de certains airs d'auguste bonhomie,
Au sourire royal baignant la lèvre amie,
Au mâle orgueil du front blanchi sous le harnais,
On te reconnaissait bien vite, ô Béarnais !
O roi des durs combats et des douces paroles,
Le seul que ce bon peuple, avare d'auréoles,
Au mur de sa cabane estime digne encor
De se mêler aux saints de sa légende d'or !

Je ne viens pas ici, roi que mon œil contemple,
Dieu dont une chaumière est désormais le temple,
Flatteur d'arrière-ban, t'offrir à deux genoux
Un de ces grains d'encens qu'on brûlerait pour tous.
On le sait, d'une humeur qui passe pour étrange,

Autant que je le puis, j'épargne ma louange :
A tel prix je la mets, que le Maître immortel
Est le seul Dieu vivant dont j'adore l'autel !
Mais trois siècles passés légitiment l'éloge ;
A chanter des tombeaux rarement on déroge ;
Et l'on peut courtiser, sans en attendre un prix,
Des rois morts, dont le trône est lui-même un débris !

Je t'aime donc, ô prince, et je te rends hommage !
Je fus ton courtisan à toi, dès mon jeune âge :
Je n'étais qu'un enfant, la veille nourrisson,
Déjà je m'éveillais au bruit de ta chanson !
Par mon antique aïeule, assise dans sa chaise,
Femme grecque au berceau, mais de cœur si française,
Que de fois je me fis, attentif et jaloux,
Conter ces vieux récits dès longtemps sus de tous ;
Ces chasses dans les bois, où ton cheval s'emporte ;
Ces chaumières, la nuit, où, loin de toute escorte,
Tu pénètres, voulant par toi-même, ô Henri,
Savoir quel est le pain dont ton peuple est nourri ;
Ou, chez le charbonnier, venant, simple compère,
Forcer la vérité dans son dernier repaire !
Et ces propos charmants, si pleins de sel gaulois ;
Et ces bontés du cœur qui valent des exploits ;

Et tes premiers plaisirs, vagabonds et fantasques,
Quand, pieds nus, tu courais parmi tes jeunes Basques,
Déjà premier de tous et déjà combattant !
Et ta mère, qui veut accoucher en chantant,
Afin de mettre au monde un fils d'allure rare ;
Et ton aimable aïeul, ce bon roi de Navarre,
Qui devant ton berceau, pris d'un orgueil divin,
Avant le premier lait te verse un premier vin !

Voilà ce que je sus d'abord de ton histoire ;
Puis vinrent les combats et les jours de victoire,
Les assauts triomphants : Arques, Ivry, Cahors.
La sagesse et le temps m'ont mûri depuis lors.
Ce que j'aime aujourd'hui, c'est de te voir à l'heure
Où, fermant du pays la plaie intérieure,
Après trente ans passés de combats intestins,
Au royaume étonné tu fais d'autres destins.
C'est quand, te souvenant de tes courses premières,
De tes haltes au seuil des plus pauvres chaumières,
Tu viens guérir les maux que souffrent à la fois
Et l'homme et le sillon dévasté ; quand tes lois
Relèvent par degrés de leur longue souffrance
Le travail, l'art modeste, et le labour de France ! —
Tu n'étais pas de ceux, ô paternel vainqueur,

Roi dont l'amour du peuple enflammait le grand cœur,
Tu n'étais pas de ceux dont l'oblique industrie
De rêves décevants abuse la patrie,
Et partout allumant la soif des vanités
Dépeuple la campagne au profit des cités.
Prince mieux avisé, tu savais que la terre
Nourrit toute vertu mâle, stoïque, austère,
Et que ce peuple enfin qu'au sillon tu gardas
Donne quand il le faut les plus braves soldats.

Ah ! pour les travailleurs par qui notre pain germe,
Ce furent de beaux jours ! — Ces hommes de la ferme
Que l'on voyait naguère, et que l'on vit depuis,
— Dès le temps de ce roi qui fut le grand Louis, —
Sur de maigres sillons s'accroupir nus et hâves,
Plus malheureux qu'à Rome autrefois les esclaves,
Désormais oubliant et la honte et la faim,
Reprirent vie et joie ; on put les voir enfin
Bien chauffés, bien vêtus, l'habit sans trous aux manches,
Et tous eurent au pot la poule des dimanches ;
Et, comme fit pour toi l'ancêtre couronné,
Tout aïeul d'un vin pur mouilla son nouveau-né !

Et tout cela pourtant, justice, amour, sagesse,

Du trône à la chaumière incessante largesse,
Tant de lois, tant d'édits scellés de sceaux divins,
Tant de bienfaits au loin semés depuis Vervins,
Tout devait, juste ciel ! s'achever par le crime,
Par un coup de couteau dans ce cœur magnanime !
O misère ! ô destin ! démence du poignard !
En face de Tibère et de Jules César,
C'est César le divin qu'il s'empresse d'abattre ;
A l'infâme Henri-Huit il préfère Henri-Quatre,
Et, sous l'œil de ce ciel impassible et railleur,
Quand un cœur est frappé, c'est toujours le meilleur !

Tels étaient mes pensers dans cette promenade.
J'avais fait à mon tour une courte Henriade.
Je quittai la cabane et je revins chez moi,
Méditant sur ma route au destin de ce roi
Qui, pour tant de bienfaits, fut, hélas ! ô mystère !
Tué par Ravaillac et chanté par Voltaire !

XXXII

LE PÈLERIN

C'est le même sentier qui longe la colline :
L'yeuse encore y pousse et la fraîche aubépine ;
Et l'air qu'on y respire aux lisières du bois
Brille aussi transparent, aussi pur qu'autrefois.
Autrefois !... mot pétri d'amertume et de charmes ;
Ciel qu'on admire au loin, même à travers ses larmes ;
Profondeur fugitive, horizon du matin,
D'autant plus enchanté qu'on le voit plus lointain !
Qui de nous, l'insensé de même que le sage,
Ne s'arrête parfois à moitié du voyage,
Et, là-bas, dans ce ciel déjà presque effacé,
N'aime à revoir, pensif, les ombres du passé?...

C'est donc ce vert sentier, qui monte et qui serpente,

Que je suivais un jour, conduisant sur sa pente,
 Escortant pas à pas, moi guide et compagnon,
 Un aïeul dont le siècle a célébré le nom,
 Un de ces voyageurs dont le pied, quand il passe,
 Imprime sur le sol une immortelle trace.

Rochers au flanc moussu qui bordez le sentier,
 Arbustes du coteau, noir troëne, églantier,
 Source dormant à l'ombre où la chèvre vient boire,
 Vous en souvenez-vous? c'était lui dans sa gloire :
 Celui qui, jeune encore, et tandis qu'à grand bruit
 S'éroulait parmi nous l'ancien monde détruit,
 S'en allait, le cœur plein d'un rêve chimérique,
 Des côtes de Bretagne aux plages d'Amérique ;
 Celui qui parcourut les bois, et connut là
 Le Sachem racontant les larmes d'Atala ;
 Celui qui, reprenant sa course vagabonde,
 Des bords de la Floride aux terres du vieux monde,
 Sur tous les grands débris, poète, allait s'asseoir,
 Marchait, songeait, rêvait, à Rome entraît un soir,
 Et, sur les marbres teints d'un jour crépusculaire,
 Croyait voir en reflet la pourpre consulaire !
 Celui qui du grand cirque allait au Parthénon,
 Courait à Sparte, et là, le cœur plein d'un seul nom,

Criait : « Léonidas ! » du haut de la colline,
Et, dans cette campagne où le néant domine,
S'étonnait du silence où tout gît confondu,
Et que, de tant d'échos, pas un n'eût répondu !...
Celui qui fut, trente ans, le bruit, l'éclat, la vie,
La louange commune et la commune envie,
Le prestige et la gloire et le charme de tous ;
Dont César triomphant lui-même fut jaloux ;
Et qui dort, maintenant, sur sa rive bretonne,
En face de la mer immense et monotone,
En face de la mer, dont les flots, par moments,
Viennent dans le tombeau chercher ses ossements,
Et là, sur cette grève écumante et confuse,
Les mêlent aux galets dont le roulis s'amuse !...

Donc, au retour des lieux par la mort envahis,
Un jour qu'il traversait ta plaine, ô mon pays !
Sachant que nos vallons, où l'aigle eut son domaine,
Montraient encore aux yeux une tombe romaine,
Lui que tant de débris avaient dû saturer,
Il voulut voir encor ce reste, et l'admirer ;
Et moi, l'enfant obscur, moi, l'écolier timide,
Dans ma poudre et mon ombre il me choisit pour guide.

Nous allions : — à travers la plaine aux verts sillons,
A travers les coteaux et les bois, nous allions.
Au vent frais, aux parfums de la colline agreste,
Il semblait retrouver la jeunesse au pied leste.
En vain, bien des soleils sur sa tête avaient lui,
En vain, le poids du siècle avait pesé sur lui,
Athlète encor vaillant, marcheur que rien ne lasse,
Il se révélait bien d'une immortelle race.
Les rayons du matin, frissonnantes clartés,
Se mêlant aux cheveux sur sa tempe argentés,
Son front s'y couronnait d'une vague auréole ;
Je ne sais quoi d'un dieu vibrait dans sa parole,
Tout en lui trahissait le vieillard triomphant ;
Si bien qu'à ses côtés, moi, l'orgueilleux enfant,
Je marchais en silence, et semblable, ô chimère !
A l'enfant de Scio qui conduisait Homère.

Nous allions ; et la fleur qui borde le chemin,
L'oiseau dans le buisson, qu'il montrait de sa main,
Un reflet allumant quelque cime lointaine,
Un passant, une fille allant à la fontaine,
Un hasard du sentier qui vous parle et vous rit,
Toute chose attirait son œil et son esprit ;
Et j'admirais alors, dans mes jeunes pensées,

Que le divin poète aux œuvres encensées,
Que le preux chevalier du vieux dogme chrétien
Eût encore le cœur plus jeune que le mien !
« Marchons, me disait-il, marchons ; quand viendra l'heure,
Nous choisirons la place au repos la meilleure,
Et, dans l'ombre d'un chêne incliné sur nos fronts,
Nous étendrons la nappe et nous déjeunerons. »
Aux lisières du bois, sur une pente verte,
Ainsi qu'il l'avait dit, la nappe fut ouverte.
Sous un vent qui murmure aux aiguilles du pin,
Convives du désert, nous rompîmes le pain ;
Puis, dans ce lieu sauvage où tout lui faisait fête,
Il but l'eau du torrent — ainsi que le prophète !

Enfin, comme le jour penchait plus qu'à moitié,
Du monument romain nous touchâmes le pied.
Saluant du regard cette pierre inconnue,
Le vieillard s'arrêta longtemps, la tête nue :
La tombe et lui semblaient s'interroger tout bas.
Ce qui fut dit entre eux, l'enfant ne le sut pas.
Le soir venait, les champs au loin faisaient silence ;
Ni le vent ni la nuit, rien n'eut leur confidence ;
Et, quand il prit congé du fantôme romain,
Les étoiles du ciel nous montraient le chemin !

Ainsi coula ce jour, plus cher à ma pensée
Que tous mes souvenirs de jeunesse passée.
Dans mon humble réduit quand je fus de retour,
Mon sein battait encor, j'étais plein de ce jour ;
Je bénissais le ciel qui me fit cette grâce
De voir et d'adorer cet homme face à face !
J'étais comme un soldat qui, le vertige au cœur,
Vient de voir, au soleil, passer quelque vainqueur,
Et qui, rentré le soir dans l'ombre de sa tente,
Revoit toute la nuit la gloire qui le tente !

Jeunes gens, jeunes gens, tels nous étions alors,
N'aimant que les esprits les plus purs, les plus forts.
Qui de vous maintenant, venus à notre suite,
Qui de vous, — et je parle encore à votre élite, —
Quitterait un instant, pour voir un demi-dieu,
Son flacon, sa mattresse ou son tapis de jeu !
Tout s'en va, tout s'éteint sous un vent d'ironie.
Ce temps ne connaît plus ni vertu ni génie,
Et rien ne vaut pour vous, dans ce grand carnaval,
Le collier d'une femme ou le fer d'un cheval !

XXXIII

LA ROSE DE BENGALE

Le ciel est gris, l'herbe fanée ;
L'oiseau depuis longtemps s'est tu.
Que fais-tu là, fleur inclinée ?
Sur cette branche que fais-tu,
Dernière rose de l'année ?

Au vent qui souffle, âpre et mordant,
Toutes les feuilles dans la boue
Retombent du rameau pendant ;
A l'ouragan qui te secoue,
Toi, tu résistes cependant.

Ce vent du nord avec furie
Sur toi s'acharne, pauvre fleur !
Dans le buisson qui pleure et crie,
Gardant ta grâce et ta pâleur,
Tu ne veux pas être flétrie.

De l'arbrisseau dernier trésor,
De la saison dernier sourire,
Toi qui naquis sous un ciel d'or,
A ce ciel noir tu sembles dire :
« Je ne veux pas mourir encor ! »

Tel, au plus fort de la souffrance,
Quand notre cœur, criblé de maux,
En est à sa suprême transe,
Sur le dernier de ses rameaux,
Il reste une fleur : l'Espérance !

XXXIV

PAUVRETÉ FIÈRE

A BRIZEUX

Dans l'abîme éternel te voilà donc jeté,
Mélodieux chanteur avant l'heure emporté!
Disparu tout à coup dans la fosse profonde,
Le bruit qu'a fait ta chute a peu troublé le monde.
Une voix qui s'éteint, un poète de moins,
Qu'importe à notre temps, n'a-t-il pas d'autres soins?
N'a-t-il pas les bouffons et le cirque et l'arène?
Cortège inaperçu, quelques amis à peine
Sont allés deux à deux, en murmurant tes vers,
Te coucher sur les bords qui te furent si chers.
Près de ton doux Létà, sous le frêne et l'yeuse,
Eux seuls, — chacun portant son obole pieuse, —

T'ont fait un monument qui dans l'ombre apparaît,
Simple comme ta vie et comme elle discret !
N'importe ! un souvenir, à défaut d'autre hommage,
Des publiques froideurs vengera ton image.
Nous, d'un art qui s'en va suprêmes desservants,
De tant d'illustres morts, nous, pâles survivants,
Nous, enfin, dont tes vers, aux douceurs nuancées,
Charmèrent tant de fois les moroses pensées,
Nous ne laisserons pas, groupe au zèle affaibli,
Retomber sur ton nom la cendre de l'oubli !
Oui, nous nous souviendrons, ô barde, ô cher poète,
De t'avoir vu passer rapide, haut la tête,
Regardant peu la foule, et, des passants heurté,
Portant avec honneur ta fière pauvreté !
Dans ces temps avilis, où les âmes rampantes
Aux sordides marchés vont par toutes les pentes,
Où l'or est pour chacun le seul mot du destin,
Toi, rêvant à l'écart, toi stoïque et hautain,
Tu semblais accuser par ta seule attitude
Tant d'âpre convoitise et tant de servitude.
Tout lien, même d'or, provoquait ton dédain ;
La fortune approchant, tu t'absentais soudain ;
Tu regagnais tes bois, plus craintif, plus farouche
Qu'un cerf qui se dérobe à la main qui le touche.

De ton pays breton venu de temps en temps,
Tu passais à travers nos groupes haletants,
Et, sans même imprimer tes pas sur la poussière,
Ne laissais après toi qu'un parfum de bruyère!

Dans ce vaste Paris, sombre et tumultueux,
Au succès, à l'argent, aux plaisirs fastueux,
Toute une foule avide allait sans fin ni trêve ;
Toi, du seul idéal tu poursuivais le rêve.
Esprit aérien, l'œil tourné vers l'azur,
Tu méditais un vers plus attique ou plus pur,
Un poème entrevu, de forme plus ornée.
Puis, tu rentrais le soir, content de ta journée,
T'asseoir modestement sous quelque toit désert,
Où le bois, au foyer, manquait souvent l'hiver.

Je ne te plaindrai pas : non, sous la terre sombre,
Ma pitié, je le sens, indignerait ton ombre.
« Eh quoi ! me dirais-tu de la voix du tombeau,
Un tel sort après tout n'est-il point assez beau ?
Un cœur loyal et droit, un chaste et fier courage
Sont-ils donc désormais en mépris à votre âge ?
Si je n'ai possédé, songeur indifférent,
Aucun de ces trésors dont la foule s'éprend ;

Si j'ai toujours vécu, trouvère errant et sobre,
Pareil à la cigale, oublieuse d'octobre ;
En ai-je moins goûté ce qu'on a de plus doux,
Le printemps, le soleil qui rayonnent pour tous ?
N'ai-je pas mainte fois, par les sentiers champêtres,
Des vallons admirés joui plus que leurs maîtres,
Joui plus que les rois des domaines royaux ?
N'ai-je pas eu l'amour des forêts et des eaux,
Le saint enivrement du pays que l'on aime,
Et ce bonheur enfin, quand on fit un poème
Qui donne à notre nom l'espoir d'un lendemain.
De le chanter le soir aux arbres du chemin !

XXXV

PORTRAIT D'AIEUL

Quand j'étais tout enfant, je l'ai connu vieillard.
C'était un homme austère, au sombre et doux regard,
Qui, lorsqu'il me trouvait parfois sur son passage,
Me tapait sur la joue et me disait : « Sois sage. »
Bien des jours, bien des ans depuis lors ont passé.
Je rencontre aujourd'hui, pâle et presque effacé,
Un pastel qui le montre à l'aube de sa vie,
Avec de grands yeux bleus, pleins d'une âme ravie,
Avec de blonds cheveux sur l'épaule flottants.
O chère vision d'aurore et de printemps !
J'admire avec amour, dans sa petite veste,
Ce bambin qui sourit, cette candeur céleste,
Et je reste étonné que, par un jeu de l'art,
Mon aïeul soit l'enfant quand je suis le vieillard !

XXXVI

PORTRAIT D'AIEULE

Dans le salon de ma famille,
Je voyais, quand j'étais enfant,
Un beau portrait de jeune fille
Au pur sourire triomphant.

Avec sa robe diaphane,
Avec son carquois plein de traits,
Elle semblait une Diane
Surprise à l'ombre des forêts.

Son cou mince et blanc comme neige,
Ses cheveux dont l'or brunissait,
Sa gorge naissante, que sais-je?
En elle tout me ravissait.

Je la voyais la nuit en rêve,
Je l'adorais soir et matin ;
En classe très-mauvais élève,
J'y perdais déjà mon latin.

On pâlit, on jeûne, on frissonne.
Partout je brûlais de la voir
Apparaître et vivre en personne,
Je maigrissais de cet espoir.

Bref, ici-bas je l'aimais seule !
C'était, on me l'apprit un jour,
C'était ma jeune trisaïeule
Pour qui j'avais ce fol amour.

Au milieu des feuilles fanées,
Elle dormait sous le gazon
Depuis bientôt soixante années...
J'en faillis perdre la raison.

O jeu du sort ! ombre et lumière,
Vanté d'un reflet du beau :
J'étais l'amant d'une poussière
Qui m'attendait dans le tombeau.

PORTRAIT D'AIEULE.

383

J'ai depuis lors, cœur sans défense,
Cherché la joie à plus d'un seuil,
Je n'ai jamais quitté le deuil
De ce premier amour d'enfance!

XXXVII

CHOSSES DITES A L'OREILLE

1867

— A STENIO —

Ta jeune Muse à son réveil
Hésite sur le choix des routes,
Et vient me demander conseil
A moi, cerveau peuplé de doutes !

Tu veux, ami, non sans raison,
Tailler une plume nouvelle,
Et te lever sur l'horizon
Comme quelqu'un qui se révèle.

Car d'aller suivre pas à pas
Le premier trottoir de la ville,
Non, non, tu n'y songerais pas :
Arrière le troupeau servile !

Très-bien ! courage ! mais le neuf,
Dieu sait, mon cher, quand on le trouve !
C'est un phénix qui dans son œuf
Souvent résiste à qui le couve.

Beaucoup (de nos plus fiers encor !)
L'ont poursuivi, chercheurs avides,
Mineurs en quête de cet or,
Qui s'en revinrent les mains vides.

Où le trouver ? de quel limon
En tirer même l'apparence ?
Puisque déjà, sous Salomon,
La nouveauté sentait le rance.

Iras-tu planer dans les cieux,
Comme un archange à large plume,
Et te bercer, loin de nos yeux,
Dans la lumière ou dans la brume

Allant partout où l'aigle va,
Te verrons-nous, veuf d'une belle,
Rendre visite à Jéhovah,
Pour lui parler quelquefois d'elle ?

Mais ce domaine aérien
N'est plus de ceux où l'on butine,
Et le public pourrait fort bien
Te renvoyer à Lamartine.

Iras-tu, vaillant pèlerin,
Selon l'heure et la fantaisie,
Chanter les vieilles tours du Rhin,
Après les minarets d'Asie ?

Auras-tu des rébellions
Contre toutes les vieilles règles ?
Seras-tu l'égal des lions ?
Seras-tu le rival des aigles ?

Rendant ses fleurs avec dédain
A la rhétorique française,
Ne mettras-tu dans ton jardin
Que de la graine d'antithèse ?

Mais, songes-y, Victor Hugo
Est là, qui n'encourage guères,
Lui qui frappa d'un *Quos ego*
Tout les imitateurs vulgaires.

Ce baron, puissant et hautain,
Qui veille dans sa tour gothique,
Pourrait te pendre, un beau matin,
A sa potence romantique.

Prendras-tu, pour cacher aux yeux
L'ennui précoce qui te gagne,
Les airs d'un cavalier joyeux
Partant pour faire une campagne ?

Suivras-tu gaîment ton chemin,
Persiflant tout ce qu'on révère,
Fringant, le cœur sur une main,
De l'autre main tenant ton verre ?

La nuit, aux balcons espagnols
Où flotte l'échelle de soie,
Vas-tu, mieux que les rossignols,
Chanter ta langueur ou ta joie ?

Mais de Musset, que dirait-il?
Il te ferait, mon camarade,
Prendre au collet par l'alguazil
Et reconduire chez l'alcade.

Va, cherche ailleurs la nouveauté,
Ce n'est plus là qu'on la voit naître;
Trop de fraudeurs ont imité
Ce petit maître et ce grand maître !

Moi qui déjà dors à demi,
Moi qui n'aspire qu'à me taire,
Si comme toi, mon jeune ami,
J'avais le cœur d'un volontaire,

J'irais peut-être, à mes essais,
Pourquoi ne pas oser le dire?
Dans les recoins de l'art français
Tenter un peu de la satire.

L'heure est propice, je le crois,
Et bien des gens sont à l'ouvrage.
Plusieurs en font à demi-voix
A qui tu donnerais courage.

Je voudrais dire quatre mots,
Sans me fâcher avec personne,
A la jeunesse, à ces grimauds
Encor plus nuls qu'on ne soupçonne ;

A ces petits messieurs dorés,
Licenciés de notre France,
Qui ne prennent plus leurs degrés
Que dans le vice et l'ignorance !

A Chantilly, je serais là
Quand ce beau monde d'écurie
Du cheval de Caligula
Fait un sauveur de la patrie.

D'un vers, peut-être discourtois,
J'accosterais, dans ce royaume,
Bien des reines dont le patois
Rappelle trop le nid de chaume.

Je sifflerais leur sottise cour,
Leurs assidus à l'air bellâtre,
Ces locataires de l'amour
Qui viennent essayer leur plâtre !

La femme honnête, à son foyer,
Au boulevard, même à l'église,
Serait surprise à copier
Mademoiselle Cydalise.

Je ferais voir le sans-façons,
Nouveau régime des familles :
Le père, raillé des garçons,
La mère, émancipant les filles.

Mœurs sans noblesse et sans vertu
D'un péle-mêle domestique
Où le Vous, chassé par le Tu,
Cède au pronom démocratique.

Je montrerais partout l'argent
Roi de ce siècle et de ce monde,
Et devant toi, luxe outrageant!
J'étalerais ta source immonde.

Je ferais voir sous la splendeur
L'ignominie et l'adultère :
La femme vendant sa pudeur
Quand l'homme vend son caractère !

Dussé-je courir des hasards,
J'aborderais la politique.
Ne dit-on pas que les Césars
Le permettaient au siècle antique ?

Je voudrais — désir indiscret ! —
M'approcher du laboratoire
Où nos seigneurs font en secret
Ce qui sera demain l'histoire.

« De toute ruse effet mortel !
Dirais-je, en leur montrant l'orage ;
Que sert d'être Machiavel,
Si l'on ne mène qu'au naufrage ? »

Puis je les traînerais au jour,
Ces hommes nés pour la curée,
Changeant de régime et d'amour
Comme l'on change de livrée ;

La veille, serviteurs brûlants,
Le lendemain, cœurs infidèles ;
S'éloignant des palais croulants
Plus vite que les hirondelles.

Je voudrais voir si mon journal
Lui-même croit à son symbole,
Et si cet encensoir banal
Ne changera jamais d'idole !

J'irais chercher peut-être aussi
L'art nouveau dans une autre arène,
Et le toiser en raccourci
A sa hauteur contemporaine.

Hélas ! la vigueur des anciens
Parmi nous désormais sommeille.
Peu de nos académiciens
Sont de la force de Corneille.

Les couplets ainsi, tu le vois,
Défileraient à ia centaine.
Je parlerais même à ces rois
Qui vont courant la pretantaine,

A tous ces rois émancipés,
Qui, par le fil des télégrammes,
Commandent chez nous leurs soupés
Et donnent leur heure à ces dames.

Voilà ce que je tenterais,
Si comme toi, mon cher novice,
J'étais un champion tout frais
Qui se présente dans la lice.

• Mais ce produit de mon cerveau
Offrirait-il au monde en fête
Ce signe rare, le Nouveau,
Dont nous étions tous deux en quête?

Hélas! hélas! rêve trompeur!
Ambition vaine et frivole!
Nos devanciers, j'en ai grand'peur,
Iraient criant que je les vole.

J'aurais beau, sans songer à mal,
Suivre ma route en honnête homme,
Pour me confondre, Juvénal
Arriverait tout droit de Rome.

Gilbert, du haut de son grenier,
Déclarerait qu'il fut mon maître;
Malicieux, le vieux Régnier
En moi viendrait se reconnaître;

Enfin, Boileau, qui de sa main
Dévalisait jadis Horace,
De m'arrêter sur mon chemin
Aurait peut-être aussi l'audace !

XXXVII

ART POÉTIQUE

AU MÊME

Tu veux donc, ami, tenter l'aventure ;
Esprit affolé de littérature,
 Tu veux essayer
De tenir la plume et même la lyre :
C'est un rude effort de se faire lire
 Sans trop ennuyer.

Écoute-moi donc, puisque ta jeunesse
Vient à mon école et de sa faiblesse
 Me fait les aveux,

Je te donnerai l'avis nécessaire,
Et probablement je serai sincère
Plus que tu ne veux.

Si j'avais encor l'âge où l'on commence,
Et si j'apportais un cœur en démence
Aux neuf chastes sœurs,
Avant de chercher mes premières rimes,
Je laisserais là toutes les maximes
Des vieux professeurs.

Ils ont fait leur temps, ces grands pédagogues
Qui prenaient jadis des visages rogues
Devant l'écolier.
Aujourd'hui Boileau garde la boutique ;
L'article premier de l'Art poétique
Est de l'oublier.

Donc, si je songeais à me faire un style,
La clarté du sens n'étant pas utile,
Je serais obscur ;
J'envelopperais d'un triple nuage
Le raisonnement et même l'image :
C'est toujours plus sûr.

L'écrivain naïf qui se fait comprendre
A de grands succès ne saurait prétendre :
 Il ignore l'art ;
Il devrait savoir que le vrai sublime,
Comme le mont Blanc, a toujours sa cime
 Derrière un brouillard.

J'estimerais peu le bon sens vulgaire ;
Cet ancien bon sens, exhumé naguère,
 N'est plus de saison.
J'en négligerais la ressource infime,
Et j'aurais grand soin de trouver la rime
 Avant la raison.

C'est le premier point, la rime éclatante,
Le coup de marteau qui frappe et qui tente
 Tous les délicats,
Le vers qui finit comme un son de cloche :
Je ne sais pourquoi l'auteur de *Mardoche*
 En fit peu de cas.

L'adjectif irait courant sur ma page ;
Il n'es pas besoin pour en faire usage.
 D'esprit inventif.

A tout bout de champ, pour aller plus vite,
J'en alignerais quatre ou cinq de suite
Sous le substantif.

Je mettrais aussi dans la période
Ces mots inconnus qui, passés de mode,
Donnent à rêver,
Et font qu'un lecteur, enfant débonnaire,
S'en va recourir au dictionnaire,
Sans les y trouver.

Écrivain facile et bon à tout faire,
Je ne voudrais pas dans sa haute sphère
Chercher l'idéal,
Le beau n'est souvent qu'une vaine amorce ;
Et j'aurais plutôt, pour montrer ma force,
Le goût trivial.

Je serais absurde, insolent, baroque ;
L'honnête public dont l'auteur se moque
Est toujours flatté ;
Traité sans respect ni cérémonie,
Il aime à se croire avec le génie
Dans l'intimité.

J'amoncellerais dans mes rimes dures
Les combinaisons et les aventures
D'un chaos flottant.
Tout scénario serait un délire ;
Je ne voudrais pas qu'un lecteur pût dire :
« J'en ferais autant. »

Dans le descriptif et le pittoresque
Je me plongerais, j'écrirais à fresque
Un chef-d'œuvre ou deux.
Sincère et brutal comme la nature,
Je mettrais toujours dans une peinture
Quelques tons hideux.

Si je décrivais un bout de prairie,
Elle apparaîtrait riante et fleurie,
Paradis révê ;
L'air y serait plein d'un doux bruit d'abeilles ;
Puis je ferais voir, sous les fleurs vermeilles,
Quelque chien crevé.

Sous le buisson rose, au pied de l'érable,
Je le montrerais, ce chien misérable,
Débris infectant ;

Je me complairais à cette besogne ;
Et, si le lecteur aime la charogne,
Il serait content.

Je choisirais bien les marionnettes
De mes fictions. Les héros honnêtes
Paraissant mesquins,
Je les bannirais de mes paysages,
Et, petits ou grands, tous mes personnages
Seraient des coquins.

Quand j'amènerais en scène une femme,
Elle serait belle et surtout infâme
D'étrange façon ;
Teint de lis, front pur et prunelle bleue,
Elle finirait, comme on dit, en queue
D'horrible poisson.

Je ne rougirais d'aucunes souillures ;
Je me donnerais les libres allures
D'un jo'i païen ;
Je rirais de l'âme et de Dieu lui-même,
Bien persuadé qu'un petit blasphème
Fait toujours très-bien.

Puis, de temps en temps, un cri de détresse
Entrecouperait mes chansons d'ivresse
 Ou d'impiété,
Et je passerais pour une belle âme,
Pour un cœur puissant que sa propre flamme
 Aurait dévasté.

Car du genre humain telle est la justice :
Il juge d'un œil clément et propice
 Chaque sacripant.
Un homme de bien jamais n'intéresse
Comme un vicieux qui tombe en faiblesse
 Et qui se repent.

On aime toujours, toujours on excuse
Le chantre badin qui traîna sa muse
 Dans un mauvais lieu,
Et qui sur le tard, cervelle affaiblie,
Vient dire aux passants : « Malgré ma folie,
 Je croyais en Dieu ! »

Oui, mon jeune ami, voilà le système
Que tu feras bien de suivre toi-même
 Dès ton premier pas.

Par le temps qui passe et le flot qui roule,
De moyen plus propre à ravir la foule
Je n'en connais pas.

EPILOGUE

Ferme-toi, livre obscur, ferme-toi sous mes larmes,
Toi qui fus commencé dans la joie et l'amour.
C'est fini ! vieux lutteur, je dépose les armes,
J'abandonne l'arène et m'en vais sans retour.

Ah ! que nous sommes loin des heures fortunées
Où j'allais au soleil chantant mes premiers vers.
La France avait alors de telles destinées
Qu'un seul de ses rayons éclairait l'univers.

C'était l'heureux pays de toutes les conquêtes :
Écrivains ou soldats, nous étions tous vainqueurs.
Dans la foi, dans le vrai, nous élevions nos têtes ;
Dans le beau, dans l'amour, nous élevions nos cœurs !

C'était la nation fidèle à tout grand culte :
Au devoir, à l'honneur nous dressions des autels.
Elle disait : « Je veux ! » et pour la moindre insulte,
Superbe, elle livrait des combats immortels.

Où sont-ils, ces combats et ces œuvres divines ?
Où sont-ils ? Mais voilons un tableau de malheur !...
Hélas ! j'ai tant pleuré sur toutes nos ruines
Que l'éclair de mes yeux s'est noyé dans les pleurs.

Plus rien n'était debout. Les maximes sévères
N'étaient plus que des mots dont l'écolier se rit.
Nos maîtres attablés mêlaient, au bruit des verres,
Les bassesses de l'âme à celles de l'esprit.

La fange des ruisseaux inspirait le génie ;
C'était l'heure funeste où l'on dit : « Tout s'en va ! »
L'homme annonçait enfin, dans sa froide ironie,
La chute de Dieu même... Alors il se leva.

J'ai vu l'invasion, tout à coup débordée,
Rouler vers nos remparts ses canons triomphants ;
J'ai vu, de nos soldats toute dépossédée,
La France faire appel à ses derniers enfants.

J'ai vu, deuil plus affreux, dans les murs de nos villes,
La discorde en fureur lever son drapeau noir.
Aux mains de la révolte et des passions viles,
J'ai vu Paris en feu... Puis j'ai cessé d'y voir.

Oui, la nuit désormais, la nuit du vieil Homère,
Ravit tout à mes yeux, tout, jusqu'à mon chemin ;
Le ciel me réservait cette infortune amère
De ne plus voir l'ami qui me serre la main.

Chaque aurore reluit sans chasser mes ténèbres ;
L'uniforme douleur sonne tous mes instants.
Qu'importe la nature à mes ennuis funèbres ?
A travers mon linceul je revois le printemps.

Si j'ose demander ce que devient la France,
J'entends autour de moi des plaintes et des cris,
Et, cherchant le tombeau, ma dernière espérance,
Je m'avance à tâtons sur un monde en débris !

Juin 1871.

TABLE

PAROLES DE SALOMON

	Pages.
I. CE QUE DIT LA SAGESSE.	1
II. CE QU'ELLE DIT ENCORE.	6
III. PAROLES DE L'IMPIE.	8
IV. LES PATRIARCHES.. . . .	14
V. LA FAMILLE.	16
VI. LE FOND DE LA COUPE	23
VII. LA MÉMOIRE DES HOMMES.	34
VIII. LA VIE INTÉRIEURE	36
IX. AMITIÉ.	39
X. LA PARESSE.	44
XI. LE VIN	46
XII. LES FOLLES AMOURS.	48
XIII. LE MEILLEUR CONSEIL.	52
XIV. LA CONSCIENCE	54
XV. RICHESSE ET AUMONE.	57
XVI. LA FEMME FORTE	62

	Pages.
XVII. LES IDOLES.	68
XVIII. HOSANNA.	74
XIX. LES ENFANTS DU SIÈCLE.	80
XX. LA LUXURE	85
XXI. L'ÉPÉE.	93
XXII. INVOCATION.	95
XXIII. LA PAROLE.	98
XXIV. CHOSES A MÉDITER.	103
XXV. HOSPITALITÉ.	109
XXVI. TRISTESSE.	112
XXVII. GRANDS HOMMES.	114
XXVIII. LES PRINCES.	117
XXIX. MEMENTO	123
XXX. LES MORTS PRÉMATURÉES.	127
XXXI. LA GUÉRISON.	129
XXXII. LE DEUIL.	131

LA FIN DE L'ÉPOPÉE

LA FIN DE L'ÉPOPÉE.	137
-----------------------------	-----

LA LÉGENDE DES PALADINS

DÉDICACE	161
PROLOGUE	163
I. LE CHEMIN DE SAINT-JACQUES	166

TABLE.

409

	Pages.
II. L'ARMÉE	169
III. L'ENNEMI	172
IV. LE SAGE	174
V. LE BAPTÊME DU GÉANT.	177
VI. LES CONVIVES DU ROI.	185
VII. L'ALLÉE DE FRÊNES.	188
VIII. L'AMBASSADE	191
IX. LE GIBET	194
X. L'ERMITE	197
XI. L'EMPEREUR.	200
XII. LA MESSE	204
XIII. BRAMIDONIE.	207
XIV. LA RANÇON.	211
XV. LA SIESTE.	215
XVI. LE BUTIN.	220
XVII. LE REPAS DE NOCE	224
XVIII. RONCEVAUX	227
XIX. PENDANT LA BATAILLE.	245
XX. L'ARCHEVÊQUE	247
XXI. L'ÉPITAPHE	250
XXII. LA FIANGÉE.	253
ÉPILOGUE	257

MUSIQUE MODERNE

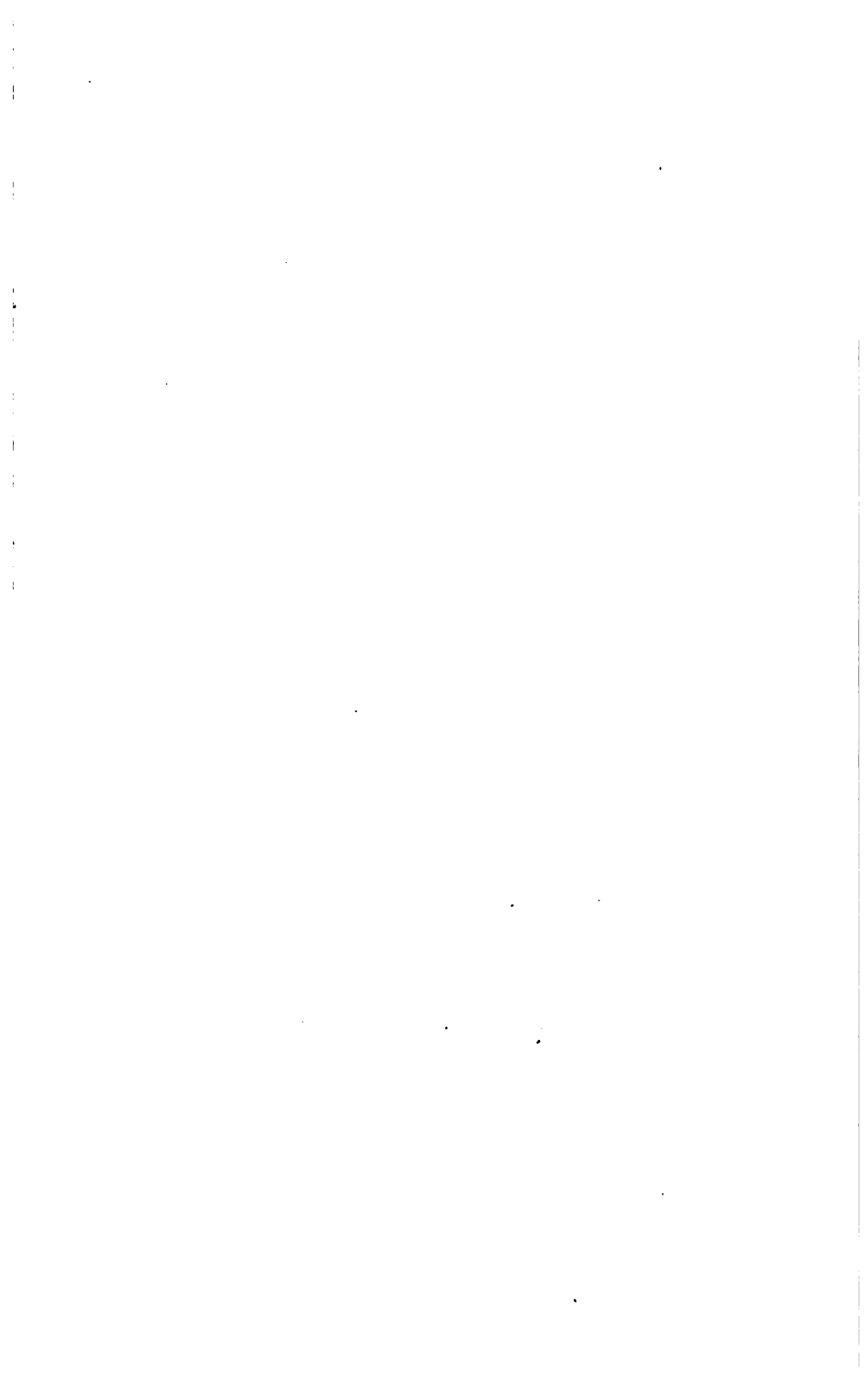
I. LE TRAVAIL DU DIABLE.	263
----------------------------------	-----

	Pages.
II. A UN CHAPEAU ROSE	267
III. SYLVANIRE	270
IV. TÊTE-A-TÊTE	272
V. DOLOROSA	274
VI. LE COURAGE DE NINON	276
VII. SAINTE CÉLIMÈNE	278
VIII. L'EAU BÉNITE	282
IX. LA VOGUE	284
X. LES ÉTOILES FILANTES	287
XI. LES MAUVAIS CONSEILLERS	289
XII. A UN DÉCOURAGÉ	292
XIII. CONTRE LA MODESTIE	295
XIV. LES PREMIÈRES AMOURS	298
XV. L'IDÉAL	300
XVI. A UN RÉFORMATEUR	302
XVII. AU DERNIER TROUBADOUR	303
XVIII. DÉMOLITIONS	306
XIX. EN SORTANT DE PARIS	310
XX. CONVALESCENCE	313
XXI. RÉSURRECTION	318
XXII. A UN CRITIQUE	321
XXIII. LE RUISSEAU	331
XXIV. A UNE VIEILLE SERVANTE	333
XXV. VOYAGE A ARLES	338
XXVI. EN PASSANT A AIX	347
XXVII. A JEAN REBOUL	349
XXVIII. LES CHÊNES	353

TABLE.

411

	Pages.
XXIX. A UNE VOYAGEUSE	356
XXX. LA MUSIQUE	358
XXXI. LA HENRIADE	362
XXXII. LE PÈLERIN	368
XXXIII. LA ROSE DE BENGALÉ	374
XXXIV. PAUVRETÉ FIÈRE	376
XXXV. PORTRAIT D'AIEUL	380
XXXVI. PORTRAIT D'AIEULE	381
XXXVII. CHOSES DITES A L'OREILLE	384
XXXVIII. ART POÉTIQUE	395
ÉPILOGUE	403



ŒUVRES COMPLÈTES

DE

J. AUTRAN

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

V

LA

LYRE/À/SEPT CORDES

PAROLES DE SALOMON

LA FIN DE L'ÉPOPEE — LA LEGENDE DES PALADINS

MUSIQUE MODERNE



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—
1877





CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

J. AUTRAN

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Sept forts volumes in-8°

Chaque volume forme un ouvrage à part et se vend séparément.

Prix du volume : 6 fr.

- I. LES POÈMES DE LA MER.
- II. LA VIE RURALE.
- III. LA FLÛTE ET LE TAMBOUR.
- IV. SONNETS CAPRICIEUX.
- V. LA LYRE A SEPT CORDES.
- VI. DRAMES ET COMÉDIES.
- VII. LETTRES ET NOTES DE VOYAGE.

